dimensions

Christopher Priest

# LE MONDE INVERTI

CALMANN-LEVY

SHOUT
SHARE
IT

# Annotation

Quelque part dans l'inconnu, la Cité Terre progresse difficilement sur le sol d'une étrange planète. Pour survivre, la Cité doit se rapprocher toujours davantage d'un point qui reste insaisissable : l'Optimum. A mesure qu'on laisse celui-ci s'éloigner, le paysage se transforme inexplicablement : un ravin se referme, une montagne s'élargit ou s'aplanit. Le temps est soumis à d'étranges aberrations, puis c'est l'apparence des êtres qui se modifie comme en un miroir déformant , jusqu'à la monstruosité.

Helward Mann vient d'atteindre l'âge de mille kilomètres, celui de sa majorité, et s'apprête à entrer dans la prestigieuse guilde des Topographes du Futur.

Aujourd'hui, Helward Mann va quitter la Cité pour la première fois et affronter les pièges du monde inverti.

L'univers rêvé par Christopher Priest dans ce roman est un des plus surprenants que nous ait offert la science-fiction. Il place son auteur au tout premier rang de la jeune S.F. britannique.


- Christopher Priest
  - PROLOGUE
  - PREMIÈRE PARTIE
    - 1
    - 2
    - 3
    - 4
    - 5
    - 6
    - 7
    - 8
    - 9
  - DEUXIÈME PARTIE
    - 1
    - 2
    - 3
    - 4
    - 5
    - 6
    - 7
    - 8
    - 9
    - 10
  - TROISIÈME PARTIE

- 1
- 2
- 3
- 4
- 5
- 6
- 7
- 8
- 9

- QUATRIÈME PARTIE
  - 1
  - 2
  - 3
  - 4
  - 5
  - 6
  - 7
  - 8
- CINQUIÈME PARTIE
  - 1
  - 2
  - 3
  - 4
- REMERCIEMENTS DE L’AUTEUR

# Christopher Priest
# Le monde inverti

*Où que se tourne mon regard,*
*Ne sont que choses étranges,*
*pourtant rien de nouveau ;*
*Tout au long ce n'est qu'un infini labeur,*
*Un infini labeur pour tomber dans l'erreur.*

*Samuel Johnson*

# PROLOGUE

Elisabeth Khan sortit du dispensaire et referma la porte à clé. Elle remonta la rue du village jusqu'à la place, devant l'église, où les gens s'assemblaient. Tout au long du jour, un sentiment d'attente joyeuse avait flotté dans l'air à mesure qu'on amassait les matériaux du feu de joie et maintenant les enfants excités couraient dans les rues, guettant l'instant de l'embrasement.

Elisabeth se rendit d'abord à l'église, mais elle n'y trouva nulle trace du père Dos Santos.

Quelques minutes après la tombée de la nuit, un des hommes mit le feu au petit bois sec, tout à fait au-dessous du tas. Une flamme claire s'éleva aussitôt. Les enfants se mirent à sauter et danser, poussant des exclamations tandis que les branches craquaient et crachaient des étincelles.

Hommes et femmes, assis ou couchés près du feu, se repassaient des fiasques de vin du pays, sombre et corsé. Deux hommes assis un peu à l'écart des autres grattaient nonchalamment des guitares. Les accords paisibles qu'ils égrenaient n'appelaient pas à la danse ; ils n'étaient destinés qu'au pur plaisir de l'oreille.

Elisabeth prit place près des musiciens, buvant un peu de vin lorsqu'une fiasque venait à sa portée.

Plus tard, la musique devint plus forte, plus rythmée. Plusieurs femmes se mirent à chanter. Il s'agissait d'un vieil air dont les paroles, en vieux dialecte, échappaient à Elisabeth. Quelques hommes se relevèrent et dansèrent, bras dessus bras dessous, traînant les pieds ; ils étaient très ivres.

Tirée de sa position par des bras anonymes, Elisabeth s'avança et vint danser avec quelques-unes des femmes. Elles riaient fort et tentaient de lui enseigner les pas. Leurs pieds soulevaient des nuages de poussière qui dérivaient doucement dans l'air avant d'être balayés et aspirés dans le brasier. Elisabeth but encore un peu de vin, dansa avec ses compagnons.

Lorsqu'elle s'arrêta pour souffler un peu, elle prit conscience de la présence de Dos Santos. Il se tenait à quelque distance et contemplait les festivités. Elle lui adressa un geste mais n'obtint aucune réponse. Elle se demanda s'il désapprouvait tout ceci ou bien s'il était simplement trop timide pour se joindre à la fête. C'était un jeune homme réservé, un peu gauche, qui n'était pas à l'aise avec les villageois et se demandait toujours comment ils le considéraient. Comme Elisabeth, il était un étranger et un nouveau venu ; cependant, Elisabeth était persuadée qu'elle arriverait à vaincre les réticences des villageois bien avant lui. L'une des filles du village, apercevant

Elisabeth un peu à l'écart, lui prit la main et l'attira de nouveau vers les danseurs.

Le feu se consumait peu à peu et la musique ralentit, elle aussi. Le halo doré des flammes vacilla jusqu'à n'être plus qu'une auréole autour du feu lui-même et les gens se rassirent, heureux, détendus et fatigués.

Elisabeth refusa la fiasque qu'on lui passait et se releva. Elle était plus ivre qu'elle ne l'avait cru et titubait un peu. Quelques villageois la rappelèrent mais elle s'éloigna et quitta le centre du village pour s'enfoncer dans la nuit de la campagne environnante. L'air semblait en suspens.

Elle marchait lentement, respirant profondément pour s'éclaircir les idées. Il y avait un chemin, dans les collines basses autour du village, qu'elle avait emprunté dans le passé. Elle s'y dirigeait maintenant, trébuchant un peu sur les inégalités du terrain. Cette terre avait probablement jadis servi de pâturage, mais il n'y avait pour ainsi dire plus d'agriculture dans le village. Rien qu'un paysage sauvage et beau, blanc-jaune et brun le jour ; maintenant sombre et baigné de fraîcheur, avec les étoiles brillant au-dessus.

Au bout d'une demi-heure, elle se sentit mieux et revint vers le village. En traversant un bosquet derrière les premières maisons, elle entendit des bruits de voix et s'arrêta pour écouter… mais elle ne pouvait saisir que les accents ; les paroles lui échappaient.

Deux hommes discutaient, mais ils n'étaient pas seuls. Par moments d'autres voix lui parvenaient, qui exprimaient sans doute un accord ou un commentaire. Rien de tout cela ne la regardait mais sa curiosité fut tout de même aiguillonnée. Il y avait comme un ton pressant dans les propos échangés, et le sentiment d'une dispute. Elle hésita quelques secondes encore puis s'éloigna.

Le feu s'était consumé et seules quelques braises rougeoyaient encore sur la place du village.

Elle regagna le dispensaire. En ouvrant la porte, elle perçut un mouvement et vit un homme près de la maison d'en face.

— Luiz ? fit-elle en le reconnaissant.

— Bonsoir, Menina Khan.

Il leva la main vers elle et pénétra dans la maison. Il portait ce qui ressemblait à un gros sac ou une serviette.

Elisabeth fronça les sourcils. Luiz n'avait pas participé aux festivités sur la place ; elle était sûre à présent d'avoir reconnu sa voix dans le bosquet. Elle attendit encore un moment sur le seuil du dispensaire puis se décida à entrer. En refermant la porte, elle entendit, bien distinct dans l'air de la nuit, un galop de chevaux dans le lointain.

# PREMIÈRE PARTIE

# 1

J'avais atteint l'âge de mille kilomètres. De l'autre côté de la porte, les membres de la guilde s'assemblaient pour la cérémonie qui ferait de moi un apprenti. Moment d'impatience et d'appréhension, concentration sur quelques minutes de toute ma vie jusqu'alors.

Mon père était membre d'une guilde et je n'avais jamais connu sa vie que d'une certaine distance – je la jugeais passionnante, chargée de sens, de cérémonial et de responsabilités. Il ne me parlait jamais de son existence ni de son travail, mais son uniforme, son allure lointaine et ses fréquentes absences de la ville sous-entendaient qu'il se consacrait à des activités de la plus haute importance.

Dans quelques minutes, la perspective d'une vie semblable s'ouvrirait devant moi. C'était un honneur et une prise de responsabilités, aussi nul jeune garçon grandi entre les murs trop étroits de la crèche ne pouvait échapper à l'émotion que suscitait cette importante étape.

La crèche même occupait un petit bâtiment, exactement au sud de la cité. Elle était presque entièrement enclose de murs : un terrier complexe de couloirs, de chambres et de salles. Impossible d'accéder au reste de la ville sinon par une unique porte, fermée en temps normal ; nous ne pouvions prendre d'exercice que dans le petit gymnase et dans la minuscule cour à ciel ouvert, entourée de hautes murailles sur les quatre côtés.

Comme les autres enfants, on m'avait confié aux bons soins des administrateurs de la crèche peu après ma naissance et je ne connaissais pas d'autre monde. Je n'avais nul souvenir de ma mère, qui avait quitté la ville peu après m'avoir donné le jour.

Si mon expérience était empreinte de monotonie, elle n'avait du moins pas été malheureuse. Je m'étais fait quelques bons amis, et l'un d'eux – un jeune garçon de quelques kilomètres plus âgé que moi, Gelman Jase – était devenu apprenti membre de la guilde peu de temps avant moi. J'étais impatient de revoir Jase. Je ne l'avais rencontré qu'une fois depuis qu'il avait atteint l'âge de la majorité, quand il était revenu pour une courte visite à la crèche, et déjà il copiait l'attitude un peu affairée des membres. Je n'avais rien appris de lui. Maintenant que j'allais à mon tour devenir apprenti, il me semblait qu'il aurait bien des choses à me raconter.

L'administrateur revint dans l'antichambre où je me tenais.

— Ils sont prêts, me dit-il. Vous rappelez-vous bien ce que vous avez à faire ?

— Oui.

— Alors, bonne chance.

Je m'aperçus que je tremblais et que j'avais les mains moites. L'administrateur qui m'avait amené de la crèche le matin même me sourit d'un air encourageant. Il croyait comprendre les affres par lesquelles je passais, mais en réalité il n'en devinait pas la moitié.

Après la cérémonie de la guilde, bien des nouveautés m'attendaient encore. Mon père m'avait annoncé ses arrangements pour mon mariage. J'avais accueilli la nouvelle avec calme parce que je savais que les membres des guildes devaient se marier tôt et que je connaissais déjà la jeune fille choisie. Elle s'appelait Victoria Lerouex et nous avions grandi ensemble à la crèche. Je ne l'avais guère fréquentée – il n'y avait pas beaucoup de filles dans la crèche et elles avaient tendance à rester entre elles, en un petit groupe fermé – mais nous n'étions pas tout à fait des étrangers l'un pour l'autre. Malgré cela, l'idée de mariage était neuve pour moi et je n'avais guère eu le temps de m'y préparer.

L'administrateur consulta la pendule :

— Eh bien, Helward, c'est l'heure.

Nous échangeâmes une brève poignée de main et il ouvrit la porte. Il entra dans la grande salle, laissant la porte ouverte. Par l'embrasure, je distinguai plusieurs membres de la guilde, debout sur le plancher. Les plafonniers étaient allumés.

L'administrateur s'immobilisa à peu de distance du seuil.

— Monseigneur Navigateur, je demande audience.

— Déclinez votre identité. (Une voix lointaine. De ma position dans l'antichambre je ne voyais pas la personne qui parlait.)

— Je suis l'administrateur intérieur Bruch. Sur l'ordre de l'administrateur-en-chef, j'ai convoqué le nommé Helward Mann, qui désire entrer en apprentissage dans une guilde du premier ordre.

— Je vous reconnais, Bruch. Vous pouvez introduire l'apprenti.

Bruch se tourna vers moi, conformément à nos répétitions. Je m'avançai dans la salle. Au centre du plancher se dressait une petite barre, derrière laquelle j'allai me placer.

Je me tournai vers l'estrade.

Sous l'éclat concentré des projecteurs, un homme d'âge mûr était assis dans un fauteuil à haut dossier. Il portait une cape noire ornée d'un cercle blanc brodé sur la poitrine. De part et d'autre siégeaient trois hommes, également porteurs de capes, mais dont chacune s'ornait d'une écharpe de couleur différente. Rassemblés sur le plancher principal de la salle, se tenaient plusieurs autres hommes et quelques femmes. Mon père se trouvait parmi eux.

Tout le monde me regardait et je sentis grandir ma nervosité. Mon esprit se vida et j'oubliai en un instant toutes les répétitions méticuleuses que Bruch m'avait imposées.

Dans le silence qui suivit mon entrée, je gardai les yeux fixés droit

devant moi, sur l'homme assis au centre de l'estrade. C'était la première fois que je voyais – bien plus que j'approchais – un Navigateur. Dans mon entourage immédiat, à la crèche, on avait parfois mentionné de tels hommes sur un ton déférent, parfois, pour les moins respectueux, d'un air moqueur, mais toujours avec une crainte sous-jacente envers ces personnages presque légendaires. Qu'il y en eût un présent en ce lieu soulignait encore la solennité de la cérémonie. Ma première pensée fut que j'aurais une fameuse histoire à raconter à mes camarades… puis je me rappelai qu'à compter de ce jour, rien ne serait plus comme avant.

Bruch avait fait quelques pas pour venir se planter face à moi.

— Êtes-vous Helward Mann, monsieur ?

— Oui, c'est moi.

— Quel âge avez-vous atteint, monsieur ?

— Mille kilomètres.

— Êtes-vous au courant de la signification de cet âge ?

— Je suis prêt à assumer des responsabilités d'adulte.

— De quelle façon pourrez-vous assumer au mieux ces responsabilités, monsieur ?

— Je souhaite entrer en apprentissage dans une guilde du premier ordre, et de mon choix.

— Avez-vous fait votre choix, monsieur ?

— Oui, j'ai choisi.

Bruch se tourna pour s'adresser à l'estrade. Il répéta aux hommes assemblés la teneur de mes réponses, bien qu'il me parût qu'ils eussent dû entendre clairement mes déclarations.

— Quelqu'un désire-t-il questionner l'impétrant ? demanda le Navigateur aux autres hommes placés sur l'estrade.

Personne ne répondit.

— Très bien. (Le Navigateur se leva.) Avancez, Helward Mann, et tenez-vous de façon à ce que je vous voie bien.

Bruch s'écarta. Je quittai la barre et marchai jusqu'à un petit rond de plastique blanc encastré dans le tapis. Je m'immobilisai, les pieds à l'intérieur du cercle. On m'examina durant quelques secondes en silence.

Puis le Navigateur se tourna vers l'un de ses assesseurs.

— Les parrains sont-ils présents ?

— Oui, Monseigneur.

— Très bien. Comme il s'agit d'une affaire de guilde, nous devons exclure toutes autres personnes.

Le Navigateur se rassit et l'homme placé juste à sa droite se leva à son tour.

— Y a-t-il ici quelqu'un qui n'ait pas rang dans le premier ordre ? Si tel est le cas, qu'il veuille bien se retirer.

Un peu en arrière de moi, et sur le côté, je vis Bruch s'incliner légèrement vers l'estrade. Puis il quitta la salle. Il ne fut pas le seul. La moitié environ du groupe rassemblé sur le plancher principal sortit, par l'une ou l'autre des portes. Le reste de l'assistance se tourna vers moi.

— Reconnaissons-nous ici des personnes étrangères ? demanda l'homme sur l'estrade. (Silence.) Apprenti Helward, vous voici à présent dans la compagnie exclusive de membres d'une guilde du premier ordre. Les assemblées de cette sorte ne sont guère fréquentes dans la ville et vous devez vous comporter avec tout le respect qu'elles exigent. Nous sommes ici en votre honneur. Quand vous aurez terminé votre période d'apprentissage, vous serez l'égal de ces gens et lié tout comme eux par les règles de la guilde. Est-ce bien compris ?

— Oui, monsieur.

— Vous avez choisi la guilde dans laquelle vous désirez entrer. Veuillez je vous prie la nommer de façon à ce que tous l'entendent.

— Je voudrais devenir Topographe du Futur, dis-je.

— Très bien. La proposition est acceptable. Je suis le Topographe du Futur Clausewitz et de plus votre chef de guilde. Vous voyez autour de vous d'autres Topographes du Futur ainsi que des représentants des autres guildes du premier ordre. Ici sur l'estrade sont réunis les chefs des guildes du premier ordre. Au centre, nous sommes honorés de la présence du Seigneur Navigateur Olsson.

Selon les instructions que m'avait données Bruch, je m'inclinai profondément devant le Navigateur. Ce salut était d'ailleurs tout ce que je me rappelais de ses leçons : il m'avait dit ne rien savoir des détails de cette partie de la cérémonie, sinon que je devrais manifester le respect approprié envers le Navigateur quand je lui serais présenté officiellement.

— Avons-nous un parrain pour l'apprenti ?

— Monsieur, je souhaiterais le parrainer. (C'était mon père qui parlait.)

— Le Topographe du Futur Mann offre son parrainage. Avons-nous un second parrain ?

— Monsieur, j'offre mon parrainage.

— Le Pontonnier Lerouex est parrain. Entendons-nous des objections ?

Un long silence s'établit. Par deux fois encore, Clausewitz s'enquit des objections possibles, mais personne n'en souleva contre moi.

— Il en est comme il doit être, dit Clausewitz. Helward Mann, je vous offre à présent de prêter le serment d'une guilde du premier ordre. Vous pouvez encore – même à ce stade avancé – refuser de le prononcer. Si toutefois vous prêtez le serment, il vous liera pour le reste de votre vie dans la ville. Toute rupture du serment est punie de

mort. Est-ce parfaitement clair dans votre esprit ?

J'étais stupéfait. Rien de ce que l'on m'avait raconté – mon père, Jase ou même Bruch – ne m'avait averti de ce point. Peut-être Bruch n'était-il pas au courant… mais mon père m'aurait certainement informé.

— Eh bien ?

— Dois-je prendre ma décision dès maintenant, monsieur ?

— Oui.

Il était parfaitement évident que je n'aurais pas connaissance du serment avant de m'être décidé. La teneur en était sans nul doute absolument secrète en soi. Je sentais que je n'avais guère le choix. Je m'étais beaucoup trop avancé et déjà je sentais sur moi s'exercer les pressions du système. Aller jusque-là – parrainage et acceptation – puis refuser de prêter serment, c'était impossible, du moins me le semblait-il à ce moment.

— Je prêterai serment, monsieur.

Clausewitz descendit de l'estrade, vint vers moi et me tendit un carré de carton blanc.

— Lisez ceci à haute et intelligible voix, me dit-il. Vous pouvez tout d'abord le parcourir pour vous-même, si vous préférez, mais dans ce cas, vous serez instantanément lié par la connaissance de ce texte.

J'inclinai la tête pour montrer que je comprenais, puis il regagna l'estrade. Le Navigateur se leva. Je lus en silence le serment, me pénétrant du sens des phrases.

Je me retournai vers l'estrade, conscient de l'attention que me portait l'assistance et en particulier mon père.

« Moi, Helward Mann, adulte responsable et citoyen de la Terre, je jure solennellement :

» qu'en ma qualité d'apprenti de la guilde des Topographes du Futur, je m'acquitterai de toutes tâches qui me seront confiées, et en toute diligence ;

» que je placerai la sécurité de la Cité Terrestre au-dessus de tout autre souci ;

» que je ne discuterai des affaires de ma guilde ou des autres guildes du premier ordre avec nulle personne qui ne soit elle-même accréditée, comme apprenti assermenté ou membre d'une guilde du premier ordre ;

» que tout ce que je pourrai voir ou connaître du monde hors la cité de la Terre sera considéré par moi comme affaire de sécurité de la guilde ;

» qu'étant accepté comme membre de plein droit de la guilde, je m'instruirai de la teneur du document appelé Directive de Destaine, que je m'imposerai comme un devoir de me conformer à ses instructions, et qu'en outre je transmettrai les connaissances ainsi

acquises aux générations futures de membres de la guilde ;

» que la passation du présent serment sera considérée comme affaire de sécurité de la guilde.

» Tout ceci dûment juré en toute conscience que la transgression d'une seule de ces clauses me conduira à une mort immédiate aux mains de mes camarades de la guilde. »

Je levai les yeux vers Clausewitz en finissant de parler. Le seul fait de lire ces phrases m'emplissait d'une impatience que j'avais du mal à contenir. *Hors la cité…* Cela voulait dire que je quitterais la ville, pour m'aventurer en qualité d'apprenti dans des régions jusqu'alors interdites et qui le resteraient pour la plupart des habitants. La crèche était toujours pleine de rumeurs concernant le monde extérieur et j'avais déjà échafaudé quantité d'hypothèses à ce sujet. J'étais assez intelligent pour me rendre compte que la réalité n'atteindrait jamais au fantastique des rumeurs, mais néanmoins la perspective de sortir était bien faite pour m'éblouir et m'effarer à la fois. Le manteau de mystère dont s'entouraient les membres des guildes semblait donner à entendre qu'il existait quelque chose de terrible par-delà les murs de la cité… si terrible que la peine de mort était le prix à payer pour en révéler la nature.

— Venez sur l'estrade, Apprenti Mann, me dit Clausewitz.

Je m'avançai puis escaladai les quatre marches qui y menaient. Clausewitz m'accueillit en me serrant la main. Il me reprit la carte du serment. On me présenta d'abord au Navigateur qui prononça quelques paroles aimables, puis aux autres chefs de guilde. Clausewitz ne me donna pas seulement leurs noms, mais aussi leurs titres, dont certains m'étaient encore absolument inconnus. Je commençais à me sentir écrasé sous le poids de tous ces renseignements. En quelques instants, j'en apprenais davantage que je n'en avais assimilé durant toute ma vie à la crèche.

Il y avait six guildes du premier ordre. Outre la guilde de Clausewitz, celle des Topographes du Futur, il y avait une guilde chargée de la Traction, une autre pour la Pose des Voies et une autre pour la Construction des Ponts. On m'informa que ces guildes étaient avant tout responsables de la survie de la cité. Deux autres guildes leur prêtaient assistance : la Milice et les Échanges. Tout cela était nouveau pour moi, mais je me rappelais à présent que mon père avait parfois fait allusion à des hommes qui portaient comme titre le nom de leur guilde. J'avais entendu parler par exemple des Bâtisseurs de Ponts, mais jusqu'à cette cérémonie je n'avais pas eu la moindre idée que la construction d'un pont fût un événement auréolé de rites et de mystères. En quoi un pont était-il indispensable à la survie de la cité ? Pourquoi une milice était-elle nécessaire ?

Et en fait, qu'était donc le Futur ?

Clausewitz m'emmena faire la connaissance des membres de la guilde du Futur, parmi lesquels figurait naturellement mon père. Trois seulement étaient présents ; les autres, me dit-on, étaient loin de la ville. Une fois les présentations terminées, je m'entretins avec les membres des autres guildes, car il y avait au moins un représentant de toutes celles du premier ordre. J'acquérais peu à peu l'impression que le travail des membres hors la cité absorbait beaucoup de temps et de ressources : de temps à autre, l'un des membres s'excusait d'être seul représentant de sa guilde. Les autres étaient loin de la ville.

Au cours de ces conversations, un fait insolite me frappa. Je l'avais déjà remarqué auparavant, mais sans y prêter attention. Mon père et les quelques membres de la guilde du Futur paraissaient beaucoup plus âgés que les autres. Clausewitz lui-même était bâti en force et magnifique sous sa cape, mais ses cheveux clairsemés et les rides de son visage trahissaient un âge avancé… que j'évaluai à environ quatre mille kilomètres. Mon père aussi, maintenant que je le voyais en compagnie d'hommes de sa génération, me paraissait remarquablement vieux. Son âge était voisin de celui de Clausewitz et pourtant la logique l'infirmait. Cela signifiait que mon père aurait eu environ deux mille neuf cents kilomètres à ma naissance et je savais déjà qu'il était de tradition dans la ville de procréer aussi vite que possible après la majorité.

Les autres membres des guildes étaient beaucoup plus jeunes. Certains n'avaient de toute évidence que quelques kilomètres de plus que moi – c'était là un fait encourageant. Maintenant que j'avais pénétré dans le monde des adultes, je souhaitais en terminer avec mon apprentissage dans le plus bref délai. Or, il devenait clair que la période d'apprentissage n'avait pas de durée fixée. Et si, comme me l'avait affirmé Bruch, la position que l'on occupait dans la ville était fondée sur les capacités, alors, avec de l'application, je pourrais devenir membre de plein droit de la guilde en un temps relativement court.

Une personne manquait, dont j'aurais apprécié la présence. C'était Jase.

Je m'informai de lui auprès d'un des membres de la Traction.

— Gelman Jase ? répéta-t-il. Je crois qu'il s'est absenté de la ville.

— N'aurait-il pas pu revenir pour l'occasion ? fis-je. Nous partagions une chambre, à la crèche.

— Jase restera absent pendant bien des kilomètres à venir.

— Où est-il ?

L'homme se contenta de sourire de ma question, ce qui me mit en colère… sûrement, maintenant que j'avais prêté serment, il pouvait

me répondre.

Plus tard, j'observai qu'il n'y avait pas d'apprentis parmi l'assistance. Étaient-ils tous hors de la ville ? Dans ce cas, cela voulait dire que je pourrais sortir moi-même très bientôt.

Après quelques minutes de bavardage, Clausewitz réclama notre attention.

— Je propose de rappeler les administrateurs, dit-il. Y a-t-il des objections ?

L'assemblée dans son ensemble émit un murmure d'approbation.

— En ce cas, reprit Clausewitz, je tiens à rappeler à notre apprenti que c'est la première occasion en laquelle il est lié par son serment et qu'il en rencontrera beaucoup d'autres.

Clausewitz descendit de l'estrade tandis que deux ou trois membres ouvraient les portes de la salle. Les autres personnes rentrèrent lentement pour la fin de la cérémonie. L'atmosphère s'était maintenant considérablement allégée. Tandis que la salle s'emplissait, j'entendis des rires et je remarquai que l'on dressait une grande table dans le fond du hall. Les administrateurs ne paraissaient éprouver aucune rancœur d'avoir été exclus d'une partie de la cérémonie. Je me dis que la chose devait être assez fréquente pour qu'on n'y prêtât plus attention, mais je me demandai brièvement jusqu'à quel point tous ces gens avaient deviné ce qui se passait. Quand le secret existe ouvertement, si j'ose dire, il est ouvert à toutes les spéculations. Aucun système de sécurité ne pouvait être assez étanche pour que le seul fait de renvoyer les gens d'une salle lors d'une passation de serment pût les maintenir dans l'ignorance totale. À ma connaissance il n'y avait pas eu de gardes aux portes. Qui aurait pu empêcher quelqu'un de prêter l'oreille pendant que je lisais le serment ?

J'eus peu de temps à consacrer à ces réflexions car la pièce s'emplissait d'activité. Les gens se parlaient avec animation et il y avait beaucoup de bruit tandis que l'on couvrait la table de grandes assiettes de nourriture et de nombreuses boissons. Mon père me conduisit de groupe en groupe et me présenta à tellement de personnes que je fus bientôt dans l'incapacité de me rappeler leurs noms et leurs titres.

— Ne devrais-tu pas me présenter aux parents de Victoria ? lui demandai-je, en apercevant le Bâtisseur de Ponts Lerouex debout à l'écart avec une administratrice que je présumai être sa femme.

— Non… c'est pour plus tard.

Il m'entraîna et les poignées de main se succédèrent.

Je me demandais où était Victoria car à présent que la cérémonie officielle était terminée, il fallait certainement annoncer nos fiançailles. J'étais maintenant impatient de la voir, en partie par simple curiosité, mais aussi parce que je l'avais connue auparavant. Je

me sentais perdu parmi ces gens plus âgés et plus expérimentés que moi, alors que Victoria était de ma génération. Elle aussi venait de la crèche ; elle avait eu les mêmes fréquentations que moi et nous étions d'âge voisin. Dans cette salle bourrée de membres des guildes, elle aurait agréablement évoqué ce que je laissais derrière moi. J'avais franchi le grand pas vers le monde adulte et cela me suffisait pour un jour.

Le temps passait. Je n'avais pas mangé depuis que Bruch m'avait éveillé et la vue des aliments me rappelait combien j'avais faim. Mon attention se détournait des aspects mondains de la cérémonie. C'en était trop d'un coup. Pendant une demi-heure encore, je dus suivre mon père et bavarder sans grand enthousiasme avec les gens qu'on me présentait, mais ce que j'aurais particulièrement apprécié, c'eût été un peu de temps à moi, pour réfléchir à tout ce que j'avais appris.

Finalement mon père me laissa avec un groupe d'administrateurs des synthétiques (j'appris qu'ils étaient responsables de la production de tous les aliments synthétiques et des matières organiques utilisés dans la ville) et je le vis se rapprocher de l'endroit où se tenait Lerouex. Ils échangèrent quelques mots et Lerouex approuva de la tête.

Au bout d'un instant mon père revint et m'entraîna sur le côté.

— Attends ici, Helward, dit-il. Je vais annoncer tes fiançailles. Quand Victoria entrera dans la salle, viens me rejoindre.

Il partit en hâte et parla à Clausewitz. Le Navigateur regagna son siège sur l'estrade.

— Membres des guildes et administrateurs ! cria Clausewitz par-dessus le brouhaha des conversations. Nous avons encore une nouvelle à vous annoncer. Il s'agit des fiançailles de l'apprenti Mann avec la fille du Bâtisseur de Ponts Lerouex.

Topographe du Futur Mann, aimeriez-vous prendre la parole ?

Mon père alla se placer à un bout de la salle et se tourna vers l'estrade. D'un débit trop rapide, il parla un peu de moi. Venant s'ajouter à tous les événements de la matinée, cela accrut encore ma confusion. Mal à l'aise quand nous étions ensemble, mon père et moi n'avions jamais été aussi proches qu'il le donnait à entendre. Je voulais l'interrompre, je voulais quitter la pièce jusqu'à ce qu'il eût fini son discours, mais j'étais toujours le centre d'intérêt de la foule. Je me demandai si les membres des guildes soupçonnaient à quel point ils me faisaient prendre en dégoût leur penchant aux cérémonies et autres solennités.

Mon père se tut, à mon soulagement, mais resta devant l'estrade. D'un autre coin du hall, Lerouex manifesta son intention de présenter sa fille. Une porte s'ouvrit et Victoria fit son entrée, au bras de sa mère.

Comme mon père me l'avait prescrit, j'allai le rejoindre. Il me secoua la main. Lerouex embrassa Victoria. Mon père l'embrassa à son tour et lui offrit une bague. Un autre discours. Finalement, je fus présenté à la jeune fille. Nous n'eûmes pas une chance de nous parler.

Les festivités se poursuivirent.

# 2

On me donna une clé de la crèche et on me dit que je pourrais continuer à occuper ma cabine en attendant que l'on me trouve un logement de la guilde. On me rappela une fois de plus mon serment. J'allai directement me coucher et dormir.

Je fus éveillé de bonne heure par un des membres de la guilde dont j'avais fait la connaissance la veille. C'était le Futur Denton. Il attendit que j'eusse revêtu mon uniforme neuf d'apprenti, puis m'entraîna hors de la crèche. Nous ne prîmes pas le même chemin qu'avec Bruch, la veille ; il me guida par une succession d'escaliers. La ville était silencieuse. En passant devant une horloge, je constatai qu'il était encore très tôt, à la vérité, à peine plus de 3 heures et demie du matin. Les couloirs étaient déserts et la plupart des lumières plafonnières étaient en veilleuse.

Nous finîmes par arriver à un escalier en spirale aboutissant à une épaisse porte d'acier. Futur Denton prit une lampe de poche et l'éclaira. Il y avait deux serrures ; il ouvrit et me fit signe de passer devant lui.

Je sortis dans le froid et la nuit, si intenses l'un et l'autre que cela me causa un choc. Denton referma la porte à clé. Quand il promena autour de lui le faisceau de sa lampe de poche, je constatai que nous étions sur une petite plate-forme bordée d'un garde-fou d'environ un mètre de haut. Nous allâmes au bord de la plate-forme. Denton éteignit sa lampe et l'obscurité redevint totale.

— Où sommes-nous ? demandai-je.

— Ne parlez pas. Attendez… et continuez à observer.

Je ne voyais absolument rien. Mes yeux, encore habitués à la clarté relative des couloirs, me jouaient des tours, me suggérant des formes colorées autour de moi ; mais au bout d'un moment, ces visions disparurent. Les ténèbres n'étaient pas ma préoccupation principale ; déjà le mouvement de l'air froid autour de moi me glaçait et je tremblais. L'acier de la main courante me faisait l'impression d'un javelot de glace. Je bougeais les mains pour me soulager de mon inconfort. Impossible de lâcher prise, cependant. Jamais encore je ne m'étais trouvé aussi isolé de ce que je connaissais, jamais encore je n'avais subi un tel impact d'inconnu. Tout mon corps se contractait, comme dans l'attente d'une explosion ou d'un coup soudain, mais il ne se passait rien. Tout autour de moi, le froid, le noir, et le silence écrasant, hormis le bruissement du vent à mes oreilles.

Au fur et à mesure que s'écoulaient les minutes – et que mes yeux s'accoutumaient à l'obscurité – je m'apercevais qu'il me devenait possible de distinguer des formes vagues autour de moi.

Je voyais Futur Denton debout près de moi, haute silhouette sombre dans sa cape, découpée sur le noir moins profond de ce qui se dressait au-dessus de lui. Sous la plate-forme je percevais une structure énorme, irrégulière, noir et noir sur noir.

Mais autour de tout cela, ce n'était que ténèbres impénétrables. Je n'avais aucun point de repère, rien qui me permît de discerner des formes ou des contours. C'était effrayant, mais seulement d'un point de vue émotif : je ne me sentais pas menacé physiquement. Il m'était parfois arrivé de rêver d'un endroit similaire et je m'éveillais alors, conservant un moment des images résiduelles, qui ressemblaient à ce qui m'entourait. Et cette fois, ce n'était pas un rêve : impossible d'imaginer ce froid mordant, ou la précision stupéfiante de mes nouvelles perceptions d'espace et de dimensions. Je savais seulement que c'était ma première aventure hors de la cité – puisqu'il ne pouvait en être autrement – et que cela ne ressemblait en rien à ce que j'avais prévu.

Quand je fus bien pénétré de cette réalité, les effets du froid et du noir sur mon orientation passèrent au second plan. C'était donc cela que j'avais attendu si longtemps !

Denton n'avait plus à m'imposer silence. J'étais incapable de parler et l'eussé-je tenté que les mots se seraient étouffés dans ma gorge ou perdus dans le vent. Tout ce que je pouvais faire, c'était regarder… et en regardant, je ne voyais rien d'autre qu'une étrange nappe de terrain sous la nuit voilée.

Une sensation nouvelle m'assaillit : je humais l'odeur de la terre ! C'était différent de tout ce que j'avais pu sentir dans la ville et mon esprit évoqua l'image erronée de nombreux kilomètres carrés de sol d'un brun chaud, humide dans la nuit. Je n'avais aucun moyen de définir l'odeur qui me parvenait réellement – ce n'était probablement pas de la terre – mais cette vision d'un pays riche et fertile était l'une de celles qu'avait laissées en moi la lecture d'un des livres de la crèche. Cela me suffisait pour l'imaginer et je repris une fois de plus courage en devinant les effets vivifiants du pays sauvage et inexploré alentour de la ville. Il y avait tant de choses à voir et à faire… et cependant, alors même que j'étais sur cette plateforme, tout cela restait, pour quelques précieux moments encore, du domaine du rêve. Nul besoin d'y voir clair ; le simple choc de ce pas décisif au-delà des limites de la cité suffisait à entraîner d'un coup ma pauvre imagination dans des régions que je n'avais connues jusque-là qu'à travers mes lectures.

Les ténèbres se faisaient peu à peu moins épaisses et le ciel tournait au gris foncé. Au loin, je distinguais le point de fusion des nuages avec l'horizon. Une ligne rouge très pâle commençait même à cerner le contour d'un petit nuage. Comme portés par la lumière, ce

nuage et tous les autres se déplaçaient lentement au-dessus de nous. Le vent les entraînait loin de la source lumineuse rouge. Le halo s'étendait, touchant par instants les nuages à la dérive, les chassant d'une vaste étendue de ciel qui se teintait alors d'un orange profond. Toute mon attention se fixait sur cette vision : c'était tout simplement ce que j'avais connu de plus beau de toute ma vie. Presque imperceptiblement la teinte orangée s'élargissait, s'éclaircissait. Les nuages étaient encore marqués de rouge, mais au point même où le ciel touchait l'horizon, une clarté intense grandissait de minute en minute.

La teinte orangée s'estompait. Bien plus vite que je ne l'aurais pensé, elle mourut tandis que la source de lumière s'intensifiait. Le ciel était à présent d'un bleu si clair et brillant qu'il paraissait presque blanc. Au centre, comme s'il jaillissait de l'horizon même, se dressait un javelot de lumière blanche, incliné légèrement de côté comme un clocher d'église qui va s'écrouler. Tout en grandissant, le trait de lumière s'épaississait et prenait de l'éclat, et en quelques secondes, son intensité fut telle que je dus baisser les yeux.

Futur Denton me saisit soudain le bras.

— Regardez ! dit-il, me désignant la gauche de la colonne lumineuse.

Un vol d'oiseaux, étiré en un mince V, glissait doucement de gauche à droite à lents battements d'ailes. Bientôt, les oiseaux passèrent devant la grandissante colonne de lumière et échappèrent quelques secondes à notre vue.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je. (Ma voix me parut rauque et dure.)

— Rien que des oies sauvages.

Elles étaient de nouveau visibles, poursuivant leur vol paresseux, sur un fond de ciel bleu. Une minute encore et elles disparurent derrière une ondulation du sol, au loin.

Je me retournai vers le soleil levant. Il s'était transformé durant le bref instant où j'avais regardé les oiseaux. Maintenant la masse de son corps apparaissait au bord de l'horizon, comme un ovale de lumière, avec au-dessus et au-dessous deux tours perpendiculaires d'incandescence. Je sentais sa chaleur me caresser le visage. Le vent tombait.

Je restais encore avec Denton à admirer le paysage. Je contemplais la ville, ou du moins ce qu'on pouvait en voir depuis la plate-forme ; le dernier nuage disparaissait déjà à l'opposé du soleil.

Denton ôta sa cape et me fit un signe de tête. Il me montra comment descendre de la plateforme, au moyen d'une succession d'échelles de métal. Il passa le premier. Au terme de la descente, debout pour la première fois sur un terrain naturel, j'entendis les

oiseaux qui avaient fait leurs nids dans les recoins du haut de la ville gazouiller leurs chants du matin.

# 3

Futur Denton me fit faire le tour extérieur de la ville, puis il me conduisit jusqu'à un petit groupe de bâtiments provisoires construits à cinq cents mètres environ de la cité. Il me présenta alors à Voies Malchuskin, puis regagna la ville.

Le Voies était un homme de petite taille, velu, encore à demi endormi. Il ne parut pas contrarié de mon intrusion et me traita avec une certaine politesse.

— Vous êtes Apprenti Futur, hein ?

Je fis un signe affirmatif :

— J'arrive juste de la ville.

— Première sortie ?

— Oui.

— Avez-vous déjeuné ?

— Non. Le Futur Denton m'a tiré du lit pour me conduire plus ou moins directement ici.

— Entrez, je vais nous faire du café.

L'intérieur de la cabane était grossier et mal tenu, en contraste avec ce que j'avais observé dans la ville, où l'on semblait attacher beaucoup d'importance à la propreté et à l'ordre. L'habitation de Malchuskin était encombrée de linge sale, de vaisselle et de casseroles non lavées, ainsi que des reliefs de plusieurs repas. Dans un coin s'entassaient des outils et des instruments en métal et contre une paroi se trouvait une couchette dont les couvertures étaient roulées en boule. Il régnait une odeur de nourriture ancienne.

Malchuskin mit de l'eau dans une casserole qu'il posa sur un réchaud. Il dénicha deux tasses, les rinça sur l'évier et les secoua pour les égoutter. Il versa une mesure de café synthétique dans un pot, puis ajouta l'eau bouillante.

Il n'y avait qu'une chaise dans la cabane. Malchuskin ôta quelques lourds outils de la table et poussa celle-ci vers le lit. Il s'installa sur le matelas et me fit signe d'approcher la chaise. Nous restâmes en silence à siroter le café. Il était fait de la même manière que dans la ville, et pourtant je lui trouvai un goût différent.

— Pas vu beaucoup d'apprentis ces temps derniers.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Sais pas. Pas beaucoup à se présenter. Qui êtes-vous ?

— Helward Mann. Mon père…

— Oui, je sais. Un homme de valeur. Nous étions à la crèche ensemble.

Je fronçai les sourcils. Ils n'avaient certainement pas le même âge, lui et mon père ? Malchuskin remarqua mon expression.

— Que cela ne vous trouble pas, dit-il. Un jour, vous comprendrez. Vous découvrirez tout à la dure, comme c'est l'usage avec ce foutu système des guildes. La vie est bizarre dans la guilde du Futur. Cela ne collait pas pour moi, mais je crois que vous vous y ferez.

— Pourquoi n'avez-vous pas voulu être un Futur ?

— Je n'ai pas dit ça… Simplement, ce n'était pas fait pour moi. Mon propre père était un homme des Voies. Toujours le système des guildes. Mais si vous cherchiez la difficulté, ils vous ont placé en bonnes mains. Avez-vous fait beaucoup de travaux manuels ?

— Non…

Il éclata de rire :

— Les apprentis n'en ont jamais fait. Vous vous habituerez. (Il se leva.) Il est temps de commencer. Il est encore tôt, mais à présent que vous m'avez sorti du lit, inutile de traîner. Ces salauds-là sont de fameux flemmards.

Il sortit de la cabane. J'avalai en hâte le reste de mon café, me brûlant la langue, et je le suivis. Il se dirigeait vers les deux autres bâtiments. Je le rattrapai.

À l'aide d'une clé de métal qu'il avait prise dans la cabane, il cogna fortement sur la porte de chacun des bâtiments, en hurlant à ceux qui étaient à l'intérieur de se lever en vitesse. D'après les marques sur les battants, j'estimai qu'il devait toujours frapper avec un outil de métal.

On entendit du mouvement dans la baraque.

Malchuskin retourna dans sa cabane où il se mit à trier les outils.

— Pas grand-chose à faire avec ces hommes, m'avertit-il. Ils ne sont pas de la ville. L'un d'entre eux… je l'ai chargé de commander les autres. Rafaël. Il parle un peu l'anglais et nous sert d'interprète. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, adressez-vous à lui. Encore mieux, venez me trouver. Il n'y aura probablement pas de difficultés, mais s'il y en a, appelez-moi. Compris ?

— Des difficultés de quelle nature ?

— Ils ne font pas ce qu'on leur dit. Ils sont pourtant payés pour faire ce que nous voulons. Mais le plus grand défaut de cette bande, c'est la fainéantise. Voilà pourquoi nous commençons de bon matin. Plus tard, il fait trop chaud, et alors mieux vaut abandonner.

La matinée était déjà chaude. Le soleil avait continué de monter pendant que j'étais chez Malchuskin. Mes yeux commençaient à se mouiller, pas du tout accoutumés à une lumière aussi vive. J'avais de nouveau tenté de regarder directement le soleil, mais c'était impossible.

— Prenez cela, me dit Malchuskin en me passant une grande brassée de clés d'acier.

Je chancelai sous leur poids et en laissai échapper deux ou trois. Il m'observa en silence pendant que, honteux de ma maladresse, je les ramassais.

— Où va-t-on ?

— À la ville, naturellement. On ne vous a donc rien enseigné là-bas ?

Je m'éloignai de la cabane en direction de la cité. Malchuskin me suivait des yeux, planté sur son seuil.

— Côté sud !… me cria-t-il.

Je m'immobilisai en jetant un regard perplexe autour de moi.

— Là ! (Il tendait le doigt.) Les voies au sud de la ville. Compris ?

— Compris.

Je m'acheminai dans la direction indiquée, ne laissant tomber qu'une seule clé pendant le trajet.

Au bout d'une heure ou deux je compris ce qu'avait voulu dire Malchuskin au sujet des hommes qui travaillaient avec nous. Ils s'interrompaient sous le moindre prétexte et seuls les cris de Malchuskin et les ordres moroses de Rafaël les maintenaient au travail.

— Oui sont-ils ? demandai-je à Malchuskin pendant la pause d'une quinzaine de minutes pour le déjeuner.

— Des gens du coin.

— Ne pourrions-nous en engager de plus travailleurs ?

— Ils sont tous les mêmes dans le secteur.

Je les comprenais dans une certaine mesure. À ciel ouvert, sans un endroit ombragé, le travail était pénible dans une chaleur pareille. Bien que je fusse décidé à ne pas ralentir la cadence, ma fatigue physique était plus que je ne pouvais supporter. C'était en tout cas plus exténuant que tout ce que j'avais jamais fait.

Les voies au sud de la ville s'allongeaient sur environ un kilomètre, se terminant en un point qui n'avait rien de particulier. Elles étaient au nombre de quatre, chacune comprenant deux rails de métal posés sur des traverses de bois qui reposaient à leur tour sur des semelles de béton enterrées. L'équipe de Malchuskin avait déjà considérablement raccourci deux des voies et nous nous acharnions maintenant sur la plus longue des deux autres, celle de droite, à l'extérieur.

Malchuskin m'expliqua que si je raisonnais avec la ville devant nous, les quatre voies s'identifiaient par gauche et droite, extérieure et intérieure, dans chaque cas.

Le travail ne demandait guère de réflexion. Une besogne routinière, mais très pénible.

Il fallait tout d'abord desserrer les tire-fond sur toute la longueur

du tronçon de rail. On posait alors ce dernier sur le côté et on libérait de même le second. Nous nous attaquions ensuite aux traverses, fixées aux semelles bétonnées par deux pinces qu'il fallait desserrer et dégager à la main. Une fois détachée, la traverse était posée sur une draisine en attente sur le tronçon suivant. La fondation de béton, préfabriquée, comme je m'en aperçus, était réutilisable. Il fallait l'ôter de son logement dans le sol et la placer également sur la draisine. Cela fait, on plaçait les rails sur des supports spéciaux installés sur le côté du chariot.

Malchuskin ou moi conduisions alors la draisine, mue par des accumulateurs, jusqu'au tronçon suivant et l'on recommençait l'opération. Une fois le chariot entièrement chargé, toute l'équipe s'y embarquait pour rouler jusqu'à l'arrière de la ville. On le garait là pour recharger la batterie en la branchant sur une prise placée à cette fin dans la muraille de la cité.

Il nous fallut la plus grande partie de la matinée pour effectuer le chargement et mener la draisine à la ville. J'avais l'impression que mes bras allaient se détacher de mes épaules. Mon dos me faisait souffrir. J'étais d'une saleté repoussante et inondé de sueur. Malchuskin, qui n'avait pas moins peiné que les autres – plutôt davantage – me sourit.

— Et maintenant, on décharge et on recommence, dit-il.

Je regardai les ouvriers. Ils paraissaient dans le même état que moi, et pourtant je les soupçonnais d'en avoir moins fait, bien que je fusse débutant, n'ayant pas encore appris l'art d'économiser mes forces. La plupart d'entre eux s'étaient couchés dans la petite bande d'ombre que projetait la masse de la ville.

— Très bien, répondis-je.

— Non… je plaisantais. Croyez-vous que cette bande bougerait encore sans s'être rempli le ventre ?

— Non.

— Bon, alors… on mange.

Je l'accompagnai et nous nous partageâmes de la nourriture synthétique réchauffée. Il n'avait rien d'autre à m'offrir.

L'après-midi commença par le déchargement. Les traverses, les fondations et les rails furent rechargés sur un autre véhicule à accumulateurs, qui roulait cette fois sur quatre gros pneus ballon. Une fois le transfert terminé, nous conduisîmes le chariot au bout de la voie pour recommencer l'opération. L'après-midi était torride et les hommes travaillaient avec lenteur. Malchuskin lui-même avait un peu molli et quand la draisine eut reçu sa charge, il accorda une halte.

— J'aimerais bien faire encore un chargement aujourd'hui, me déclara-t-il.

Il but longuement au goulot d'une bouteille d'eau.

— Je suis prêt, dis-je.

— Peut-être. Vous voulez vous en occuper tout seul ?

— Écoutez… je suis prêt, répétai-je, me refusant à avouer mon état d'épuisement.

— On ne pourra déjà rien tirer de vous demain. Non. On décharge ce chariot, on le roule jusqu'au bout de la voie et ce sera tout.

Ce ne fut pas tout, en réalité. Quand nous eûmes conduit la draisine au bout de la voie, Malchuskin ordonna aux hommes de combler le dernier emplacement avec toute la terre et la poussière que l'on pouvait trouver. Ce remblai s'étendit sur vingt mètres.

J'en demandai la raison à Malchuskin.

Il me désigna du menton la voie longue la plus proche, gauche intérieure. Au bout se dressait un bloc massif de béton, solidement planté dans le sol.

— Préféreriez-vous en planter un comme ça à la place ? me demanda-t-il.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un butoir. Imaginez que les câbles se rompent tous à la fois… la ville partirait en arrière et quitterait les rails. Déjà ces butoirs n'offriraient pas grande résistance, mais c'est tout ce que nous pouvons faire.

— La ville a-t-elle déjà reculé ?

— Une fois.

Malchuskin m'offrit le choix entre regagner ma chambrette dans la ville ou rester avec lui dans sa cabane. Sa façon de présenter la chose ne me laissait guère le choix. Visiblement, il n'avait pas grand respect pour les gens de la cité. Il me déclara d'ailleurs qu'il n'y retournait pas souvent.

— L'existence y est douillette, dit-il. La moitié des citadins ignorent ce qui se passe ici, à l'extérieur. Et j'imagine qu'ils s'en ficheraient pas mal, même s'ils le savaient.

— Pourquoi devraient-ils le savoir ? Après tout, si nous sommes en mesure de tout faire marcher convenablement, ce n'est pas leur problème.

— Je sais, je sais. Mais je ne serais pas obligé d'employer tous ces foutus indigènes si davantage de citadins venaient ici. Dans les dortoirs voisins, les manœuvres bavardaient à grand bruit. Quelques-uns chantaient.

— N'avez-vous donc aucun rapport avec eux ?

— Je les emploie. Cela regarde les gens des Échanges. S'ils deviennent trop paresseux, je les renvoie et je demande aux Échanges de m'en embaucher d'autres. Jamais bien difficile. L'embauche est rare

dans le secteur.

— Où sommes-nous ?

— Ne me le demandez pas… C'est à votre père et à sa guilde de vous répondre. Moi, je me contente d'enlever les voies utilisées.

Je sentais bien que Malchuskin détestait moins la ville qu'il ne le prétendait. Je suppose que la vie relativement isolée qu'il menait lui inspirait un certain mépris envers les citadins, mais, à ma connaissance, il n'était nullement forcé de se cantonner dans sa cabane. Les manœuvres étaient peut-être paresseux, et bruyants pour le moment, mais ils paraissaient se comporter de manière civilisée. Malchuskin ne tentait nullement de les surveiller quand ils étaient au repos, aussi aurait-il pu habiter la ville s'il l'avait désiré.

— Votre première journée au-dehors, hein ? fit-il.

— Exact.

— Vous voulez contempler le crépuscule ?

— Non… pourquoi ?

— Les apprentis le font en général.

— Bien.

Comme pour lui être agréable, je sortis et portai mon regard vers l'horizon, derrière la ville. Malchuskin vint me rejoindre.

Le soleil était proche de l'horizon et déjà je sentais le vent froid dans mon dos. Les nuages de la nuit précédente n'étaient pas revenus, aussi le ciel était-il bleu et transparent. J'observais le soleil sans qu'il me fasse mal aux yeux, maintenant que ses rayons étaient atténués par l'épaisseur de l'atmosphère. Il avait l'aspect d'un grand disque orangé un peu incliné vers nous. Au-dessus et au-dessous, de grandes flèches de lumière pointaient à partir du centre. Sous nos regards, le disque sombra lentement derrière l'horizon, le point lumineux le plus élevé disparaissant en dernier.

— Si vous dormiez en ville, vous n'auriez pas la chance de voir cela, dit Malchuskin.

— C'est très beau.

— Vous avez vu le lever du soleil ce matin ?

— Oui.

Il hocha la tête :

— C'est bien leur façon d'agir ! Dès qu'un gosse accède à une guilde, ils le plongent dans le bain, d'un coup. Sans explications, pas vrai ? Dehors dans le noir, jusqu'à ce que le soleil apparaisse.

— Pourquoi agissent-ils ainsi ?

— Le système des guildes. Ils estiment que c'est la manière la plus rapide de faire comprendre aux apprentis que le soleil n'est pas comme on le lui a enseigné.

— N'est-ce pas le cas ?

— Que vous a-t-on enseigné ?

— Que le soleil est une sphère.

— Ainsi ils racontent toujours cela ! Eh bien, vous avez maintenant constaté qu'il n'est pas sphérique. Qu'en déduisez-vous ?

— Rien.

— Vous y réfléchirez. Allons donc manger.

Nous rentrâmes chez lui et il m'ordonna de commencer à chauffer les aliments pendant qu'il vissait une deuxième couchette au-dessus de la sienne, sur les supports verticaux prévus à cet effet. Il tira de la literie d'un placard et la déposa sur le matelas.

— Vous dormirez ici, dit-il en me montrant la couchette supérieure. Avez-vous le sommeil agité ?

— Je ne crois pas.

— Nous allons faire un essai d'une nuit. Si vous remuez trop, on changera. Je n'aime pas être dérangé. Je songeai qu'il y avait peu de chances que je le dérange. J'aurais dormi au flanc d'une falaise, cette nuit-là. On avala la nourriture insipide et ensuite Malchuskin me parla de son travail sur les Voies. Je n'y prêtai que peu d'attention et quelques minutes plus tard, je m'étendis sur le lit en feignant de continuer à l'écouter. Je sombrai presque instantanément dans le sommeil.

# 4

Je m'éveillai le lendemain matin au bruit que faisait Malchuskin en lavant la vaisselle du soir. Je voulus me lever de la couchette dès que j'eus les yeux bien ouverts, mais une vive douleur dans le dos me paralysa aussitôt. Je réprimai un cri.

Malchuskin leva la tête, avec un large sourire :

— Courbatures ?

Je me roulai sur le flanc et tentai de relever les jambes. Elles étaient trop raides et douloureuses. Avec un effort considérable, je parvins à m'asseoir. Je restai un moment immobile, dans l'espoir qu'il s'agissait seulement d'une crampe.

— C'est toujours la même chose avec vous, les gosses de la ville, observa Malchuskin, mais sans méchanceté. Vous venez ici bouillants d'impatience, je le sais. Une journée de boulot et vous voilà raides, inutiles. Ne faites-vous donc jamais d'exercice en ville ?

— Seulement au gymnase.

— Bon. Descendez prendre votre petit déjeuner. Après quoi vous feriez mieux de retourner à la ville. Prenez un bain chaud et tâchez de trouver quelqu'un pour vous masser. Ensuite vous reviendrez me voir.

Je le remerciai et descendis tant bien que mal de ma couchette. Ce ne fut ni plus facile ni plus douloureux que mes efforts précédents. Je m'aperçus que j'avais des courbatures un peu partout, bras, cou, épaules et jambes.

Une demi-heure après, je quittai la cabane alors que Malchuskin tempêtait pour faire lever les hommes. Je retournai vers la ville à pas lents, en boitant.

C'était la première fois que je me trouvais livré à moi-même hors de la cité. Accompagné, on ne voit jamais autant de choses que seul. La ville était à cinq cents mètres de la baraque de Malchuskin et cette distance permettait de recueillir une impression d'ensemble. Toute la journée précédente, je n'avais pas trouvé le moyen de lui accorder plus qu'un coup d'œil de temps à autre. C'était simplement une grande masse grisâtre qui dominait le paysage.

Maintenant, en boitillant tout seul sur le terrain, j'avais tout loisir de l'examiner en détail.

Satisfait de l'expérience limitée que j'avais eue de l'intérieur de la cité, je ne m'étais jamais demandé sérieusement de quoi elle pouvait avoir l'air, vue du dehors. Elle était en réalité beaucoup moins grande que je ne l'avais imaginée. À son point le plus élevé, du côté nord, elle atteignait environ 70 mètres de haut, mais le reste n'était qu'un amas de rectangles et de cubes disposés sans ordre apparent à des hauteurs variables. Les couleurs en étaient le brun terne et le gris, et elle était

bâtie, autant que je pouvais en juger, en bois de diverses espèces. Il semblait qu'il n'entrât dans sa construction que peu de béton et de métal, et rien n'était peint. L'apparence extérieure contrastait singulièrement avec l'aspect intérieur – du moins les quelques coins que j'en connaissais – où tout était propre et très décoré. Comme le logis de Malchuskin était juste à l'ouest de la ville, il m'était impossible d'en évaluer la largeur tandis que je m'en approchais, mais j'en estimai la longueur à cinq cents mètres environ. J'étais surpris de sa laideur et de sa vieillesse apparente. Il s'y dépensait beaucoup d'activité, surtout au nord.

Je marchais toujours quand il me vint à l'esprit que j'ignorais totalement comment entrer. La veille, le Futur Denton m'avait fait faire le tour des murs, mais j'avais eu l'esprit si accaparé par des impressions neuves que je n'avais retenu que de rares détails. Tout me semblait alors si différent !

Seul souvenir précis : il existait une porte derrière la plate-forme d'où nous avions assisté au lever du soleil. Je me dirigeai donc vers ce point. Ce n'était pas aussi facile que je le pensais.

Je me rendis au sud de la ville, enjambant les voies auxquelles j'avais travaillé la veille, puis je me rabattis vers le côté est où j'étais certain de trouver les échelles de métal que j'avais descendues avec le Futur Denton. Après de longues recherches, je découvris un échafaudage complexe et ce ne fut qu'après de pénibles rétablissements sur des passerelles et de non moins malaisées ascensions par des échelles que je retrouvai la plate-forme. La porte était fermée à clé.

Je n'avais plus qu'à me renseigner. Je redescendis au sol et repartis pour le sud de la ville où Malchuskin et son équipe avaient repris les travaux de démantèlement de la voie.

Avec un air de patience chagrine, Malchuskin laissa le soin des travaux à Rafaël pour me montrer ce qu'il fallait faire. Il me conduisit par l'étroit passage entre les deux voies intérieures jusque sous le rebord de la ville. Il y faisait sombre et frais.

On s'arrêta près d'un escalier de métal.

— Là-haut, il y a un ascenseur, me dit-il. Vous savez ce que c'est ?

— Oui.

— Vous avez une clé de la guilde ?

Je fouillai dans ma poche et montrai un morceau de métal taillé de façon irrégulière que m'avait remis Clausewitz pour ouvrir la serrure de la porte de la crèche :

— Ceci ?

— Oui. L'ascenseur est muni d'une serrure. Montez au quatrième niveau, trouvez un administrateur et demandez-lui l'usage de la salle de bains.

Me sentant parfaitement stupide, je fis ce qu'il avait dit. J'entendis son rire tandis qu'il retournait vers la lumière du jour. Je découvris l'ascenseur sans difficulté, mais les portes refusèrent de s'ouvrir quand je me servis de ma clé. J'attendis. Au bout de quelques instants, les battants s'ouvrirent brusquement et deux membres de guilde en sortirent. Ils ne firent pas attention à moi et descendirent jusqu'au sol par les degrés.

Les portes commencèrent à se refermer d'elles-mêmes et je fonçai dans la cabine. Avant que j'aie découvert le moyen de contrôler l'appareil, il se mit à monter. Sur la paroi près de la porte, je vis une rangée de boutons à clé numérotés de un à sept. Je plantai ma clé dans le numéro quatre, en espérant avoir visé juste. L'ascenseur me parut poursuivre longtemps sa course, puis il s'arrêta brutalement. Les portes s'ouvrirent, je sortis. Au moment où je pénétrais dans le couloir, trois hommes des guildes entrèrent dans la cabine.

J'aperçus des caractères peints sur le mur en face : SEPTIÈME NIVEAU. J'étais monté trop haut. À l'instant où les portes se refermaient, je me précipitai à l'intérieur.

— Où allez-vous, apprenti ? me demanda un des hommes.

— Au quatrième niveau.

— C'est bon. Calmez-vous.

Il mit sa propre clé dans le bouton à fente marqué quatre et cette fois quand la cabine s'immobilisa, c'était au bon niveau. Je marmonnai mes remerciements à l'homme qui m'avait parlé et je sortis.

Depuis quelques minutes, mes diverses préoccupations m'avaient fait oublier les souffrances de mon corps, mais à présent je me sentais de nouveau fatigué et mal à l'aise. Dans cette partie de la ville, l'activité semblait fiévreuse : une foule se pressait dans les couloirs, j'entendais des conversations, des portes qui s'ouvraient et se refermaient. C'était différent de l'extérieur, car le calme du paysage y faisait oublier le temps : bien que les gens y fussent au travail et sans cesse en mouvement, l'atmosphère y était plus tranquille. Les travaux d'hommes comme Malchuskin et ses manœuvres avaient leur raison d'être, une qualité primitive, mais ici au cœur des niveaux supérieurs qui m'étaient restés si longtemps interdits, tout était mystérieux et compliqué.

Me rappelant les instructions de Malchuskin, je choisis une porte au hasard et entrai. Il y avait deux femmes à l'intérieur ; mes explications les amusèrent, mais elles me vinrent en aide.

Quelques minutes plus tard, je plongeai mon corps endolori dans une baignoire pleine d'eau très chaude. Je fermai les yeux.

Il m'avait fallu tant de temps et d'efforts pour obtenir ce bain que

je m'étais demandé s'il me ferait le moindre bien. Cependant, quand je me fus séché et rhabillé, mes membres étaient déjà beaucoup moins raides. Il y avait encore des traces de courbatures, mais la fatigue m'avait quitté.

Mon retour si prompt à la cité m'avait inévitablement rappelé l'existence de Victoria. Le peu que j'avais vu d'elle lors de la cérémonie avait ajouté à ma curiosité. L'idée de repartir immédiatement déterrer de vieilles traverses ne me paraissait plus si attrayante – bien que j'eusse le sentiment qu'il valait mieux ne pas trop m'attarder loin de Malchuskin – et je décidai de chercher à voir Victoria.

Je quittai la salle de bains pour retourner à l'ascenseur, que je dus appeler au niveau où je me trouvais. Lorsqu'il arriva, je pus en étudier les commandes en détail. Je me livrai à des expériences.

Je montai d'abord au septième niveau, mais après une brève excursion dans les couloirs, je ne constatai guère de différence avec l'étage que je venais de quitter. Il en alla de même pour les autres, bien qu'il y eût une plus grande activité aux niveaux trois, quatre et cinq. Le premier niveau était en réalité le tunnel sombre situé sous la cité même.

Je remontai et redescendis plusieurs fois, m'apercevant qu'il y avait une distance d'une longueur surprenante entre le premier et le deuxième niveau. Toutes les autres distances étaient courtes. Je laissai l'ascenseur au deuxième niveau avec l'intuition que j'y trouverais la crèche. D'ailleurs, si je m'étais trompé, je poursuivrais mes recherches à pied.

En face de l'ascenseur s'amorçait un escalier qui descendait jusqu'à un couloir transversal. Je me souvenais vaguement de l'avoir remarqué lorsque Bruch m'avait conduit à la cérémonie. Je parvins rapidement à la porte qui menait à la crèche.

Une fois à l'intérieur, je refermai le battant avec ma clé de guilde. Je me rendis compte que, jusqu'à cet instant, mes mouvements avaient été empreints de crainte et de prudence, mais à présent je me sentais chez moi. Je dévalai les marches et longeai le petit couloir de la section que je connaissais si bien. Cela différait du reste de la ville, et l'odeur n'était pas la même. Je retrouvai les graffiti familiers, les noms gravés par des générations d'enfants avant moi, la vieille peinture brune, les revêtements de sol usés, les portes sans serrure des chambrettes. La force de l'habitude m'entraîna droit vers la mienne. J'entrai. Rien n'avait été changé. Le lit était fait et la pièce montrait un, ordre qui n'y avait jamais régné quand je l'occupais régulièrement. Cependant mes rares possessions étaient toujours à leur place. De même que celles de Jase, d'ailleurs, bien qu'il n'y eût pas trace de sa personne.

J'examinai encore une fois les lieux, puis je regagnai le couloir. Le but de ma visite était rempli : je n'en avais eu aucun. Je me dirigeai vers les diverses salles où l'on nous dispensait l'enseignement. Des bruits étouffés me parvenaient de derrière les portes. Par les vitres circulaires ménagées dans les battants, j'apercevais les classes en cours. Récemment encore, j'étais là. Dans une salle, je vis mes récents condisciples – dont certains se dirigeaient sans doute vers l'apprentissage d'une guilde du premier ordre, comme moi, tandis que la plupart occuperaient des postes administratifs dans la ville. J'eus la tentation d'entrer et de laisser leurs questions s'abattre sur moi, sans m'émouvoir, tout en maintenant un silence mystérieux.

Il n'y avait aucune ségrégation des sexes à la crèche et dans les salles de classe. Je cherchais en vain à apercevoir Victoria. Quand j'eus inspecté toutes les pièces, je me rendis dans la zone commune : le réfectoire (où le bruit de fond annonçait la préparation du repas de midi), le gymnase (désert), et le petit espace à ciel ouvert qui ne permettait de voir qu'un pan de bleu. Je me rendis dans la salle commune, seul endroit de toute la crèche consacré à la récréation. Il y avait là quelques garçons aux côtés desquels j'étudiais encore quelques jours auparavant. Ils bavardaient entre eux, mais dès qu'ils me virent, leur attention se porta sur moi. Précisément le genre de situation que j'avais eu la tentation de créer quelques secondes plus tôt.

Ils désiraient savoir à quelle guilde je m'étais inscrit, ce que je faisais, ce que j'avais vu. Que se passait-il quand on atteignait sa majorité ? Qu'y avait-il hors de la crèche ?

Chose étrange, je n'aurais su répondre à la plupart de leurs questions, même si j'avais pu violer mon serment. Bien que j'eusse fait bien des choses en deux jours, je restais encore étranger à tout ce que j'avais vu.

Je me surpris – comme l'avait fait Jase – à cacher le peu que je savais derrière un barrage de secret et d'humeur morose. Visiblement, les gars furent déçus et bien que leur intérêt n'eût en rien diminué, ils cessèrent bientôt de me questionner.

Je quittai la crèche au plus vite, puisque de toute évidence Victoria n'y était plus.

Au moyen de l'ascenseur, je regagnai la zone sombre sous la masse de la cité et me dirigeai vers la clarté solaire, marchant entre les voies. Malchuskin était en train d'exhorter ses manœuvres réfractaires à décharger la draisine de ses rails et de ses traverses. Il remarqua à peine mon retour.

# 5

Les jours s'écoulaient lentement. Je ne retournai pas à la ville.

J'avais compris l'erreur commise en me livrant avec un enthousiasme exagéré au labeur purement physique de la dépose des voies. Je décidai de me conformer à l'attitude de Malchuskin et de me borner à surveiller le travail des hommes de peine. Je ne leur donnais un coup de main que de temps à autre. C'était toujours aussi fatigant et ennuyeux, mais mon corps profitait de l'exercice. Je me sentis bientôt en meilleure forme que jamais. Ma peau rougissait sous les rayons du soleil et bientôt l'effort physique ne me pesa plus autant.

Mon seul grief était notre régime invariable de produits synthétiques et l'incapacité de Malchuskin à parler de façon intéressante de notre contribution à la sécurité de la ville. Nous restions au travail jusque tard dans la soirée et nous dormions aussitôt après notre maigre repas.

Nous avions à peu près terminé les travaux au sud de la cité. Ils consistaient à démonter toutes les voies et à ériger quatre butoirs à égale distance des murs. Les voies que nous démontions étaient transportées de l'autre côté de la ville, au nord, où on les reposait.

Malchuskin me demanda un soir :

— Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

— Je ne sais pas trop.

— En journées ?

— Oh… sept.

J'avais voulu d'abord m'exprimer en kilomètres.

— Dans trois jours vous aurez un peu de congés. Vous passerez deux jours dans la ville, puis vous reviendrez pour un autre kilomètre.

Je lui demandai comment on pouvait calculer le passage du temps à la fois en journées et en distance.

— Il faut à la ville une dizaine de jours pour parcourir un kilomètre de distance, m'expliqua-t-il. En un an, elle en parcourt environ trente-six et demi.

— Mais la ville ne bouge pas !

— Pas pour le moment. Mais cela ne tardera pas. De toute façon, nous ne tablons pas sur son mouvement réel, plutôt sur le déplacement qu'elle *aurait dû* accomplir. Cela se fonde sur la position de l'optimum.

Je secouai la tête :

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— L'optimum, c'est la position idéale où devrait se trouver la cité. Pour s'y maintenir constamment, elle devrait se mouvoir d'environ un dixième de kilomètre par jour. C'est évidemment hors de question,

alors nous déplaçons la ville vers l'optimum chaque fois que c'est possible.

— La cité a-t-elle jamais atteint l'optimum ?

— Pas que je me rappelle.

— Où est l'optimum en ce moment ?

— À peu près à trois kilomètres devant nous. C'est la moyenne. Mon père était sur les voies avant moi et m'a dit qu'ils se sont trouvés une fois à dix kilomètres de l'optimum. C'est le plus gros retard dont je n'aie jamais entendu parler.

— Mais que se passerait-il si nous parvenions à atteindre cet optimum ?

— Nous continuerions à démonter les anciennes voies, répondit-il en souriant.

— Pourquoi ?

— Parce que l'optimum se déplace constamment. Mais il est peu vraisemblable que nous y arrivions et cela n'a pas tellement d'importance. N'importe où dans un rayon de quelques kilomètres, cela suffit. Pour parler plus clairement, si nous pouvions devancer l'optimum même dans une faible mesure, nous pourrions tous jouir d'un long repos.

— Est-ce possible ?

— Je le pense. Prenez les choses sous cet angle ! Là où nous sommes en ce moment, le terrain est assez élevé. Pour y parvenir, nous avons dû couvrir un long parcours en pente ascendante. C'était quand mon père travaillait ici. Il est plus difficile de monter, par conséquent il a fallu plus longtemps et nous avons du retard sur l'optimum. Si jamais nous nous trouvons devant une dépression, nous pourrons nous laisser couler sur la pente.

— Y a-t-il des chances que cela se produise ?

— Cela, mieux vaut le demander à votre guilde. Ce n'est pas de mon ressort.

— Mais comment est la campagne par ici ?

— Vous la verrez demain.

Bien que je n'eusse pas très bien suivi tout ce que Malchuskin m'avait révélé, un point du moins était éclairci : la façon de mesurer le temps. J'étais âgé de mille kilomètres, ce qui ne signifiait pas que la ville eût parcouru cette distance durant ma vie, mais que l'optimum l'avait couverte.

Quel que fût cet optimum.

Le lendemain, Malchuskin tint sa promesse. Pendant que l'équipe se reposait comme à l'ordinaire dans l'ombre profonde de la ville, Malchuskin m'emmena sur une petite éminence à quelque distance vers l'est. De là, on pouvait voir les environs immédiats de la cité.

Celle-ci se dressait pour le moment au centre d'une large vallée,

bordée au nord et au sud par deux ondulations de terrain assez prononcées. Au sud, j'apercevais nettement les traces des voies qui avaient été démontées : quatre rangées parallèles de cicatrices là où avaient reposé les fondations et les traverses.

Au nord de la cité, les voies montaient au flanc de l'éminence. Il n'y avait pas grande activité de ce côté, bien qu'un chariot à accumulateurs remontât lentement la pente avec son chargement de rails, de traverses et d'ouvriers. Sur la crête même, une plus grande animation régnait, mais à cette distance, je ne voyais pas au juste ce qui se passait.

— Bon pays que celui-ci, observa Malchuskin. (Mais il fit immédiatement une réserve :) pour les hommes des voies, du moins.

— Pourquoi ?

— Il est assez uni. Nous n'avons pas de difficulté particulière avec les vallées et les ondulations du sol. Ce qui me cause du souci, c'est le terrain accidenté : les rochers, les rivières, et même les forêts. C'est l'un des avantages d'occuper en ce moment une position élevée. La roche est très ancienne par ici et les éléments l'ont érodée. Mais ne me parlez pas des rivières ! Ça me met les nerfs en pelote !

— Qu'est-ce qu'elles ont de mal, les rivières ?

— Je vous ai dit de ne pas m'en parler ! (Il me colla une tape joviale sur l'épaule et nous retournâmes vers la ville.) Les rivières, il faut les traverser. Ce qui veut dire qu'il faut construire un pont, à moins qu'il en existe déjà un, ce qui ne se rencontre jamais. Nous devons attendre pendant la construction du pont et cela nous retarde. En général, c'est la guilde des Voies qui encaisse tous les reproches pour ce retard. Mais ainsi va la vie. La difficulté, en matière de rivières, c'est qu'elles font naître chez tout le monde des sentiments mitigés. L'une des pénuries permanentes de la ville, c'est l'eau, et quand nous rencontrons une rivière, ce problème se trouve résolu pour un temps. Mais il n'en faut pas moins construire un pont et cela met tout le monde sur les nerfs.

Les manœuvres ne parurent pas tellement contents de nous revoir, mais Rafaël les remit au travail. Toutes les voies avaient maintenant été enlevées et il ne restait qu'à construire le dernier butoir. C'était une structure d'acier montée en travers du dernier tronçon de voie, en utilisant trois des semelles bétonnées qui avaient porté les traverses. Chacune des voies avait son butoir et ces derniers étaient disposés de façon à retenir la ville si jamais elle partait à reculons. Les butoirs n'étaient pas alignés, en raison de la forme irrégulière du flanc sud de la cité, mais Malchuskin m'assura qu'ils constituaient une protection suffisante.

— Mieux vaut ne pas en avoir besoin, me dit-il, mais si la ville se mettait à rouler, ils l'arrêteraient quand même. Je crois.

Le butoir érigé, notre travail était terminé.

— Que fait-on maintenant ? demandai-je.

Malchuskin jeta un coup d'œil au soleil :

— Nous devrions changer de campement. J'aimerais hisser ma cabane sur la crête. Et il y a les dortoirs des manœuvres. Mais il se fait tard. Je ne suis pas certain que nous puissions finir avant la nuit.

— Nous pourrions remettre à demain.

— C'est ce que je pense. Cela donnera quelques heures de détente à cette bande de flemmards. Ça va leur plaire.

Il parla à Rafaël qui consulta à son tour les hommes. La décision ne fut guère discutée. Rafaël n'avait pas fini de leur parler que quelques-uns s'éloignaient déjà.

— Où vont-ils ?

— J'imagine qu'ils retournent à leur village, dit Malchuskin. Il est juste là-bas. (Il désignait le sud-est, derrière l'éminence.) Mais ils reviendront. Le boulot ne leur plaît guère, mais ils subissent une pression au village, parce que nous leur apportons ce qu'ils désirent.

— C'est-à-dire ?

— Les bienfaits de la civilisation, dit-il avec un sourire cynique. À savoir, cette nourriture synthétique contre laquelle vous rouspétez sans cesse.

— Ils aiment*ça ?*

— Pas plus que vous. Mais ça vaut mieux qu'un ventre vide, ce qui était le lot de la plupart d'entre eux avant que nous ne passions par ici.

— Je ne crois pas que je fournirai autant de travail pour ce brouet insipide, sans solidité et…

— Combien de repas preniez-vous par jour, en ville ?

— Trois.

— Combien de synthétiques ?

— Deux seulement.

— Eh bien, les gens comme ces pauvres bougres s'usent la peau au boulot rien que pour vous permettre de manger un repas naturel par jour. Et si j'ai bien compris, ce qu'ils font pour moi, c'est encore la moindre des choses.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Vous le saurez un jour.

Plus tard dans la soirée, dans la cabane, Malchuskin reprit le même sujet de conversation. Je m'aperçus qu'il n'était pas aussi mal informé qu'il le laissait entendre. Il rejetait toutes les fautes sur le système des guildes, comme d'habitude. Il était acquis de longue date que les coutumes de la cité se transmettaient d'une génération à l'autre, non par l'enseignement classique, mais par une méthode heuristique. Tout apprenti aurait davantage conscience de la valeur

des traditions des guildes en comprenant de lui-même les réalités de l'existence sur lesquelles elles se fondaient qu'en subissant une formation théorique. En pratique, cela voulait dire que j'avais à découvrir seul pourquoi les hommes venaient travailler aux voies, quelles autres tâches ils exécutaient et en définitive, tout ce qui concernait la survie de la ville.

— Quand j'étais apprenti, reprit Malchuskin, je construisais des ponts et démontais des voies. J'ai travaillé avec la guilde de la Traction et voyagé avec des hommes comme votre père. J'ai découvert moi-même comment la ville continue d'exister et grâce à cela je connais l'importance de mon propre boulot. Je démonte et pose les voies, non que j'aime ce travail, mais parce que je sais pourquoi il faut le faire. J'ai effectué des sorties avec la guilde des Échanges et j'ai vu comment ses membres obtiennent que les indigènes viennent travailler pour nous, aussi puis-je comprendre les pressions qui s'exercent sur mes ouvriers actuellement. Tout cela est mystérieux, obscur, du moins à vos yeux en ce moment. Mais vous vous apercevrez que tout concourt à la survie… et vous apprendrez combien cette survie est précaire…

— Ça ne me contrarie pas de travailler avec vous.

— Ce n'est pas de cela que je parlais. Vous me donnez satisfaction. Ce que je veux dire, c'est que toutes les choses sur lesquelles vous vous posez sans doute des questions – le serment, par exemple – ont un but et, par Dieu, un but sensé.

— Ainsi les manœuvres reviendront demain matin ?

— Probablement. Et ils se plaindront, et ils flemmarderont dès que nous aurons le dos tourné – mais cela même est dans la nature des choses. Je me demande cependant parfois…

J'attendais qu'il achève sa phrase, mais il n'ajouta pas un mot. C'était assez inattendu car Malchuskin ne donnait guère l'impression d'un rêveur. Un long silence s'établit entre nous, que je ne rompis qu'en me levant pour aller aux latrines. Alors il s'étira en bâillant et me plaisanta sur les faiblesses de ma vessie.

Rafaël revint le lendemain, suivi de la plupart des hommes qui étaient avec nous auparavant. Il en manquait bien quelques-uns, mais ils avaient été remplacés, si bien que l'effectif restait le même. Malchuskin les accueillit sans surprise apparente et se mit incontinent à diriger le démontage des trois baraquements provisoires.

Tout d'abord on les vida de leur contenu qu'on empila à l'écart. Puis les bâtiments eux-mêmes furent démantelés. Ce n'était pas aussi compliqué que je l'avais cru car tous les éléments étaient facilement démontables. Chacune des parois était jointe aux autres au moyen de boulons et d'écrous. Les planchers se décomposaient en une série de

traverses plates et les toits mêmes étaient boulonnés. Portes et fenêtres faisaient partie intégrante des parois dans lesquelles elles étaient ménagées. Il ne fallut qu'une heure par baraquement et dès midi, c'était terminé. Bien avant ce moment, Malchuskin était parti seul. Il revint avec un camion à batterie d'accumulateurs. Une pause pour manger un peu, puis on chargea le camion de tout ce qu'il pouvait contenir et Malchuskin repartit au volant vers la crête. Rafaël et quelques ouvriers étaient accrochés aux flancs du véhicule.

Il y avait un bout de chemin jusqu'au tertre. Malchuskin suivit une route qui nous menait en diagonale jusqu'à la voie la plus proche, puis la longeait. Il y avait un petit creux au flanc de la butte, et c'était là qu'avaient été posées les quatre paires de rails. Nombreux étaient les hommes qui travaillaient sur cette partie des voies, quelques-uns creusant le sol de part et d'autre de la voie, probablement pour élargir le passage afin qu'il puisse admettre la masse de la ville. D'autres maniaient des perceuses mécaniques, s'efforçant de dresser cinq armatures métalliques portant chacune une grande roue. Une seule était déjà en position entre les deux voies intérieures, comme un maigre dessin géométrique sans utilité apparente.

En empruntant la dépression, Malchuskin ralentit le camion pour examiner avec intérêt la progression des travaux. Il adressa un signe à l'un des hommes de la guilde qui surveillait le chantier, puis il accéléra de nouveau pour franchir la crête. De là, une pente peu accentuée menait à une large plaine. À l'est, à l'ouest, et devant moi, je distinguais des collines beaucoup plus élevées.

À ma surprise, les voies se terminaient à faible distance de la crête. La voie gauche extérieure était construite sur un kilomètre environ, mais les trois autres avaient à peine cent mètres de long. Deux équipes s'y étaient déjà mises, mais la progression était lente.

Malchuskin jeta un coup d'œil circulaire. De notre côté des voies – c'est-à-dire du côté ouest – se dressait un petit groupe de cabanes, sans doute les logements des ouvriers déjà installés en ce point. Il prit cette direction, mais dépassa un peu les baraquements avant de stopper.

— Ça ira, déclara-t-il. Il faut que les baraques soient debout avant la nuit.

— Pourquoi ne les plantons-nous pas près des autres ? lui demandai-je.

— J'ai pour règle de l'éviter. Bien assez de difficultés comme cela avec mes hommes. S'ils voient trop les autres, ils se mettront à boire davantage et à travailler moins. Nous ne pouvons les empêcher de se rencontrer pendant les pauses, mais il est inutile de les rassembler par avance.

— Ils ont pourtant le droit de faire ce qu'ils veulent ?

— On leur paie leur travail, rien de plus.

Il descendit de la cabine du camion et ordonna à Rafaël de faire monter les baraques.

Le camion fut vite déchargé et, après m'avoir confié le soin de la reconstruction, Malchuskin repartit au volant par-dessus la crête, pour recueillir le reste des hommes et du matériel.

Vers le soir, tout était presque prêt. Ma dernière tâche de la journée fut de reconduire le véhicule à la ville et de brancher les accumulateurs sur un des points de charge. Je partis donc, heureux de me retrouver seul un moment.

Quand je franchis la crête, je constatai que l'on avait cessé les travaux sur les grandes roues dressées. Le chantier était abandonné, à l'exception de deux miliciens qui montaient la garde, l'arbalète sur l'épaule. Ils ne me prêtèrent pas attention. Je les laissai derrière moi et poursuivis ma route vers la ville. Je fus surpris de voir le petit nombre des lumières. Avec l'approche de la nuit, toutes les activités semblaient s'interrompre.

D'autres véhicules s'alimentaient déjà à l'endroit indiqué par Malchuskin. Il n'y avait plus de place pour le mien. Je devinai que j'étais le dernier arrivant et qu'il me faudrait chercher des prises de courant ailleurs. Finalement, j'en trouvai une, libre, du côté sud de la ville.

Il faisait maintenant nuit noire et j'avais encore la perspective d'une longue marche solitaire pour regagner le campement. Je fus tenté de passer la nuit en ville. Après tout, en quelques minutes, je pouvais être dans ma chambrette de la crèche. Mais je songeai à Malchuskin et à ses réactions probables le lendemain matin.

Je longeai à regret le périmètre de la cité, trouvai les voies en direction du nord et les suivis jusqu'à la crête. Marcher seul de nuit dans la plaine était une expérience plutôt déconcertante. Il faisait déjà froid et une forte brise soufflait de l'est, me glaçant sous mon mince uniforme. Je voyais devant moi la masse de la crête, contre la faible luminosité du ciel nuageux. Dans la dépression, les lignes anguleuses des supports de roues se détachaient sur le ciel, ainsi que les silhouettes des miliciens montant la garde. Quand je m'avançai, ceux-ci me firent les sommations d'usage.

— Halte-là ! (Les deux hommes avaient interrompu leurs allées et venues et j'avais le sentiment que leurs arbalètes pointaient sur moi.) Votre identité ?

— Apprenti Helward Mann.

— Que faites-vous hors de la ville ?

— Je travaille pour l'homme de guilde Malchuskin. Sur les voies. Je suis déjà passé devant vous à bord d'un camion.

— Exact. Avancez.

J'allai vers eux.

— Je ne vous connais pas, dit l'un d'eux. Vous venez juste de commencer ?

— Oui… il y a environ un kilomètre.

— À quelle guilde appartenez-vous ?

— Les Futurs.

Celui qui avait parlé éclata de rire :

— Plutôt vous que moi !

— Pourquoi ?

— J'ai envie de vivre longtemps.

— Il est bien jeune, quand même, dit l'autre.

— De quoi parlez-vous ? fis-je.

— Êtes-vous déjà monté vers le futur ?

— Non.

— Êtes-vous déjà descendu vers le passé ?

— Non. J'ai débuté il y a seulement quelques jours.

Une pensée me vint à l'esprit. Même incapable de distinguer leurs visages dans le noir, je devinais à leurs voix qu'ils n'étaient guère plus âgés que moi. Peut-être douze cents kilomètres, mais guère plus. Mais si c'était exact, je devais sûrement les connaître, car ils avaient sans doute séjourné à la crèche en même temps que moi.

— Comment vous appelez-vous ? demandai-je à l'un d'eux.

— Conwell Sturner. Pour vous, Arbalétrier Sturner.

— Étiez-vous à la crèche ?

— Oui. Mais je ne me souviens pas de vous. Il est vrai que vous n'êtes qu'un gamin.

— Je viens de quitter la crèche. Vous n'y étiez pas.

Ils rirent de nouveau, tous les deux et je sentis que la colère me prenait.

— Nous étions descendus dans le passé, fiston.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie que nous sommes des hommes.

— Vous devriez être au lit, fiston. Il y a du danger par ici, la nuit.

— Mais il n'y a personne, protestai-je.

— Pas pour le moment. Mais pendant que les mollassons de la ville roupillent, c'est nous qui les protégeons des tooks.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les tooks ? Les durs du coin qui sautent sur les jeunes apprentis dans la nuit.

Je m'avançai un peu. Je regrettais d'être revenu au lieu de rester dans la ville. Néanmoins ma curiosité était éveillée.

— Sincèrement… que voulez-vous dire ? fis-je.

— Il y a là-bas des tooks qui n'aiment pas la ville. Si nous ne faisions pas bonne garde, ils endommageraient les voies. Vous voyez

ces poulies ? Ils les abattraient si nous n'étions pas ici.

— Mais ce sont quand même les… tooks qui ont aidé à les dresser ?

— Ceux qui travaillent pour nous, oui. Mais il y en a une flopée qui refusent.

— Allez au lit, petit. Laissez-nous le soin des tooks.

— Vous deux, seuls ?

— Oui, nous deux… plus une douzaine d'autres répartis sur la crête. Va vite te coucher, fiston, et fais bien attention à ne pas recevoir un carreau entre les yeux.

Je pivotai et poursuivis ma route. Je bouillais de colère et si je m'étais attardé un instant de plus, je me serais jeté sur l'un d'entre eux. Je détestais cette manière de me traiter en gamin. Pourtant je me rendais compte que je les avais piqués au vif. Deux jeunes hommes armés d'arbalètes ne constituaient pas une défense sérieuse contre des assaillants déterminés, et ils le savaient bien. Mais il importait à leur amour-propre de me diminuer pour se conférer ainsi un faux prestige.

Quand j'estimai qu'ils ne pouvaient plus m'entendre, je pris le pas de course et, presque aussitôt, butai sur une traverse. Je m'écartai de la voie et me remis à courir. Malchuskin m'attendait dans la cabane et nous mangeâmes ensemble, encore une fois, un repas d'aliments synthétiques.

# 6

Deux jours de travail et ce fut mon temps de repos. Durant ces deux jours. Malchuskin aiguillonna si bien les hommes qu'ils produisirent plus de travail que jamais auparavant. La progression fut satisfaisante. Bien qu'il fût encore plus pénible de poser les rails que de les enlever, on pouvait jouir du plaisir plus subtil de contempler les résultats : une section de voie qui s'étendait toujours plus loin. Le travail supplémentaire consistait à creuser les emplacements des fondations pour y déposer les blocs de béton avant de placer les traverses et les rails. Comme trois groupes s'affairaient maintenant au nord de la cité et que chacune des voies avait à peu près la même longueur que les autres, il s'établissait entre les équipes une saine émulation. Je fus surpris de voir combien les hommes appréciaient cette concurrence : ils échangeaient des plaisanteries tout en peinant.

— Deux jours, me précisa Malchuskin juste avant mon départ pour la cité. Ne restez pas plus longtemps. On sera bientôt aux treuils et on aura besoin de tous les hommes disponibles.

— Dois-je revenir près de vous ?

— Cela dépend de votre guilde… mais, oui ! Les deux prochains kilomètres se passeront avec moi. Après quoi vous serez transféré à une autre guilde pour trois kilomètres.

— Laquelle ?

— Je l'ignore. Votre guilde en décidera.

Le travail s'étant terminé tard le dernier soir, je dormis encore dans la cabane. J'avais d'ailleurs une autre raison : je ne désirais nullement retourner en ville une fois la nuit tombée et franchir la dépression encore gardée par les miliciens. Pendant la journée, on ne voyait que peu ou pas de milice, mais après ma première rencontre avec les soldats, Malchuskin m'avait informé qu'il y avait des sentinelles toutes les nuits. De plus, pendant la période précédant immédiatement les opérations des treuils, les voies étaient la zone la plus fortement protégée.

Le lendemain matin, je regagnai la ville en longeant la voie.

Il ne me fut pas difficile de retrouver la trace de Victoria, maintenant que j'étais autorisé à séjourner en ville. Avant, j'avais hésité, car je songeais constamment que je devais rejoindre Malchuskin le plus rapidement possible. J'avais à présent deux pleines journées de congé devant moi, dont je pouvais jouir sans mauvaise conscience.

Toutefois, ne sachant comment rejoindre Victoria, je dus me résigner à poser des questions. Après quelques erreurs, on m'indiqua

une salle au quatrième niveau. Victoria et plusieurs autres jeunes gens y travaillaient sous la surveillance d'une administratrice. Dès que Victoria me vit debout sur le seuil, elle adressa quelques mots à la surveillante et vint à ma rencontre. Nous sortîmes dans le couloir.

— Bonjour, Helward, dit-elle en refermant la porte.

— Bonjour. Écoute… si tu as du travail, je peux te retrouver plus tard.

— Pas la peine. Tu es en congé, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Alors je suis en congé également. Viens.

Elle me conduisit par le couloir jusqu'à un passage latéral, puis nous descendîmes un court escalier. Au bas se trouvait encore un couloir flanqué de portes des deux côtés. Elle ouvrit l'une d'elles et nous entrâmes.

La pièce était bien plus spacieuse que toutes les chambres privées que j'avais vues jusqu'alors dans la ville. Le meuble le plus grand était le lit, placé contre un des murs, mais la pièce était confortable, avec une surface libre de dimensions surprenantes. Une table, deux fauteuils, une penderie. Un lavabo et un réchaud. Le plus inattendu, c'était la fenêtre.

Je m'en approchai aussitôt pour jeter un coup d'œil au-dehors. Un espace dégagé, borné en face par un autre mur percé de nombreuses fenêtres. La cour s'étendait à droite et à gauche, mais l'étroitesse de la fenêtre ne me permettait pas de voir ce qu'il y avait sur les côtés.

— Cela te plaît ? me demanda Victoria.

— C'est grand. Tout est pour toi ?

— En un sens… C'est pour nous, quand nous serons mariés.

— Ah oui ! Quelqu'un m'avait dit que j'aurais un logement personnel.

— C'est probablement celui-ci. Où vis-tu pour le moment ?

— Je suis toujours à la crèche. Mais je n'y ai plus séjourné depuis la cérémonie.

— Tu es déjà à l'extérieur ?

— Je…

Je ne savais trop que dire.*À l'extérieur !* Que pouvais-je bien raconter à Victoria, lié que j'étais par mon serment ?

— Je sais que tu sors de la ville, reprit-elle. Ce n'est pas tellement secret.

— Que sais-tu d'autre ?

— Diverses choses. Mais, écoute ! On ne s'est encore pas parlé ! Veux-tu du thé ?

— Synthétique ? (Je me mordis immédiatement la langue… je ne voulais pas paraître impoli.)

— J'en ai peur. Mais je vais bientôt travailler avec l'équipe des

synthétiques, je trouverai bien un moyen de l'améliorer.

L'atmosphère se détendait peu à peu. Pendant les deux premières heures, nous nous étions parlé plutôt froidement, manifestant tous deux une curiosité courtoise, mais bientôt nous nous sentîmes plus à l'aise. Victoria et moi n'étions déjà plus étrangers l'un à l'autre.

La conversation se porta sur notre vie à la crèche, ce qui fit immédiatement surgir un nouveau problème. Avant d'avoir réellement quitté la ville, je n'avais pas eu une idée claire de ce qui m'attendait. L'enseignement de la crèche m'avait toujours paru – comme à la plupart des autres – sec, abstrait et peu pratique. Il n'y avait que peu de livres imprimés, surtout des œuvres de fiction traitant de la vie sur la planète Terre, aussi les maîtres s'en remettaient-ils essentiellement à des textes qu'ils avaient eux-mêmes rédigés. Nous savions, ou croyions savoir, bien des choses sur la vie quotidienne de la planète Terre, mais on nous avait prévenus que la réalité de notre monde serait bien différente. La curiosité naturelle des enfants nous poussait à exiger de connaître immédiatement l'autre face de la pièce, mais les maîtres se taisaient obstinément sur ce chapitre. Il avait donc toujours existé dans nos connaissances cette brèche décevante entre ce que nos lectures nous apprenaient sur un monde qui n'était pas celui-ci et ce que nous étions obligés d'imaginer sur les coutumes de la ville.

Cet état de choses suscitait un certain mécontentement, qui provoquait un besoin accru de dépense physique. Mais comment le satisfaire dans la crèche ? Seuls les couloirs et le gymnase permettaient quelque mouvement, et encore avec des limites. Notre frustration se traduisait par une agitation permanente : chez les jeunes enfants, des colères et des désobéissances ; chez les plus âgés, des luttes et des passions pour les quelques sports que nous pouvions pratiquer dans le petit gymnase… et chez ceux qui en étaient aux derniers kilomètres avant leur majorité, une conscience précoce des plaisirs de la chair.

Les administrateurs faisaient des efforts symboliques pour y remédier, mais peut-être comprenaient-ils bien le pourquoi de ces activités. En tout cas, j'avais grandi à la crèche et j'avais pris autant de part que tout autre à ces débordements passagers. Durant les trente derniers kilomètres avant ma majorité, j'avais eu des rapports sexuels avec quelques-unes des filles – parmi lesquelles Victoria ne figurait pas – et cela m'avait paru sans importance. Maintenant que nous allions nous marier, elle et moi, ce qui s'était passé avant prenait soudain un aspect différent.

Avec une certaine perversité, plus nous bavardions, plus je m'apercevais que j'aurais souhaité pouvoir exorciser ce fantôme d'un passé récent. Je me demandais si je ne devais pas exposer en détail mes diverses expériences, m'expliquer. Cependant Victoria semblait

guider sciemment la conversation vers des sujets anodins pour l'un comme pour l'autre. Peut-être avait-elle aussi ses fantômes. Elle me parla un peu de la vie citadine, ce qui m'intéressait vivement, bien entendu.

Elle m'informa qu'en qualité de femme elle n'avait pas automatiquement droit à un poste responsable et que seules ses fiançailles avec moi avaient rendu possible son emploi présent. Si elle s'était fiancée avec un homme n'appartenant pas à une guilde, on aurait attendu d'elle qu'elle produise des enfants aussi souvent que possible et qu'elle consacre son temps à des travaux domestiques dans les cuisines, ou à confectionner des vêtements, ou à tout autre besogne ménagère. Au contraire, elle était maintenant en mesure d'orienter en partie son avenir et arriverait probablement à une situation d'administratrice qualifiée. Elle suivait actuellement une formation assez semblable à la mienne. La seule différence était que l'on mettait davantage l'accent sur l'enseignement théorique que sur l'expérience. En conséquence elle en savait déjà beaucoup plus que moi sur la ville et sur son administration intérieure.

Je ne me sentais pas libre de parler de mon travail au-dehors, aussi écoutais-je toutes ses paroles avec un grand intérêt.

Elle me dit qu'on l'avait informée des deux grandes pénuries dont souffrait la cité : l'eau – Malchuskin me l'avait fait savoir – et la population.

— Mais il y a des tas de gens dans la ville, objectai-je.

— Oui… mais le taux des naissances viables a toujours été faible et ne cesse d'empirer. Le plus grave, c'est qu'il naît un beaucoup plus grand nombre de bébés de sexe masculin. Personne ne sait vraiment pourquoi.

— C'est la nourriture synthétique.

— Possible.

« Elle n'avait pas saisi. » Avant de quitter la crèche, je n'avais qu'une très vague idée de ce que pouvait être la ville… mais j'avais toujours cru que tous ceux qui y vivaient y étaient nés :

— N'en est-il pas ainsi ?

— Non. On amène dans la cité une quantité de femmes pour tenter de relever le chiffre de la population. Ou, plus précisément, dans l'espoir qu'elles auront des bébés-filles.

— Ma mère venait du dehors, dis-je.

— Vraiment ? (Pour la première fois depuis notre rencontre, Victoria paraissait embarrassée.) Je ne savais pas.

— C'est sans importance.

Brusquement, Victoria resta silencieuse. Comme la question ne me tourmentait guère, je regrettai d'avoir mentionné ce détail.

— Parle-moi encore de ça, repris-je.

— Non… Il n'y a pas grand-chose à en dire. Mais toi ? Comment est ta guilde ?

— Oh, ça va bien.

Même sans penser au serment qui me liait, je n'avais plus envie de bavarder. Pendant le brusque silence de Victoria, j'avais acquis l'impression très nette qu'elle aurait pu en raconter davantage, mais qu'une certaine pudeur l'en empêchait. Toute ma vie durant, l'absence de ma mère avait été considérée comme une chose naturelle. Mon père en parlait, le cas échéant, très simplement, sans qu'il parût y avoir là quelque chose de honteux. D'ailleurs bien des garçons de la crèche étaient dans le même cas, et bien plus, la plupart des filles également. Avant que le sujet eût provoqué cette réaction de Victoria, je n'y avais jamais réfléchi.

— Tu es un peu une rareté, commençai-je, dans l'espoir de revenir à la question par une voie détournée. Ta mère est toujours dans la ville.

— Oui.

Rien à ajouter. Je décidai de laisser tomber. De toute façon, je ne tenais pas tellement à discuter de problèmes qui ne nous concernaient pas directement. J'étais venu dans le dessein d'apprendre à connaître Victoria, et non de parler généalogie.

Mais mon impression demeurait. La conversation s'était éteinte.

— Qu'y a-t-il là ? demandai-je en désignant la fenêtre. Pouvons-nous y aller ?

— Si tu veux. Je vais te montrer.

Je la suivis hors de la pièce, dans le couloir, jusqu'à une porte s'ouvrant sur la cour. Pas grand-chose à voir : l'espace dégagé n'était qu'une allée entre les deux parties de l'immeuble. À une extrémité se dressait une section surélevée où l'on accédait par un escalier de bois. Nous allâmes d'abord à l'autre bout, où une porte donnait sur la ville. Au retour, nous escaladâmes les marches pour arriver sur une petite plate-forme garnie de bancs de bois. Il y avait un peu de place pour se remuer. La plate-forme était fermée sur deux côtés par des murs plus hauts, qui cachaient probablement d'autres parties internes de la cité, et le côté d'accès donnait sur les toits des pâtés de maisons et sur l'allée. Toutefois, sur le quatrième côté, la vue n'était nullement coupée et découvrait le paysage d'alentour. Ce fut pour moi une surprise… Selon les termes du serment, personne en dehors des membres des guildes ne devait jamais rien voir au-dehors de la ville.

— Qu'en penses-tu ? me demanda Victoria en s'asseyant sur un des bancs tournés vers le panorama.

Je m'assis près d'elle :

— Cela me plaît.

— Oui.

C'était difficile ; je me trouvais déjà en conflit avec les termes du serment. Comment parler à Victoria de mon travail sans me parjurer ?

— Il ne nous est pas permis de monter ici très souvent. C'est fermé la nuit, et ouvert seulement quelques heures le jour. Il arrive que ça reste fermé plusieurs jours d'affilée.

— Sais-tu pourquoi ?

— Et toi ? me dit-elle.

— C'est probablement… à cause des travaux qui s'y font.

— Et dont tu ne vas sûrement pas me parler.

— Non.

— Pourquoi pas ?

— Je ne peux pas.

Elle me regarda.

— Tu es très hâlé. Travailles-tu au soleil ?

— Une partie du temps.

— Cette plate-forme est interdite quand le soleil est au-dessus de nos têtes. Je n'en ai jamais vu que les rayons quand ils touchent les points les plus élevés des bâtiments.

— Il n'y a rien à voir, affirmai-je. Il est très brillant et on ne peut pas le regarder en face.

— J'aimerais bien en faire l'expérience moi-même.

— Que fais-tu pour le moment ? Comme travail ? lui demandai-je.

— Je m'occupe de nutrition.

— Mais encore ?

— Il s'agit de trouver le moyen d'équilibrer le régime. Nous devons nous assurer que l'aliment synthétique contient suffisamment de protéines et que les gens absorbent la quantité appropriée de vitamines. (Sa voix trahissait son manque d'intérêt pour le sujet.) Le soleil fournit des vitamines, tu sais ?

— Vraiment ?

— La vitamine D. Elle est produite dans le corps par l'action du soleil sur l'épiderme. C'est utile à savoir si l'on doit un jour voir le soleil.

— Mais on peut la synthétiser ?

— Oui. On le fait, d'ailleurs. Si nous retournions dans la chambre boire un peu de thé ?

Je ne répondis pas. J'ignorais ce que j'avais attendu de Victoria, mais sûrement pas cela ! Des images plutôt romantiques avaient hanté mes journées de travail près de Malchuskin, tempérées de temps à autre par l'impression qu'il nous faudrait sans doute nous adapter l'un à l'autre. De toute façon, il ne m'était jamais venu à l'esprit qu'il existerait entre nous un courant de ressentiment sous-jacent. Je nous avais imaginés travaillant ensemble à l'établissement des rapports intimes envisagés pour nous par nos parents et parvenant à leur

donner la consistance d'une union solide, et peut-être de l'amour. Je n'avais certes pas prévu que Victoria envisagerait notre vie sous un autre angle : j'étais à ses yeux destiné à jouir à jamais des privilèges d'un mode de vie qui lui demeurait interdit.

Nous étions encore sur la plate-forme. La proposition de rentrer dans la chambre n'avait été que pure ironie de sa part et j'étais assez sensible pour l'avoir compris. De toute façon, je sentais que pour des raisons différentes nous préférions tous les deux rester là : moi parce que mon travail m'avait donné le goût du plein air, Victoria parce que cette plate-forme représentait sa seule approche de l'extérieur. Malgré tout, le paysage onduleux à l'est de la cité nous rappelait sans cesse les divergences nouvellement révélées qui nous séparaient.

— Tu pourrais faire une demande de transfert à une guilde, suggérai-je au bout d'un moment. Je suis certain…

— Question de sexe, répondit-elle sèchement. C'est réservé aux hommes, ou ne le savais-tu pas ?

— Je l'ignorais.

— Il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre quelques petites choses, poursuivit-elle, le débit rapide, son amertume contenue à grand-peine. J'avais vu cela toute ma vie sans jamais en saisir la signification : mon père toujours absent de la ville, ma mère s'acquittant de son travail, s'occupant de tout ce qui semblait aller de soi : la nourriture, la chaleur, l'enlèvement des ordures. Maintenant, je sais. Les femmes sont trop précieuses pour risquer leur existence au-dehors. On en a besoin ici, dans la ville, parce qu'elles font des enfants et que l'on peut leur en faire faire encore et encore. Si elles n'ont pas eu la chance de naître dans la ville, on les fait venir de l'extérieur et on les renvoie quand elles ont rempli leur rôle. (De nouveau l'épineuse question, mais cette fois elle n'hésita pas.) Je sais qu'il faut que le travail de l'extérieur soit exécuté et que, quel qu'il soit, il implique des risques… Mais on ne m'a pas donné le choix. Parce que je suis femme, je n'ai d'autre possibilité que de demeurer en ce fichu endroit, à apprendre des choses fascinantes sur la fabrication des aliments, et, chaque fois que je le pourrai, à faire des gosses.

— Tu ne veux plus m'épouser ? lui demandai-je.

— Je n'ai pas le choix.

— Merci quand même !

Elle se leva et se dirigea vers les marches, l'air irrité. Je la suivis jusqu'à la porte de sa chambre. J'attendis sur le seuil, observant son dos tourné tandis qu'elle contemplait par l'étroite fenêtre la petite allée entre les bâtisses.

— Tu veux que je m'en aille ? fis-je.

— Non… entre et ferme la porte.

Elle ne bougeait pas.

— Je vais faire le thé, proposai-je.

Elle recula à regret :

— D'accord.

L'eau était encore tiède dans la casserole et il ne fallut qu'une ou deux minutes pour la porter à ébullition.

— Nous ne sommes pas forcés de nous marier, observai-je.

— Si ce n'est pas toi, ce sera quelqu'un d'autre. (Elle se retourna, vint s'asseoir près de moi et prit sa tasse de breuvage synthétique.) Je n'ai rien contre toi, Helward. Tu dois le savoir. Que cela nous plaise ou non, nos deux vies sont gouvernées par le système des guildes. Nous n'y pouvons rien.

— Pourquoi ? Les systèmes, cela se transforme.

— Pas celui-ci. Il est trop solidement installé. Les guildes tiennent toute la ville, pour des raisons que j'ignorerai sans doute toujours. Seules les guildes pourraient modifier le système et elles n'en feront rien, jamais.

— Tu en as l'air bien sûre.

— J'ai des certitudes. Et pour la bonne raison que le système qui régit ma vie est lui-même imposé par ce qui se passe hors de la cité. Comme je ne pourrai jamais participer à cette activité, je n'aurai jamais la possibilité de décider de ma propre vie.

— Mais tu le pourrais… par mon intermédiaire.

— Tu ne consens même pas à en parler.

— Je ne peux pas ! protestai-je.

— Pourquoi ?

— Je ne peux même pas te le dire.

— Le secret de la guilde ?

— Si tu veux.

— Et même assis près de moi, comme cela, tu t'y soumets !

— Il le faut, dis-je simplement. On m'a fait jurer…

Je me rappelai soudain : le serment lui-même était inclus dans les termes qui le composaient. Je l'avais rompu déjà, si facilement, si naturellement, que je n'avais même pas eu le temps de m'en rendre compte.

À ma surprise, Victoria n'eut aucune réaction.

— Le système des guildes est donc ratifié, dit-elle. C'est logique.

J'achevai mon thé :

— Je pense qu'il faut que je m'en aille.

— Es-tu fâché ? s'inquiéta-t-elle.

— Non, seulement je…

— Ne t'en va pas. Je regrette de m'être mise en colère… ce n'est pas de ta faute. Tu viens de dire que je pourrais décider de ma propre vie par ton intermédiaire. Qu'entendais-tu par là ?

— Je ne sais pas trop. Il me semble que la femme d'un membre de

guilde, ce que je serai un jour, aurait davantage de chances de…

— De quoi ?

— Eh bien… de savoir à travers moi si le système est bien fondé ou non.

— Mais tu as dû jurer de ne rien me dire ?

— Je… oui.

— Ainsi les guildes du premier ordre ont tout prévu. Le système exige le secret.

Elle se pencha en arrière et ferma les yeux.

Je me sentais confus, irrité contre moi-même. Dix jours que j'étais apprenti et déjà théoriquement condamné à mort ! C'était trop absurde pour être pris au sérieux, mais dans mon souvenir, la menace m'avait paru convaincante lorsque j'avais prêté serment. J'étais confus parce que, sans le savoir, Victoria avait mis en jeu l'engagement sentimental provisoire qui nous liait. Je voyais bien le point de conflit, mais je n'y pouvais rien. Ma propre vie dans la crèche m'avait fait connaître les frustrations subtiles dues au fait qu'il ne nous était pas permis d'accéder aux autres parties de la ville. Si cela se développait à plus grande échelle – si on se voyait accorder une petite participation à l'administration de la ville, mais aussi fixer un point au-delà duquel toute initiative devenait impossible – la frustration augmenterait. Mais ce problème n'était sûrement pas nouveau dans la cité. Victoria et moi n'étions pas les premiers à nous marier dans ces conditions. D'autres avant nous avaient dû se trouver devant le même fossé. S'étaient-ils contentés d'accepter le système tel quel ?

Victoria ne bougea pas quand je quittai la pièce pour me diriger vers la crèche.

Loin d'elle, loin du réseau d'attitudes et de réactions où nous enfermait fatalement toute conversation, j'oubliai un peu ses problèmes pour m'inquiéter de ma propre position. S'il fallait prendre le serment au sérieux, je risquais l'exécution capitale au cas où un membre de la guilde serait informé de ma faute. Est-ce que la violation d'un serment pouvait avoir des conséquences si extrêmes ?

Victoria irait-elle répéter à quelqu'un ce que je lui avais dit ? À la réflexion, ma première impulsion fut de retourner la voir pour la supplier de garder le silence… mais cela n'aurait fait qu'aggraver ma négligence et intensifier son ressentiment.

Je gaspillai le reste de la journée, allongé sur ma couche, à me torturer l'esprit. Plus tard, je mangeai dans un des réfectoires de la ville et je me sentis soulagé de ne pas y rencontrer Victoria.

Au milieu de la nuit, elle vint dans ma chambre. Je perçus d'abord le bruit de la porte qui se refermait, puis j'ouvris les yeux et

vis sa haute silhouette dressée près du lit.

— Que…

— Chut ! C'est moi.

— Que veux-tu ?

Je tendis le bras vers le commutateur, mais elle me saisit le poignet.

— N'allume pas.

Elle s'assit au bord du lit, et je me redressai.

— Je suis navrée, Helward. C'est tout ce que je voulais te dire.

— C'est bon.

Elle rit :

— Tu dors encore, n'est-ce pas ?

— Pas sûr. Possible.

Elle se pencha et je sentis ses mains me presser doucement la poitrine, puis remonter pour aller se joindre derrière ma nuque. Elle m'embrassa.

— Ne dis rien, murmura-t-elle. Je suis tout simplement désolée.

Nous nous embrassâmes de nouveau. Ses mains se déplacèrent et elle m'enlaça la taille.

— Tu portes une chemise de nuit ?

— Pourquoi pas ?

— Ôte-la.

Elle se releva soudain et je l'entendis se débarrasser de son manteau. Quand elle se rassit, elle était nue. Je m'entortillai un moment la tête dans ma chemise, puis Victoria rabattit les couvertures et se serra contre moi.

— Tu es venue ici comme cela ? demandai-je.

— Il n'y a personne dans la ville. Son visage était tout proche du mien. Encore un long baiser, et quand je m'écartai, je me cognai la tête au mur. Victoria se rapprocha encore, me pressant de tout son corps. Soudain, elle partit d'un éclat de rire bruyant.

— Bon sang ! Tais-toi !

— Pourquoi ?

— On va nous entendre.

— Ils sont tous endormis.

— Ils ne le resteront pas longtemps si tu continues à rire ainsi !

Elle m'embrassa :

— Ce n'est pas le moment de parler !

Bien que mon corps réagît déjà impatiemment à son contact, je restais très alarmé. Nous faisions trop de bruit. Les cloisons étaient minces et je savais de longue expérience comme les sons passaient facilement. Avec son rire et nos voix, serrés comme nous l'étions dans l'étroite couchette, j'étais certain que nous allions réveiller toute la crèche. Je m'écartai d'elle et le lui dis.

— C'est sans importance, répondit-elle.

— Mais si.

Je repoussai les couvertures et me coulai par-dessus son corps. Je fis de la lumière. Victoria se cacha les yeux. Je lui jetai son manteau.

— Viens. Nous allons chez toi.

— Non.

— Si. (Je revêtais déjà mon uniforme.)

— Ne le mets pas, il pue ! me dit-elle.

— Tant que cela ?

— C'est abominable.

Elle s'assit et je restai fasciné par la beauté de sa nudité. Elle posa le manteau sur ses épaules et quitta le lit.

— Très bien. Mais faisons vite, recommanda-t-elle.

Nous sortîmes de la chambre, puis de la crèche, marchant vite le long des couloirs. Comme Victoria l'avait affirmé, à cette heure tardive, les gens ne se promenaient plus et les couloirs n'étaient que faiblement éclairés. Nous atteignîmes sa chambre en quelques minutes. Je refermai la porte au verrou. Victoria s'assit sur le lit, serrant le manteau sur ses épaules.

Je me débarrassai de mon uniforme et m'étendis sur le lit.

— Viens, Victoria.

— Je n'en ai plus envie maintenant.

— Pourquoi ?

— Nous aurions dû rester où nous étions.

— Veux-tu que nous y retournions ?

— Sûrement pas.

— Viens près de moi, ne reste pas assise comme cela.

— Bon.

Elle laissa tomber son manteau sur le plancher, puis se glissa près de moi. Nous nous enlaçâmes et échangeâmes des baisers durant un moment, mais je savais ce qu'elle avait voulu dire. Le désir m'avait également quitté, aussi vite qu'il était venu. Au bout d'un temps nous restâmes allongés en silence. La sensation d'être au lit avec elle était agréable, mais malgré ce courant sensuel entre nous, il ne se passa rien.

— Pourquoi es-tu revenue me trouver ? finis-je par lui demander.

— Je te l'ai dit.

— C'était tout ? Parce que tu étais navrée ?

— Je le pense.

— J'ai bien failli revenir, moi aussi. J'ai fait quelque chose d'interdit. J'ai peur.

— De quoi s'agit-il ?

— Je t'ai dit… je t'ai dit qu'on m'avait fait jurer de me taire. Tu avais raison, les guildes imposent le secret à leurs membres. Pour

devenir apprenti, j'ai dû prêter serment et une partie des termes me faisait jurer que je ne révélerais pas l'existence du serment même. Je l'ai violé en t'en parlant.

— Cela a-t-il de l'importance ?

— Le châtiment est la peine de mort.

— Mais comment l'apprendraient-ils ?

— Si…

— Si je bavardais, n'est-ce pas ? fit Victoria. Pourquoi raconterais-je cela ?

— Je ne sais pas. Mais tes paroles d'aujourd'hui – ta rancœur de n'avoir pas la possibilité d'organiser ta vie à ta guise – j'ai pensé que tu te retournerais contre moi.

— Jusqu'à cet instant, cela ne voulait rien dire pour moi. Et je n'en ferais pas usage. Et puis, pourquoi une femme trahirait-elle son mari ?

— Tu veux toujours de moi ?

— Oui.

— Bien que ce mariage ait été arrangé sans nous consulter ?

— C'est un arrangement satisfaisant, dit-elle. (Elle se serra contre moi pendant quelques moments). Ne penses-tu pas comme moi ?

— Si.

Quelques minutes après, Victoria me demanda :

— Consentirais-tu à me révéler ce qui se passe hors de la ville ?

— Je ne peux pas.

— À cause du serment ?

— Oui.

— Mais tu l'as déjà rompu. Quelle importance désormais ?

— Surtout, il n'y a rien à en dire. J'ai passé dix jours à m'exténuer à des travaux manuels sans même en connaître le but.

— Quel genre de travaux ?

— Victoria… ne me pose pas de questions.

— Alors, parle-moi du soleil. Pourquoi n'est-il permis à aucun habitant de la ville de le voir ?

— Je l'ignore.

— Présente-t-il des anomalies ?

— Je ne pense pas…

Victoria formulait des questions que j'aurais dû me poser moi-même… et je n'en avais rien fait ! Dans l'accumulation de mes expériences nouvelles, j'avais à peine eu le temps de saisir le sens de tout ce que j'avais vu, pas celui d'en débattre. Je me surprenais maintenant à désirer moi aussi des réponses. Le soleil présentait-il des anomalies qui pouvaient mettre la ville en danger ? Et dans l'affirmative, était-ce encore une chose à garder secrète ? Pourtant

j'avais bien vu le soleil et…

— Il n'y a rien qui cloche, finis-je par déclarer. Mais il n'a pas la forme que je croyais.

— C'est une sphère.

— Non. Ou du moins il n'en a pas l'apparence.

— Et alors ?

— Je suis sûr que je ne devrais pas t'en parler.

— Tu ne peux pas en rester là.

— Je ne pense pas que ce soit important.

— Moi, si.

— Bon. (J'en avais déjà trop raconté, mais que faire ?) On ne peut pas le voir distinctement pendant le jour parce qu'il est trop brillant. Mais à l'aube et au crépuscule, on peut le regarder durant quelques minutes. Je pense qu'il a la forme d'un disque. Mais il y a plus que cela et je ne trouve pas de mots pour le décrire. Au centre du disque, en haut et en bas, il y a une sorte de hampe.

— Qui fait partie du soleil ?

— Oui. C'est un peu comme une toupie. Mais il est difficile de distinguer les détails à cause de son éclat, même à ces heures particulières. L'autre nuit, j'étais dehors et le ciel était clair. Il y a une lune, et elle est de la même forme. Toutefois je n'ai pas eu non plus la possibilité de la distinguer nettement, parce que la phase n'était pas favorable.

— Es-tu certain de tout cela ?

— C'est ce que j'ai vu.

— Mais ce n'est pas ce qu'on nous enseigne.

— Je sais. C'est pourtant bien ainsi.

Je n'en dis pas plus. Victoria continua de me poser des questions, mais je les éludai. Elle chercha à m'arracher des renseignements sur mon travail, mais je réussis à garder le silence. Je me mis à mon tour à lui parler d'elle-même et bientôt la conversation s'écarta de ce qui était pour moi terrain dangereux. Le secret ne pourrait rester longtemps enterré, mais il me fallait le temps de réfléchir. Un peu plus tard, on fit l'amour et l'on s'endormit presque aussitôt après.

Le matin, Victoria prépara le café. Elle me laissa assis dans la chambre, tout nu, pendant qu'elle emportait mon uniforme au nettoyage. Pendant son absence, je me lavai et me rasai, puis je m'étendis sur le lit jusqu'à son retour.

Je remis mon uniforme. Il était frais et bien repassé, plus rien de commun avec cette seconde peau raide et malodorante qu'il était devenu à la suite de mes efforts pénibles au-dehors.

Nous passâmes le reste de la journée ensemble. Victoria me fit visiter l'intérieur de la cité, bien plus complexe que je ne l'avais

soupçonné. Je n'avais jusqu'alors vu que les sections résidentielle et administrative, mais il y avait bien d'autres éléments. Au début, je me demandai comment on pouvait y retrouver son chemin, mais Victoria me fit remarquer qu'en divers endroits des plans étaient collés aux murs.

J'observai que ces plans avaient été souvent modifiés, et l'un d'eux notamment retint mon attention. Nous étions à l'un des niveaux inférieurs, et près d'un plan récent, révisé, on en avait laissé un beaucoup plus ancien, protégé par une feuille de plastique transparent. Je l'examinai avec le plus grand intérêt, car les instructions étaient imprimées en plusieurs langues. Je ne reconnus parmi elles que le français et l'anglais.

— Quelles sont ces autres langues ? demandai-je.

— Voici de l'allemand, et du russe et de l'italien, et… (Elle me montrait une écriture dessinée, idéographique :)… du chinois. Après un examen prolongé, j'entrepris de comparer les deux plans. Leur ressemblance n'était pas douteuse, mais il était non moins clair qu'on avait procédé, entre-temps, à des remaniements au sein de la ville.

— Pourquoi utilisait-on tellement de langues ?

— Nous descendons d'un mélange de nationalités. Je crois que l'anglais est devenu la langue normale depuis bien des milliers de kilomètres, mais il n'en a pas toujours été ainsi. Ma propre famille est d'origine française.

— Vraiment ? dis-je.

Au même niveau, Victoria me fit visiter l'usine des produits synthétiques. On y fabriquait les substituts des protéines et d'autres ersatz à partir du bois et des végétaux. L'odeur était épouvantable et je remarquai que tous les employés portaient des masques. Victoria m'emmena rapidement dans la section voisine où se poursuivaient les recherches en vue d'améliorer la texture et la saveur des aliments. Victoria me répéta qu'elle travaillerait bientôt dans ce service.

Plus tard, elle m'exposa ses autres déceptions et ses craintes pour l'avenir. J'étais à présent mieux préparé et je parvins à la rassurer. Je lui conseillai de prendre exemple sur sa propre mère qui menait une vie bien remplie et utile. Je lui promis – elle m'avait convaincu ! — de lui reparler de ma vie et je lui affirmai que je ferais de mon mieux, une fois membre à part entière de la guilde, pour rendre le système plus ouvert, plus libéral. Cette promesse parut l'apaiser et nous passâmes ensuite une soirée et une nuit de détente.

# 7

Nous convînmes de nous marier dès que possible. Elle entreprit de se renseigner durant le kilomètre à venir sur les formalités à accomplir. Si possible, nous nous marierions pendant mon prochain congé, ou le suivant. En attendant, il me fallait retourner à mes occupations de l'extérieur.

Dès que je fus sorti de sous la ville, il m'apparut que les travaux avaient considérablement progressé. Les environs immédiats de la cité étaient débarrassés de tout équipement. Plus de baraquements provisoires en vue, plus de véhicules électriques aux points de charge. Tous étaient probablement en service quelque part de l'autre côté de la crête. Une différence plus remarquable encore, c'était les cinq câbles partant du bord nord de la ville pour courir sur le sol entre les voies et disparaître derrière l'éminence. Près des voies, plusieurs miliciens montaient la garde.

À l'idée que Malchuskin devait déjà être très occupé, je partis rapidement vers la crête. Quand je parvins au sommet, je fus édifié. Au loin, là où les rails s'arrêtaient, une activité fébrile régnait autour de la voie intérieure droite. D'autres équipes travaillaient à des structures métalliques un peu plus loin, mais il m'était impossible d'en deviner le rôle à cette distance. Je pressai encore l'allure.

Le trajet me prit plus de temps que prévu, car le tronçon de voie le plus long atteignait maintenant plus de deux kilomètres. Le soleil était déjà haut quand je retrouvai Malchuskin et ses hommes. J'avais très chaud et je ruisselais de sueur.

Malchuskin me salua à peine. J'ôtai ma veste d'uniforme et me mis au travail.

Les hommes devaient pousser cette partie de voie jusqu'à la même distance que les autres, mais ils avaient rencontré un terrain rocheux qui les ralentissait. Évidemment les fondations bétonnées n'étaient pas nécessaires, mais il était extrêmement difficile de creuser les logements de traverses.

Je pris une pioche sur un camion et me mis à l'œuvre. Bientôt les problèmes beaucoup plus délicats qui s'étaient posés à moi dans la ville me parurent à la vérité bien lointains.

Pendant les pauses, j'appris de Malchuskin qu'à part ce tronçon de voie, tout était presque prêt pour l'opération de traction aux treuils. Les câbles étaient tendus et les supports plantés. Il m'emmena voir ces derniers et me montra les mâts d'acier profondément enfoncés dans le sol de façon à assurer un solide ancrage pour les câbles déjà accrochés. Le quatrième était presque achevé et les travaux avaient débuté sur le cinquième.

Les hommes des guildes qui se trouvaient sur les lieux paraissaient en général inquiets et j'en demandai la raison à Malchuskin.

— C'est la durée qui les tourmente, me répondit-il. Il nous a fallu vingt-trois jours depuis le dernier déplacement pour poser les voies jusqu'ici. Selon les évaluations actuelles, nous pourrons faire avancer la ville demain si tout va bien. Cela fera vingt-quatre jours. Exact ? La plus grande distance sur laquelle nous puissions cette fois remorquer la ville est de presque trois kilomètres… mais dans le temps que nous avons mis à aboutir à ce résultat, l'optimum a progressé de quatre kilomètres. Ainsi, même après la traction nous resterons à un kilomètre plus loin de l'optimum que lors du dernier remorquage.

— Pouvons-nous combler ce retard ?

— À la prochaine opération, peut-être. J'en parlais à des hommes de la Traction, hier soir. Ils calculent que nous effectuerons un court trajet cette fois… et ensuite deux longs. Ces collines leur causent du souci. (Il montrait vaguement la direction du nord.)

— Ne pourrions-nous les contourner ? demandai-je, en observant que loin au nord-est les collines semblaient un peu moins élevées.

— Oui, mais le chemin le plus court vers l'optimum va droit au nord. Toute déflexion angulaire qui nous en écarte ne fait qu'augmenter la distance à couvrir. Je ne comprenais pas parfaitement tout ce qu'il m'expliquait, mais je saisissais bien la nécessité de se hâter.

— Une consolation, pourtant, reprit Malchuskin. Nous lâchons notre bande de tooks après ce coup. Les Futurs ont déniché une colonie plus importante quelque part au nord et les gens y cherchent désespérément du travail. C'est comme ça qu'ils me plaisent. Plus ils ont faim, plus ils bossent dur… du moins pendant un temps.

Les travaux se poursuivirent jusqu'après le coucher du soleil. Malchuskin et les autres membres de la guilde de Traction aiguillonnaient les manœuvres à grand renfort de jurons de plus en plus violents. Je n'avais pas le temps de réfléchir, car les hommes des guildes et moi-même ne peinions pas moins que les autres. Quand nous regagnâmes la cabane pour la nuit, j'étais épuisé.

Le lendemain matin, Malchuskin partit de bonne heure, me recommandant d'amener Rafaël et l'équipe sur l'emplacement dans le plus bref délai. Quand j'arrivai, Malchuskin et trois autres membres de la guilde de Traction discutaient avec les gens qui préparaient les câbles. Je mis Rafaël et les manœuvres au travail sur la voie, mais la discussion en cours m'intriguait. Quand Malchuskin revint vers nous, il ne m'en parla pas, mais se lança littéralement au travail, en rudoyant vivement Rafaël.

Un peu plus tard, à la pause, je lui demandai ce qui n'allait pas.

— Les hommes de la Traction veulent commencer le remorquage dès maintenant, avant que la voie soit achevée, me dit-il.

— Est-ce possible ?

— Oui. Ils prétendent qu'il faudra un certain temps pour amener la ville au sommet de la crête et que nous pourrions achever la voie pendant le déplacement. Nous ne le permettrons pas.

— Pourquoi ? Ça semble raisonnable.

— Parce qu'il faudrait travailler sous les câbles et que les câbles subissent une tension importante, surtout quand il faut faire remonter à la ville une pente comme celle-ci. Vous n'avez jamais vu un câble se rompre, n'est-ce pas ? (Question purement académique. Jusqu'ici, je ne savais même pas que l'on se servait de câbles.) Vous seriez coupé en deux avant même d'entendre le claquement, acheva Malchuskin d'un ton aigre.

— Alors qu'a-t-il été convenu ?

— Nous avons une heure pour terminer. Ensuite, ils mettent les treuils en marche.

Il restait trois tronçons de voie à poser. Nous accordâmes encore quelques minutes de repos aux hommes, puis le travail reprit. À présent quatre hommes de guilde et quatre équipes étaient concentrés au même point. Nous avancions rapidement, mais il nous fallut malgré tout l'heure presque entière pour arriver au bout.

Ce fut avec une certaine satisfaction que Malchuskin signala aux gens de la Traction que nous étions prêts. Nous ramassâmes nos outils et les déposâmes à l'écart.

— Et maintenant ? demandai-je à Malchuskin.

— On attend. Je vais en ville me reposer. Demain, on recommence.

— Que dois-je faire ?

— À votre place, j'observerais les événements. Vous trouverez sûrement cela intéressant. De toute façon, il faudra payer les hommes. Je vous enverrai un peu plus tard un homme des Échanges. Gardez l'équipe ici jusqu'à son arrivée. Je reviendrai demain matin.

— Bon. C'est tout ?

— À peu près. Une fois les treuils en marche, ce sont les hommes de la Traction qui dirigent les opérations, alors, s'ils vous disent de bouger, bougez. Ils auront peut-être besoin de modifier les voies, donc faites attention. Mais je crois que tout est bien en place. On a déjà procédé aux inspections.

Il s'éloigna en direction de sa cabane. Il paraissait très fatigué. Les manœuvres se retirèrent également dans leurs baraques et je restai bientôt livré à moi-même. Ce que m'avait dit Malchuskin des ruptures de câbles m'inquiétait. J'allai m'asseoir par terre à une distance que je jugeai prudente.

Il n'y avait guère d'activité autour des pylônes de soutien. Les cinq câbles y étaient accrochés et couraient maintenant mollement sur le sol, parallèlement aux voies. Deux hommes de la Traction, sur les chantiers, procédaient apparemment aux dernières vérifications des attaches.

Du côté de la crête, un autre groupe apparut, se dirigeant vers nous en colonne par deux. À cette distance il était impossible de les reconnaître, mais je remarquai qu'à intervalles d'environ cent mètres, l'un d'eux se détachait pour prendre position au bord des voies. Quand ils se rapprochèrent, je constatai que c'étaient des miliciens armés d'arbalètes. Quand leur troupe fut à la hauteur des pylônes, ils n'étaient plus que huit, qui se disposèrent en formation de défense. Au bout de quelques minutes, l'un des miliciens vint près de moi.

— Qui êtes-vous ?

— Apprenti Helward Mann.

— Que faites-vous ici ?

— On m'a dit de surveiller les opérations des treuils.

— Très bien. Restez à distance. Combien de tooks avez-vous ?

— Je ne sais pas au juste… une soixantaine, je pense.

— Ils travaillaient aux voies ?

— Oui.

Il sourit :

— Doivent être vachement trop fatigués pour faire des histoires ! Bon. Avertissez-moi s'ils vous posent des problèmes.

Il partit rejoindre les autres miliciens. Quels problèmes les ouvriers auraient-ils pu poser, je n'en avais pas la moindre idée, mais l'attitude de la milice envers eux me semblait étrange. J'en vins à me dire que, dans le passé, les tooks avaient dû endommager les câbles ou les voies ; mais je voyais mal l'un des hommes avec qui j'avais travaillé devenant dangereux pour nous.

Les miliciens de garde au long des voies me paraissaient bien proches des câbles, mais ils n'avaient pas l'air inquiet. Ils faisaient patiemment les cent pas au long de leurs tronçons de voie respectifs.

Je remarquai que les deux hommes de la Traction postés en arrière des mâts avaient pris position derrière des boucliers de métal. L'un d'eux était muni d'un grand drapeau rouge et examinait la crête à la jumelle. Là-bas, près des cinq poulies, je distinguais tout juste la silhouette d'un homme. Comme toute l'attention semblait se porter sur lui, je fus intrigué et ne le quittai plus des yeux. Il nous tournait le dos, me semblait-il.

Il se retourna soudain et agita son drapeau pour alerter les deux hommes aux mâts. Il faisait décrire au tissu de larges demi-cercles, plus bas que sa ceinture. Aussitôt l'homme des pylônes, également muni d'un drapeau, quitta l'abri de son bouclier et accusa réception du

message en répétant le même mouvement.

Quelques instants après, les câbles se mirent à glisser doucement sur le sol en direction de la cité. Sur la crête, les poulies se mirent à tourner, tendant les câbles. Ceux-ci s'immobilisèrent un à un, bien qu'une bonne longueur de chacun courût encore sur le sol… probablement à cause de leur poids, car autour des mâts et des poulies, ils se trouvaient très au-dessus de la surface.

— Signalez-leur que tout est paré ! cria un des hommes placés aux mâts.

Son compagnon agita le drapeau au-dessus de sa tête. L'homme de la crête répéta le mouvement, puis se jeta de côté et disparut à ma vue. J'attendais, curieux de voir la suite… mais il ne se passait rien. Les miliciens allaient et venaient. Les câbles restaient tendus. Je décidai de m'approcher des hommes de la Traction pour me renseigner.

Je n'étais pas plus tôt debout que le signaleur battit frénétiquement des bras à mon adresse.

— Écartez-vous ! hurla-t-il.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Les câbles sont à la tension maximum !

Je reculai.

Les minutes passaient et il n'y avait aucune progression. Puis je me rendis compte que les câbles s'étaient progressivement tendus et qu'ils ne touchaient presque plus le sol sur toute leur longueur.

Je fixai les yeux au sud, sur l'indentation de la crête. La ville était maintenant en vue. D'où je me tenais, seul l'angle supérieur d'une des premières tours apparaissait au-dessus des roches de la butte. Peu à peu, une plus grande partie de la ville devint visible.

Je me déplaçai selon un grand arc de cercle afin de rester à distance respectable des câbles et me plantai en arrière des mâts pour contempler la ville au bout des voies. Elle escalada avec une pénible lenteur la contre-pente jusqu'à n'être plus qu'à quelques pieds des cinq poulies qui faisaient franchir la crête aux câbles. Elle s'immobilisa alors et les hommes de la Traction recommencèrent à échanger des signaux.

Suivit une opération longue et compliquée au cours de laquelle chacun des câbles fut détendu tour à tour, tandis que l'on procédait au démontage des poulies. J'attendis que la première poulie fût ainsi démantelée, puis le spectacle m'ennuya. Je m'aperçus que j'avais faim, et, songeant que je ne manquerais pas grand-chose, je regagnai la cabane pour me préparer un repas.

Je pris tout mon temps, sachant qu'au moins deux heures s'écouleraient avant que les treuils puissent se remettre en marche. Je jouissais de ma solitude, ainsi que du changement par rapport aux

terribles efforts de la veille.

Au moment de partir, je me souvins soudain de l'avertissement du milicien concernant l'agitation possible des manœuvres et j'allai jusqu'à leurs quartiers. La plupart d'entre eux, assis sur le sol, regardaient le travail aux poulies. Quelques-uns discutaient à voix haute en gesticulant, mais je conclus que les miliciens voyaient du danger où il n'y en avait pas. Je retournai près des voies.

Je jetai un coup d'œil vers le soleil ; il ne tarderait pas à se coucher. Le reste du remorquage ne prendrait sans doute pas longtemps, une fois les poulies dégagées, car les voies descendaient ensuite en pente douce.

La dernière poulie disparut enfin et les câbles se tendirent de nouveau. Une courte attente, puis, à un signal de l'homme placé aux étais, la lente avance de la ville reprit, selon la pente, dans notre direction. Contrairement à ce que j'avais imaginé, la cité ne roulait pas en souplesse, d'elle-même, sur la pente favorable. Les câbles restaient visiblement tendus, et la cité devait encore se propulser. Quand elle fut plus près, je notai une certaine décontraction dans le comportement des deux hommes de la Traction, qui restèrent néanmoins vigilants. Durant toute l'opération, leur attention demeura fixée sur la ville qui avançait.

Finalement, quand l'énorme structure ne fut plus qu'à une dizaine de mètres du bout des voies, le signaleur leva son drapeau rouge au-dessus de sa tête. La tour la plus avancée était percée d'une grande fenêtre et là, un des nombreux hommes qui s'y tenaient leva à son tour un drapeau. Quelques secondes encore et la ville s'immobilisa.

Deux minutes s'écoulèrent, puis un homme sortit par la porte de la tour pour se tenir sur une petite plate-forme qui nous dominait.

— Très bien… freins bloqués ! nous cria-t-il. Nous allons détendre, à présent !

Les deux hommes de la Traction quittèrent leurs abris métalliques et s'étirèrent de façon exagérée. Sans nul doute, la dépense nerveuse de leur part au cours des dernières heures avait été considérable. L'un d'eux alla tout droit uriner contre le mur même de la ville. Il adressa un sourire à son compagnon, puis se hissa sur un entablement et escalada la superstructure de la cité jusqu'à la plate-forme. L'autre longea les câbles — qui se détendaient à vue d'œil – et disparut sous la cité. Les miliciens étaient toujours en formation défensive, mais eux-mêmes paraissaient à présent un peu moins nerveux.

Le spectacle était terminé. Voir la ville si proche me donna la tentation d'y entrer, mais je ne savais trop si je le devais. Je n'avais que Victoria à y voir et elle devait être occupée. De plus, Malchuskin m'avait dit de rester avec l'équipe et il valait mieux ne pas lui désobéir.

Alors que je me dirigeais vers la cabane, un homme sorti de la ville s'approcha de moi.

— Êtes-vous l'apprenti Mann ?

— Exact.

— Je suis Jaime Collings, de la guilde des Échanges. Voies Malchuskin m'a dit que vous aviez des hommes à payer.

— Exact.

— Combien ?

— Quinze dans notre équipe. Mais il y en a d'autres.

— Pas de réclamations ?

— Que voulez-vous dire ? m'étonnai-je.

— Des réclamations… des difficultés, des refus de travailler.

— Ils étaient un peu mous et Malchuskin devait sans cesse leur crier après.

— Ont-ils jamais refusé de travailler ?

— Non.

— Très bien. Connaissez-vous le chef d'équipe ?

— Un nommé Rafaël, qui parle anglais.

— Il fera l'affaire.

Nous allâmes ensemble aux baraquements, rejoindre les hommes qui se turent brusquement à la vue de Collings.

Je désignai Rafaël. Collings et lui s'entretinrent dans la langue des tooks. Presque aussitôt l'un des manœuvres se mit à protester violemment. Rafaël n'y prêta pas attention et continua de causer avec Collings, mais les choses s'envenimaient visiblement. Une fois encore un homme cria et bientôt d'autres se joignirent à lui. Ils entourèrent Collings et certains d'entre eux tentèrent de lui porter des coups.

— Avez-vous besoin d'aide ? lui lançai-je par-dessus les épaules des ouvriers.

Mais il ne m'entendit pas. Je me rapprochai et répétai ma question.

— Allez me chercher quatre miliciens ! me dit-il en anglais. Et dites-leur d'éviter la brutalité.

Je regardai encore un instant le groupe vociférant puis je filai. Il y avait encore un détachement de miliciens près des mâts. Ils avaient évidemment perçu les éclats de la querelle et lorgnaient déjà la foule des ouvriers. En me voyant courir, six d'entre eux vinrent spontanément à ma rencontre.

— Il réclame quatre miliciens, dis-je, haletant de ma course.

— Pas assez ! Laisse-moi faire, petit.

Celui qui parlait, un chef, siffla bruyamment et adressa un geste de la main à ses troupes. Quatre soldats quittèrent leur position proche de la ville et accoururent. Ce fut donc un groupe d'une bonne dizaine qui se précipita vers le lieu de la discussion. Je suivis le

mouvement. Sans prendre le temps de se concerter avec Collings, qui était toujours au centre de la mêlée, les miliciens chargèrent, utilisant leurs arbalètes comme des massues. Collings pivota brusquement pour crier quelque chose aux soldats, mais un des ouvriers le saisit par-derrière. Il fut jeté à terre et les manœuvres se précipitèrent pour le piétiner.

Les miliciens étaient de toute évidence entraînés à ce genre d'intervention, car ils se déplaçaient rapidement et efficacement, maniant leurs armes avec précision. J'observai un moment la bagarre, puis plongeai dans la mêlée pour m'efforcer de parvenir jusqu'à Collings. Un des ouvriers me prit au visage, ses doigts se refermèrent sur mes yeux. Je voulus me dégager, mais il n'était pas seul. Soudain, je me retrouvai libéré… et vis tomber les deux tooks qui m'avaient assailli. Les miliciens qui m'avaient sauvé n'interrompirent pas un instant leur matraquage systématique.

La foule grossissait à présent ; d'autres indigènes venaient prêter main-forte à leurs camarades. Bravement, je replongeai dans la mêlée, toujours à la recherche de Collings. Un dos étroit se dressait devant moi, sous une mince chemise blanche que la sueur collait à la peau. Sans réfléchir, je passai brutalement le bras autour de la gorge de l'homme, tirai sa tête en arrière et lui assenai un violent coup de poing sur l'oreille. Il s'écroula. Un autre se trouva devant moi. J'essayai la même tactique, mais cette fois, avant d'avoir seulement assuré ma prise, je reçus un coup de pied sauvage qui m'expédia à terre.

À travers une forêt de jambes, j'aperçus le corps de Collings, que l'on continuait de piétiner. Il gisait sur le ventre, les bras ramenés sur la tête pour se protéger. Je voulus me traîner jusqu'à lui, mais je fus roué de coups à mon tour. Un pied me frappa au côté du visage et je perdis connaissance un bref instant. Revenu à moi je me couvris la tête comme je pus et me propulsai dans la direction où j'avais aperçu Collings.

Tout autour de moi, des jambes, des corps, le rugissement de voix furieuses. Je levai les yeux. Je n'étais plus qu'à quelques centimètres de Collings. Je m'allongeai près de lui. Je voulus me relever mais fus immédiatement rejeté à terre d'un coup de pied.

À ma grande surprise, Collings avait encore toute sa connaissance. Je sentis son bras se poser sur mes épaules.

— Quand je vous le dirai, me cria-t-il dans l'oreille, levez-vous !

Un moment s'écoula, et son bras me serra plus fort.

— Allons-y !

Du même effort, nous nous redressâmes. Il me lâcha aussitôt et se mit à cogner des deux poings. Il atteignit un des hommes en plein visage. Je n'étais pas aussi grand que lui et ne réussis qu'à planter mon coude dans un ventre. J'encaissai en retour un direct sur le cou et

retombai au sol. Quelqu'un m'empoigna et me remit debout. C'était Collings.

— Du cran ! (Il passa ses bras autour de mon corps et me soutint.) Ça va, dit-il. Tenez bon.

Peu à peu, la bagarre cessa. Les hommes reculèrent. Je m'effondrai dans les bras de Collings.

J'étais abruti. À travers une brume rouge qui me montait devant les yeux, j'aperçus un cercle de miliciens, arbalètes armées et épaulées. Les hommes d'équipe s'écartaient. Je m'évanouis.

Je repris mes esprits une minute plus tard. J'étais étendu sur le sol et un milicien se tenait près de moi.

— Il n'a rien ! cria-t-il – puis il s'en alla.

Je roulai sur le côté avec difficulté et vis à quelque distance Collings et le chef des miliciens plongés dans une violente discussion. À une cinquantaine de mètres de moi, les manœuvres s'étaient rassemblés, encerclés par la milice.

Je tentai de me relever et y réussis au deuxième essai. Je chancelai un moment en observant Collings et l'autre qui discutaient toujours. Peu après l'officier se dirigea vers le groupe de prisonniers et Collings s'approcha de moi.

— Comment vous sentez-vous ? me demanda-t-il.

Je voulais sourire, mais j'avais le visage enflé et douloureux. Je dus me contenter de le regarder fixement. Il avait une grande marque rouge sur un côté de la figure et son œil commençait à se fermer. Je remarquai également qu'il tenait un bras replié contre sa taille.

— Ça va bien, répondis-je.

— Vous saignez.

— Où ?

Je portai la main à mon cou – qui me faisait un mal abominable – et sentis un liquide tiède. Collings vint examiner la blessure.

— Ce n'est qu'une mauvaise égratignure, dit-il. Voulez-vous rentrer à la ville vous faire soigner ?

— Non. Que diable s'est-il passé ?

— La milice y est allée un peu fort. Je croyais vous avoir dit de m'en ramener quatre.

— Ils ont refusé de m'écouter.

— Je sais… ils sont comme ça.

— Mais pourquoi tout cela ? demandai-je. Il y a déjà pas mal de temps que je travaille avec ces hommes et ils ne nous ont encore jamais attaqués.

— Des tas de rancunes accumulées. Plus particulièrement, dans le cas présent, le problème était que trois de ces hommes ont des épouses dans la ville. Ils refusaient de repartir sans elles.

— Ce sont des hommes de la ville ? m'enquis-je, croyant avoir mal compris.

— Non… j'ai seulement dit que leurs femmes s'y trouvent. Ces hommes sont tous des indigènes, embauchés dans un village proche.

— C'est bien ce que je pensais. Mais que font leurs femmes dans la ville ?

— Nous les avons achetées.

# 8

Cette nuit-là, je dormis mal. Seul dans la cabane, je me déshabillai avec précaution pour examiner les dégâts. Tout un côté de ma poitrine n'était que bleus et meurtrissures profondes, douloureuses. La blessure de mon cou avait cessé de saigner, mais je la lavai à l'eau chaude et y appliquai un onguent que je trouvai dans la trousse de premiers secours de Malchuskin. Je découvris qu'au cours de la lutte je m'étais arraché un ongle. Ma mâchoire me faisait souffrir quand je la remuais.

Je songeai de nouveau à regagner la ville comme me l'avait conseillé Collings – elle n'était guère qu'à quelques centaines de mètres, après tout – mais finalement je décidai de rester. Je ne tenais nullement à attirer l'attention sur moi en me montrant dans les rues stérilisées et propres de la ville comme si je sortais d'une bagarre d'ivrognes. Ce n'était d'ailleurs pas tellement éloigné de la vérité. Je préférais encore lécher mes blessures dans la solitude.

Je cherchai le sommeil, mais ne réussis guère qu'à m'assoupir par courtes périodes d'une dizaine de minutes.

Je m'éveillai tôt le matin et me levai. Je ne voulais pas voir Malchuskin avant de m'être rendu un peu plus présentable. J'avais mal dans tout le corps et ne pouvais bouger qu'avec précaution.

Quand il arriva, Malchuskin était de mauvaise humeur.

— Je suis au courant, me dit-il d'emblée. Inutile de vous expliquer.

— Je n'arrive pas à comprendre ce qui s'est passé.

— Vous avez contribué à déclencher une bagarre.

— C'est la milice… fis-je, sans conviction.

— Oui, mais vous devriez maintenant savoir qu'il faut tenir la milice à l'écart des tooks. Ils ont perdu plusieurs hommes, il y a quelques kilomètres et ils ont des comptes à régler. Au moindre prétexte, ces crétins se mettent à jouer de la matraque.

— Collings était en mauvaise posture, dis-je. Il fallait bien faire quelque chose rapidement.

— D'accord, ce n'est pas entièrement de votre faute. Collings prétend à présent qu'il aurait pu s'en tirer tout seul si vous n'aviez pas appelé la milice… mais il avoue également vous avoir demandé d'aller la chercher.

— C'est exact.

— Très bien. Mais une autre fois, réfléchissez.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? demandai-je. Nous n'avons plus de manœuvres.

— Il va en venir d'autres aujourd'hui. Le travail n'ira pas vite au

début, parce qu'il va falloir les former. En revanche, ils ne se plaindront pas tout de suite et ils travailleront donc mieux. C'est par la suite, quand ils ont eu le temps de réfléchir, que les ennuis commencent.

— Mais pourquoi nous en veulent-ils ? Nous les payons, pourtant ?

— Oui, mais c'est nous qui fixons le prix. La région est pauvre. Le sol est mauvais et il n'y a guère de nourriture. Nous passons là, dans notre ville, nous leur offrons ce dont ils ont besoin… et ils acceptent. Mais à long terme, ils n'en tirent aucun avantage, et il faut bien dire que nous leur prenons plus que nous ne leur donnons.

— Nous devrions leur proposer davantage.

— Peut-être. (Malchuskin prit l'air indifférent.) Cela ne nous regarde en rien. Nous ne nous occupons que de la voie. Il nous fallut attendre plusieurs heures avant que les nouveaux ouvriers arrivent. Pendant ce temps, Malchuskin et moi allâmes dans les dortoirs désertés faire un peu de nettoyage. La milice avait expédié rapidement les précédents occupants pendant la nuit, en leur laissant tout de même le temps de prendre leurs effets. Les ouvriers avaient cependant abandonné beaucoup de choses, surtout de vieux vêtements et des bribes de nourriture. Malchuskin m'avertit d'ouvrir l'œil au cas où ils auraient laissé quelque message pour les nouveaux employés, mais nous ne trouvâmes rien.

Plus tard, on ressortit pour brûler tout ce qu'ils avaient laissé derrière eux.

Vers midi un homme de la guilde des Échanges vint nous voir et nous annonça que les nouveaux ouvriers ne tarderaient pas à arriver. Il nous présenta des excuses officielles pour l'incident de la veille et nous dit que, malgré les divergences d'opinion, la garde des miliciens serait encore renforcée pour un temps. Malchuskin protesta, mais l'homme des Échanges n'avait pu que s'incliner ; la décision avait été prise à l'encontre de son propre avis.

Moi, je ne savais trop que penser. D'une part, je n'avais guère d'estime pour les miliciens, mais si leur présence pouvait empêcher de nouveaux incidents, autant s'y résigner.

Malchuskin commençait à s'énerver du retard. Je présumai d'abord qu'il était préoccupé par la nécessité constante de rattraper le temps perdu, mais quand je lui en parlai, il ne me parut pas aussi inquiet sur ce point que je le pensais.

— Nous gagnerons sur l'optimum au prochain remorquage, dit-il. Le dernier retard était dû à cette crête. Nous l'avons maintenant franchie et le terrain est assez plat devant nous sur plusieurs kilomètres. Je suis plus soucieux de l'état des voies qui demeurent encore derrière la ville.

— La milice les défendra, dis-je.

— Oui, mais elle ne peut empêcher les rails de se gondoler. C'est le plus grand risque, et il augmente avec les heures.

— Pourquoi ?

Il me lança un regard pénétrant :

— Nous sommes loin au sud de l'optimum. Savez-vous ce que cela veut dire ?

— Non.

— Vous n'êtes pas encore descendu vers le passé ?

— Que voulez-vous dire ?

— Loin au sud de la ville.

— Non, cela ne m'est pas arrivé.

— Eh bien, quand vous irez, vous verrez bien ce qui se passe. En attendant, croyez-moi sur parole. Plus longtemps la voie posée au sud de la ville reste en place, plus elle risque de devenir inutilisable.

Il n'y avait toujours pas signe des manœuvres embauchés. Malchuskin me quitta pour aller s'entretenir avec deux autres hommes des Voies qui venaient de sortir de la ville. Il revint assez vite.

— Nous attendons encore une heure et si personne ne s'est présenté à ce moment, nous emprunterons des hommes à l'une des autres guildes pour reprendre le boulot… Nous ne pouvons pas dépasser ce délai.

— Vous pouvez donc employer les autres guildes ?

— Les ouvriers embauchés sont un luxe, Helward, me répondit-il. Dans le passé, seuls les hommes de la guilde des Voies posaient les rails. Déplacer la ville, c'est tout ce qui compte, et rien ne doit faire obstacle. S'il le fallait, nous ferions sortir tous les habitants pour construire les voies.

Il parut se décontracter d'un coup. Il s'allongea sur le sol et ferma les yeux. Le soleil était presque à la verticale au-dessus de nous et paraissait plus chaud qu'à l'ordinaire. Je remarquai qu'au nord-ouest une ligne de nuages sombres restait en suspens et que l'air était plus immobile, plus humide qu'à l'ordinaire. Quelques minutes après, Malchuskin s'assit et regarda vers le nord. Un important groupe d'hommes se dirigeait vers nous sous la conduite de cinq membres des Échanges porteurs de leurs capes et de leurs couleurs.

— Bon… maintenant, on va se mettre au boulot, déclara Malchuskin.

Malgré le soulagement qu'il dissimulait à grand peine, il y avait fort à faire avant que les travaux proprement dits puissent commencer. Les hommes s'étaient répartis en quatre équipes, et l'un d'eux avait été nommé chef parce qu'il parlait anglais. Ensuite il fallut leur attribuer des couchettes et leur faire ranger leurs affaires. Malchuskin paraissait optimiste dans tout ce remue-ménage.

— On dirait qu'ils ont faim, dit-il. Rien de tel que le ventre vide pour les tenir au boulot.

Ils étaient vraiment miséreux d'apparence. Ils portaient tous des semblants de vêtements, mais très peu d'entre eux avaient des chaussures, et la plupart gardaient la barbe et les cheveux longs. Ils avaient les yeux enfoncés dans les orbites et plusieurs avaient le ventre gonflé de malnutrition. Je remarquai que deux ou trois avaient du mal à marcher et qu'un d'entre eux avait un bras mutilé.

— Sont-ils en état de travailler ? demandai-je à voix basse à Malchuskin.

— Pas trop, mais avec quelques jours d'entraînement et un bon régime, cela ira. Les tooks sont souvent ainsi lorsque nous les embauchons.

Le spectacle de ces hommes m'avait choqué et je dus convenir que Malchuskin n'avait pas exagéré dans sa description du niveau de vie local. Je comprenais mieux le ressentiment qui pouvait naître à l'encontre des gens de la cité. Je me disais que la paie des manœuvres dépassait de beaucoup ce à quoi ils étaient accoutumés et leur faisait ainsi entrevoir une existence mieux nourrie, plus confortable. Quand la cité s'éloignait, il leur fallait retourner à leur vie primitive, après que la ville eut extrait le meilleur d'eux-mêmes.

Il y eut encore des retards, parce qu'il fallait nourrir les hommes, mais Malchuskin paraissait plus optimiste que jamais.

Nous fûmes enfin prêts à commencer. Les hommes se divisèrent en quatre équipes, dirigées chacune par un homme de la guilde. On partit pour la cité, on embarqua sur les quatre draisines et on se rendit dignement aux voies, du côté sud. De part et d'autre des rails, les miliciens continuaient à monter la garde. En franchissant la crête, nous pûmes voir que les butoirs de voies, dans la vallée, étaient également bien surveillés.

Il était un peu tôt pour que l'esprit de compétition créé par la répartition en quatre équipes de travail se manifeste, mais cela ne tarderait pas.

Malchuskin arrêta le chariot à courte distance du butoir et expliqua au chef de groupe – un homme d'âge moyen nommé Juan – ce qu'il y avait à faire. Juan retransmit les instructions aux manœuvres qui hochèrent la tête en signe de compréhension.

— Ils n'ont pas la moindre idée de ce qu'ils doivent faire, me dit Malchuskin en riant, mais ils font semblant de comprendre quand même.

La première tâche était de démanteler le butoir pour aller le reconstruire sur la voie, juste en arrière de la ville. Malchuskin et moi avions à peine commencé à leur montrer comment s'y prendre quand le soleil disparut d'un coup. La température baissa.

Malchuskin leva les yeux au ciel :

— Nous sommes bons pour un orage.

Après quoi il ne fit plus attention au temps et se remit à l'œuvre. Quelques minutes après nous parvint un premier grondement lointain de tonnerre, suivi de la pluie. Les ouvriers levèrent des yeux alarmés, mais Malchuskin les maintint au travail. Bientôt l'orage fut sur nous, avec des éclairs et des coups de tonnerre qui me terrifiaient. En quelques instants nous fûmes tous trempés comme des soupes, mais le travail se poursuivit. J'entendais déjà quelques protestations, mais Malchuskin – par l'intermédiaire de Juan – les fit taire.

Alors que nous transportions les éléments du butoir vers le bout de la voie, l'orage se dissipa et le soleil réapparut. Un des hommes se mit à chanter et les autres l'accompagnèrent. Malchuskin semblait heureux. Quand la journée de travail fut à son terme, le butoir était dressé à quelques mètres derrière la ville. Les autres équipes cessèrent également le labeur quand leurs butoirs furent érigés.

Le lendemain, on commença de bonne heure. Malchuskin paraissait toujours aussi satisfait, mais il manifesta le désir de voir les travaux avancer plus vite encore.

Alors que nous nous efforcions de démonter le tronçon le plus au sud de la voie, je vis par moi-même ce qui le tourmentait. Les tire-fond qui fixaient les rails aux traverses étaient tordus et il fallait les enlever à la main. La plupart n'étaient plus utilisables. De plus, la pression des tire-fond avait fendu le bois des traverses en de nombreux endroits – bien que Malchuskin eût affirmé que l'on pourrait s'en resservir – et nombre de fondations en béton s'étaient craquelées. Heureusement les rails eux-mêmes étaient encore en bon état. Malchuskin les trouva un peu gondolés mais jugea pouvoir les redresser sans trop de peine. Il eut un bref entretien avec les autres hommes des Voies et il fut décidé de s'abstenir pour le moment d'employer les draisines. Nous allions concentrer nos efforts à démonter la voie avant qu'elle subisse des dégâts plus étendus. De fait, il y avait encore trois bons kilomètres entre l'endroit où nous travaillions et la ville, or chaque trajet en draisine prenait du temps. La décision était sage.

À la fin de la journée, nous avions remonté jusqu'à un point de la voie où les effets de torsion du métal commençaient seulement à se faire sentir. Malchuskin et les autres se déclarèrent satisfaits. On chargea sur les draisines autant de rails et de traverses que l'on put, et ce fut de nouveau la fin du jour.

Les travaux se poursuivirent sur les voies. Quand ma période de dix journées arriva à son terme, l'enlèvement du matériel était très avancé. Les hommes embauchés travaillaient bien en équipe et on commençait déjà la pose des nouvelles voies au nord de la ville.

Quand je quittai Malchuskin, il était aussi content que je ne l'avais jamais vu et je n'éprouvai aucun scrupule à prendre mes deux jours de congé.

# 9

Victoria m'attendait dans sa chambre. Mes bleus et mes écorchures avaient à peu près disparu et j'avais décidé de ne pas lui en parler. Elle n'avait certainement pas eu vent de l'échauffourée, car elle ne me posa pas de questions.

Après avoir quitté la cabane de Malchuskin, je m'étais rendu à pied à la ville, pour jouir de la fraîcheur du matin, avant que le soleil fût trop chaud. Je proposai à Victoria de monter jusqu'à la plate-forme.

— Elle sera sans doute fermée à cette heure de la journée, me dit-elle. Je vais voir.

Elle resta absente quelques minutes et revint me confirmer ses dires.

— Je pense qu'elle sera ouverte cet après-midi, dis-je, en songeant qu'à ce moment le soleil ne serait plus visible de la plate-forme.

— Ôte tes vêtements, me dit-elle. Ils ont de nouveau besoin d'être lavés.

Je commençai à me déshabiller, mais Victoria vint soudain me prendre dans ses bras. Spontanément, nous nous sommes embrassés, comprenant soudain quel plaisir nous prenions à nous revoir.

— Tu prends du poids, me dit-elle en faisant glisser ma chemise de mon dos et en passant légèrement la main sur ma poitrine.

— C'est le travail que j'abats, lui dis-je en commençant à déboutonner ses vêtements.

En raison de ce changement dans nos plans, ce ne fut que plus tard que Victoria emmena mes habits au nettoyage, me laissant seul à jouir du confort d'un vrai lit.

Après avoir déjeuné ensemble, nous découvrîmes que le chemin de la plate-forme était ouvert et nous y montâmes. Cette fois, nous n'étions pas seuls. Il y avait déjà là deux hommes de l'administration de l'Éducation. Ils nous reconnurent l'un et l'autre comme d'anciens pensionnaires de la crèche et bientôt une conversation banale s'engagea sur ce que nous avions fait depuis notre majorité. À l'expression de Victoria, je voyais qu'elle s'ennuyait tout autant que moi, mais nous n'osions ni l'un ni l'autre mettre brutalement fin à l'entretien.

Les deux hommes finirent quand même par nous souhaiter le bonsoir et regagnèrent l'intérieur de la cité.

Victoria m'adressa un clin d'œil, puis gloussa :

— Dieu, que je suis heureuse de ne plus être à la crèche, dit-elle.

— Moi aussi. Dire que je les trouvais intéressants quand ils étaient nos maîtres !

On s'assit sur un des bancs pour contempler les paysages. De cette partie de la ville, il n'était pas possible de voir ce qui se passait au pied des murailles. Je savais pourtant bien que les équipes des voies transportaient en ce moment même les rails du côté sud au côté nord, mais je ne les apercevais pas.

— Helward… pourquoi la ville se déplace-t-elle ?

— Je ne sais pas. Du moins pas vraiment.

— J'ignore comment les guildes se figurent que nous voyons les choses, reprit-elle. Personne n'en parle jamais, bien qu'il suffise de monter ici pour s'apercevoir que la ville a changé de site. Et pourtant, quand on en demande la raison, on s'entend répondre que cela ne regarde pas les administrateurs. Sommes-nous censés ne jamais poser de questions ?

— Ils ne te disent jamais rien ?

— Rien du tout. Avant-hier, en montant ici, j'ai constaté que la ville avait bougé. Peu de temps auparavant, la plate-forme avait été bouclée deux jours durant et l'on nous avait conseillé d'attacher les objets non fixes. Mais c'est tout.

— Bon, fis-je. Dis-moi une chose : pendant que la ville se déplaçait, en avais-tu conscience ?

— Non… ou du moins je ne crois pas. Je ne me suis rendu compte qu'après. Et en y repensant, je ne me rappelle rien d'inhabituel le jour où cela a dû avoir lieu… mais comme je ne suis jamais sortie de la ville, j'imagine que tout le temps que j'ai grandi, j'ai dû m'habituer à ce qui se passe. Est-ce que la cité voyage sur une route ?

— Sur un ensemble de rails.

— Mais pourquoi ?

— Je ne devrais pas te le dire.

— Tu me l'as promis. De toute façon, je ne vois pas le mal qu'il y aurait à me dire qu'elle bouge… c'est assez visible.

Toujours la même impasse, mais elle me parlait avec bon sens, même si c'était contraire à mon serment. J'en venais peu à peu à douter de la validité du serment, en le sentant attaqué autour de moi.

— La ville se déplace vers quelque chose que l'on appelle l'optimum et qui se trouve droit vers le nord, lui expliquai-je. En ce moment même, elle est à environ cinq kilomètres et demi au sud de l'optimum.

— Elle va donc bientôt s'arrêter ?

— Non… et c'est cela qui n'est pas clair pour moi. Il semble que même si la cité ne devait jamais parvenir à l'optimum, elle ne pourrait pas s'immobiliser parce que l'optimum lui-même est sans cesse en mouvement.

— Alors à quoi bon s'efforcer d'y parvenir ?

Impossible de fournir une réponse. Je l'ignorais.

Victoria continuait à me poser des questions.

Pour finir, je lui parlai de mon travail sur les voies. Je cherchais à réduire mes descriptions à un minimum, mais il était difficile de savoir dans quelle mesure je me parjurais… dans l'esprit, sinon dans la lettre. Je me surpris, chaque fois que je lui révélais quelque chose, à mentionner aussitôt après les exigences du serment.

— Écoute, finit-elle par me déclarer, n'en parlons plus. Il est évident que tu n'y tiens pas.

— Simplement, je ne sais pas où j'en suis, répondis-je, il m'est interdit de bavarder, mais tu m'as fait comprendre que je n'ai pas le droit de te cacher ce que je peux savoir.

Victoria resta silencieuse une ou deux minutes.

— J'ignore quelle est ton opinion, finit-elle par dire, mais au cours des derniers jours, j'en suis venue à détester singulièrement le système des guildes.

— Tu n'es pas la seule. Je n'ai pas entendu beaucoup de gens prendre sa défense.

— Se pourrait-il que les chefs des guildes le maintiennent en vigueur alors que son but original est dépassé ? Il me semble que ce système se fonde sur le maintien de l'ignorance. Je ne vois pas ce que cela rapporte. Je suis mécontente de mon sort, et je suis certaine de ne pas être la seule.

— Peut-être deviendrai-je comme les autres, une fois membre à plein droit de la guilde.

Elle éclata de rire :

— J'espère bien que non !

— Il y a encore une chose, repris-je. Chaque fois que je pose à Malchuskin – c'est l'homme avec qui je travaille – des questions de ce genre, il me répond que je saurai tout en temps opportun. Il semble qu'il y avait une bonne raison pour le maintien des guildes et qu'elle soit en rapport avec les déplacements de la ville. Jusqu'à présent, tout ce que j'ai appris, c'est que la ville doit bouger – mais c'est bien tout. Quand je suis au-dehors, c'est boulot-boulot, et guère le temps de poser des questions. Mais il est évident que le mouvement de la ville prime toute autre considération.

— Si tu apprends un jour la vérité, me la diras-tu ?

Je réfléchis un instant :

— Je ne vois pas comment je pourrais te promettre une chose pareille.

Victoria se leva brusquement pour aller à l'autre bout de la plate-forme. Elle s'accouda à la balustrade pour contempler le paysage par-dessus le toit du bâtiment. Je n'allai pas la rejoindre. La situation devenait impossible. Je n'en avais déjà que trop dit. Victoria m'imposait un fardeau trop lourd. Pourtant, je ne pouvais pas refuser

de lui répondre…

Au bout de quelques minutes, elle revint s'asseoir près de moi.

— Je me suis renseignée pour notre mariage, dit-elle.

— Encore une cérémonie ?

— Non, c'est bien plus simple. Nous n'avons qu'à signer un formulaire et en remettre un exemplaire à chacun de nos chefs. J'ai les papiers en bas… ils sont vraiment très clairs.

— On pourrait donc les signer immédiatement ?

— Oui. (Elle me regarda, l'air grave :) Le désires-tu ?

— Bien sûr. Et toi ?

— Oui.

— Malgré tout ?

— Que veux-tu dire ?

— Même si apparemment on ne peut pas avoir la moindre discussion sans soulever un point auquel je ne peux pas ou ne dois pas répondre… et même si tu sembles me le reprocher.

— Cela te tourmente ?

— Oui, terriblement.

— Nous pourrions remettre notre mariage à plus tard, si tu préfères.

— Serait-ce une solution ?

Je ne savais trop quel effet aurait une rupture de notre promesse réciproque de mariage. Comme c'était par le truchement des guildes que nous avions été présentés l'un à l'autre, quelle atteinte au système commettrais-je encore si j'allais annoncer que nous avions changé d'avis ? D'un autre côté, depuis les présentations officielles, on n'avait exercé sur nous aucune pression pour nous marier immédiatement. Les seules difficultés qui nous séparaient vraiment étaient les limitations vexatoires que m'imposait le serment. Sans cela, nous paraissions parfaitement assortis.

— Attendons encore quelque temps, proposa Victoria.

Plus tard, de retour dans sa chambre, nous étions considérablement plus détendus. On bavarda beaucoup, évitant avec soin les sujets qui nous posaient des problèmes – et au moment de se mettre au lit, notre point de vue avait changé. Dès le matin, nous avions signé les formulaires que nous allions remettre aux chefs des guildes. Clausewitz n'était pas en ville, mais je trouvai un autre membre du Futur, qui accepta le papier au nom de Clausewitz. Tout le monde paraissait satisfait et, plus tard dans la journée, la mère de Victoria passa un bon moment avec nous, à nous expliquer les libertés et avantages nouveaux dont nous jouirions.

Avant de quitter la cité pour rejoindre Malchuskin, je passai prendre les quelques effets qui me restaient à la crèche, puis j'emménageai officiellement avec Victoria.

J'étais un homme marié et j'étais âgé de mille et dix kilomètres. Durant les quelques kilomètres suivants, ma vie s'organisa de façon routinière mais somme toute agréable. Pendant mes visites en ville, la vie avec Victoria était confortable, heureuse. Elle me parlait de son travail et c'est par elle que j'en vins à apprendre comment était administrée la vie quotidienne de la cité. Elle me questionnait parfois sur mes occupations à l'extérieur, mais sa curiosité de naguère avait disparu ou bien elle préférait ne plus me poser de questions embarrassantes, car son amertume ne se manifesta plus jamais aussi clairement qu'auparavant.

Au-dehors, mon apprentissage progressait. Plus je participais aux travaux sur les chantiers, mieux je comprenais combien d'efforts mutuels étaient indispensables pour mouvoir la cité.

À la fin de mon dernier kilomètre en compagnie de Malchuskin, je fus transféré à la milice, sur l'ordre de Clausewitz. Ce fut une surprise désagréable car j'avais espéré passer directement à ma propre guilde, celle du Futur. J'appris en outre que je serais transféré à une guilde différente tous les cinq kilomètres.

Je regrettais de devoir quitter Malchuskin, car son application exclusive au terrible travail des voies était indiscutablement un bel exemple. Une fois la crête franchie, le terrain était devenu plus facile pour la pose des rails et comme le nouveau groupe de manœuvres peinait sans trop se plaindre, Malchuskin n'avait plus montré de mécontentement.

Avant de me présenter à la milice, j'allai trouver Clausewitz. Je ne tenais pas à me montrer trop récalcitrant, mais je lui demandai ce qui avait motivé sa décision.

— C'est la pratique courante, Mann, dit-il.

— Mais, monsieur, je pensais que j'étais maintenant prêt à entrer dans ma propre guilde ?

Il resta assis tranquillement derrière son bureau, sans paraître le moins du monde affecté par ma faible protestation. Je devinai que la question lui avait souvent été posée.

— Nous sommes obligés de maintenir au complet les effectifs de la milice. Il devient parfois nécessaire de mobiliser d'autres hommes des guildes pour la défense de la cité. Si le cas se présente, nous n'avons pas le temps de les instruire. C'est pourquoi tout homme d'une guilde du premier ordre effectue son service dans la milice… et vous devez vous y soumettre aussi.

Il n'y avait pas à discuter et je devins donc l'Arbalétrier de Deuxième Classe Mann pour les cinq kilomètres suivants.

Cette période me fit horreur, je fulminais contre la perte de temps et contre l'apparente insensibilité des hommes avec lesquels je devais travailler. Je savais que cela ne servait qu'à me rendre la vie difficile ;

c'était vrai, car en quelques heures j'étais sans doute devenu la recrue la moins aimée de toute la milice. Mon seul soulagement, c'était la présence de deux autres apprentis — un de la guilde des Échanges et l'autre des Voies — qui semblaient partager mon point de vue. Ils avaient toutefois l'avantage de savoir s'adapter à leur nouvel entourage et souffraient donc moins que moi.

Les quartiers de la milice étaient installés dans une zone voisine des écuries, au pied même de la ville. Ils se composaient de deux vastes dortoirs où nous étions obligés de vivre, manger et dormir dans des conditions intolérables d'entassement et de saleté. Pendant la journée, nous subissions un entraînement interminable. Nous faisions de longues marches dans la campagne et l'on nous enseignait le combat sans armes, le franchissement des cours d'eau à la nage, l'escalade des arbres ; on nous enseignait même à manger de l'herbe. Et tout un tas d'autres activités inutiles. Au bout de mes cinq kilomètres, je savais tirer à l'arbalète et me défendre sans armes. Je m'étais fait quelques ennemis personnels et savais que je devrais me tenir à l'écart d'eux durant un temps considérable à l'avenir. J'inscrivis tout cela au compte de l'expérience.

Ensuite, je fus transféré à la guilde de la Traction et je me sentis aussitôt plus heureux. Et même, de ce moment à la fin de mon apprentissage, ma vie devint agréable et enrichissante.

Les responsables de la traction de la ville étaient des hommes calmes, durs au travail, intelligents. Ils se déplaçaient sans hâte, mais ils veillaient à ce que le travail dont ils étaient chargés fût fait – et bien fait.

Ce que j'avais vu précédemment de leur activité – quand j'avais assisté au remorquage de la cité par les treuils – ne m'avait pas révélé tout leur champ d'action. La Traction ne se bornait pas à déplacer la ville, elle mettait également en jeu les affaires intérieures.

Au centre de la ville, au niveau le plus bas, je découvris qu'il y avait un grand réacteur nucléaire. C'était de lui que la ville tirait tout son courant et les hommes qui en avaient la charge étaient également responsables des communications et du sanitaire. Nombre des membres de la guilde de la Traction étaient ingénieurs hydrauliciens et j'appris ainsi qu'il y avait dans toute la cité un réseau complexe de pompage qui permettait un recyclage continu, jusqu'à la dernière goutte d'eau. À ma grande horreur, je découvris que le synthétiseur de nourriture était fondé sur un système de filtration des égouts. L'opération était contrôlée par les administrateurs, mais c'était dans la chambre de pompage de la Traction que la quantité – et dans une certaine mesure la qualité – des aliments synthétiques était décidé en fin de compte. Assurer le fonctionnement des treuils n'était presque qu'une fonction accessoire du réacteur.

Il y avait six treuils installés dans un abri d'acier massif, traversant la ville d'est en ouest. Des six, cinq seulement étaient utilisés simultanément, ce qui permettait de passer tour à tour chaque treuil en révision.

Le principal sujet d'inquiétude, à propos des treuils, concernait les roulements, très usés après des milliers de kilomètres de fonctionnement. Pendant mon séjour à la Traction, on discuta abondamment pour savoir s'il fallait accomplir le remorquage avec quatre treuils – ce qui aurait permis de disposer d'un temps plus long pour la révision des roulements – ou avec les six à la fois, ce qui en eût réduit l'usure. La majorité devait préférer le système actuel, car il ne fut pas pris de décision importante.

Une des tâches qu'on m'attribua fut la vérification des câbles. On y procédait régulièrement car les câbles étaient aussi anciens que les treuils et les ruptures étaient fréquentes. Chacun des six câbles avait été réparé plusieurs fois et d'autres parties commençaient à s'effilocher. En conséquence, avant une traction, il fallait inspecter tous les câbles pied par pied, les nettoyer et les graisser, et, le cas échéant, faire des ligatures sur les parties usées.

Dans la chambre du réacteur ou pendant le travail aux câbles, à l'extérieur, la conversation ne portait que sur la nécessité de rattraper le terrain perdu en direction de l'optimum, sur l'amélioration des treuils, sur la façon de fabriquer des câbles neufs. La guilde entière fourmillait d'idées, mais ses membres n'étaient pas hommes à se complaire dans la théorie. Ils s'intéressaient beaucoup aux questions d'urbanisme – par exemple, pendant mon séjour, un projet fut mis sur pied en vue de la construction d'un réservoir d'eau supplémentaire. Un plaisant avantage de cette période de mon apprentissage, c'était que je pouvais passer mes nuits avec Victoria. Même si je regagnais notre chambre tout échauffé et sale après mon travail, je n'en profitais pas moins des douceurs du foyer, qui s'ajoutaient à la satisfaction de faire œuvre utile.

Un jour, pendant que je travaillais à l'extérieur et que l'un des câbles était mécaniquement tiré vers l'emplacement lointain d'un support, je questionnai l'homme de la guilde avec lequel je me trouvais au sujet de Gelman Jase.

— C'est un de mes vieux amis, apprenti de votre guilde. Le connaissez-vous ?

— À peu près de votre âge ?

— Un peu plus âgé.

— Il y a quelques kilomètres, nous avions deux apprentis. Mais je ne me rappelle pas leurs noms. Je peux vérifier, si vous y tenez.

J'avais envie de revoir Jase. Il y avait longtemps qu'on s'était quittés et j'aurais aimé comparer mes impressions avec celles d'un

garçon qui passait par les mêmes phases que moi.

Plus tard dans la journée, l'homme me confirma que Jase avait bien été l'un des apprentis en question. Je lui demandai comment je pourrais le rencontrer.

— Il ne reviendra pas par ici avant un bon bout de temps.

— Où est-il ?

— Il a quitté la ville. Descendu vers le passé.

Mon séjour avec la guilde de la Traction prit fin trop vite et l'on me transféra aux Échanges pour les cinq kilomètres suivants. J'accueillis la nouvelle avec des sentiments mitigés, ayant assisté en personne à l'une des activités de la guilde. J'eus la surprise d'apprendre que je travaillerais avec Échanges Collings… et que, de surcroît, c'était lui qui m'avait réclamé.

— J'ai entendu dire que vous alliez être avec notre guilde pendant cinq kilomètres, me dit-il. J'ai pensé qu'il serait bon que je vous montre que notre travail ne consiste pas uniquement à nous occuper de tooks en rébellion.

Comme tous les autres membres des guildes, Collings avait une chambre dans l'une des tours avancées de la ville et il m'y emmena pour me montrer un long rouleau de papier sur lequel était tracé un plan détaillé.

— Inutile de prêter trop d'attention à ceci. C'est la carte du terrain devant nous, dressée par les Futurs. (Il m'indiqua les symboles pour les montagnes, les vallées, les cours d'eau, les pentes accentuées… toutes informations vitales pour ceux qui calculaient la route que devait suivre la cité dans sa longue et lente progression vers l'optimum :) Ces carrés noirs représentent des agglomérations, des villages. C'est ce qui nous intéresse. Combien de langues parlez-vous ?

Je lui avouai que je n'avais jamais été très doué pour les langues, à la crèche, que je ne parlais que le français… et encore assez mal.

— Heureusement que vous n'avez pas choisi notre guilde pour votre avenir, dit-il. L'aptitude aux langues étrangères est la base de nos activités.

Il me dit que les habitants locaux parlaient l'espagnol et que lui-même et son collègue avaient dû apprendre cette langue dans un des livres de la bibliothèque, car il n'y avait pas dans la cité un seul descendant d'Espagnols. Ils se débrouillaient, mais les divers patois leur posaient des problèmes.

Collings me dit que toutes les guildes du premier ordre embauchaient régulièrement de la main-d'œuvre. Parfois les Pontonniers devaient en embaucher pour de courtes périodes, mais la majeure partie des activités des Échanges consistait à trouver des volontaires pour les voies… et pour ce que Collings appelait « le transfert ».

— Qu'est-ce donc ? demandai-je aussitôt.

— C'est la vraie cause de notre impopularité, me répondit Collins. La cité recherche les villages où règne la pénurie de nourriture, où la pauvreté est la plus répandue. Heureusement pour la ville, cette région-ci est pauvre, aussi pouvons-nous marchander sur des bases fortes. Nous sommes en mesure d'offrir aux indigènes de la nourriture, des connaissances techniques pour améliorer leur agriculture, des produits médicaux, du courant électrique… en retour les hommes travaillent pour nous et nous leur empruntons leurs jeunes femmes. Elles viennent à la ville pendant un certain temps et parfois elles donnent naissance à de nouveaux citoyens.

— J'en ai entendu parler, mais je ne peux pas croire que ce soit vrai, protestai-je.

— Pourquoi pas ?

— N'est-ce pas… immoral ?

— Est-ce immoral que de souhaiter que la ville reste habitée ? Sans un apport de sang neuf, nous nous éteindrions en deux générations. La plupart des enfants qui naissent dans la cité sont de sexe masculin.

Je me rappelai le début de bagarre :

— Mais il arrive que les femmes transférées à la ville soient mariées, non ?

— Oui. Mais elles ne restent que le temps de mettre un enfant au monde. Après quoi elles ont toute liberté de repartir.

— Que devient l'enfant ?

— Si c'est une fille, elle reste dans la ville où elle grandit dans la crèche. Si c'est un garçon, la mère a le choix entre l'emmener avec elle ou nous le laisser.

Je compris alors la réticence de Victoria à ce propos. Ma mère était venue du dehors mais elle était repartie. Elle ne m'avait pas emmené. J'avais été rejeté. Toutefois cette découverte ne me causa nulle peine.

Les hommes des Échanges comme ceux du Futur parcouraient la campagne à cheval. Je n'avais jamais appris à monter, aussi, en quittant la ville pour nous rendre au nord, je marchais à côté de Collings. Plus tard il m'enseigna l'équitation, me disant que cela me serait indispensable quand j'entrerais dans la guilde de mon père. La technique me vint lentement. Au début, l'animal me faisait peur et j'avais du mal à le dominer. Mais peu à peu, je me rendis compte qu'il était docile et gentil, aussi repris-je confiance et le cheval – qui le comprenait sans doute – répondit-il mieux à mes gestes.

Nous n'allâmes pas très loin : juste deux villages un peu vers le nord-est. On nous accueillit avec une certaine curiosité, mais de l'avis de Collings, ni l'un ni l'autre n'avaient grand besoin des produits que

pouvait leur offrir la ville, aussi n'entama-t-il pas de négociations. Il m'expliqua que pour le moment la cité avait assez de main-d'œuvre et suffisamment de femmes transférées.

Après ce premier voyage hors de la ville — qui dura neuf jours durant lesquels nous vécûmes et couchâmes à la dure – je rentrai avec Collings pour apprendre que le Conseil des Navigateurs avait autorisé la construction d'un autre pont. Selon l'interprétation de Collings, deux routes s'offraient à la cité. L'une obliquait au nord-ouest et, bien qu'elle évitât un étroit ravin, elle traversait un terrain onduleux et très pierreux. L'autre passait par un sol plus uni, mais imposait de jeter un pont sur le ravin. Cette dernière route avait été adoptée et tout le personnel disponible devait provisoirement être affecté à la guilde des Bâtisseurs de Ponts.

Comme le pont avait maintenant priorité, on embaucha Malchuskin et un autre homme des Voies, ainsi que leurs équipes. À peu près la moitié de la milice fut relevée de ses fonctions pour donner un coup de main et plusieurs hommes de la Traction furent détachés pour diriger la pose des rails sur le pont. L'ultime responsabilité des plans et de la construction incombait évidemment à la guilde des Pontonniers, qui réquisitionnèrent cinquante manœuvres supplémentaires, recrutés par les Échanges.

Collings et un de ses collègues de guilde quittèrent donc la ville immédiatement pour se rendre dans les villages du secteur. Pendant ce temps, je fus envoyé au nord du site du pont sous les ordres d'un patron de guilde, le Pontonnier Lerouex, le père de Victoria.

Quand je vis le ravin, je compris qu'il posait un problème majeur aux ingénieurs. Il était large – d'environ soixante mètres au point choisi – et les parois en étaient irrégulières et friables. Un rapide torrent coulait au fond. De plus le flanc nord était d'une dizaine de pieds plus bas que la face sud, ce qui voulait dire qu'il faudrait poser les voies sur une rampe, pour couvrir une certaine distance après le ravin proprement dit.

La guilde avait décidé que ce serait un pont suspendu. Nous n'avions pas le temps de bâtir une arche ou un tablier sur consoles. L'autre méthode couramment employée – un échafaudage dressé au creux même du ravin – était impraticable étant donné la nature des parois et du sol.

On commença en hâte à ériger quatre tours, deux au nord, deux au sud. Construites en tubes d'acier, elles paraissaient à première vue plutôt fragiles. Pendant leur construction, un homme tomba d'une tour et fut tué sur le coup. Les travaux se poursuivirent néanmoins sans retard. Peu après, j'eus l'autorisation de rentrer en ville pour une de mes périodes de congé et pendant que j'étais à l'intérieur, la ville fut mise en remorque. C'était la première fois que je me trouvais à

l'intérieur en sachant qu'un déplacement au treuil était en cours. Je fus surpris de remarquer que je n'éprouvais aucune sensation de mouvement, bien que le bruit de fond fût plus nettement perceptible, probablement grossi par le bourdonnement des moteurs de treuils.

Ce fut également pendant cette permission que Victoria m'annonça qu'elle était enceinte. La nouvelle avait causé une grande joie à sa mère. Moi, j'étais enchanté et, pour la première fois de ma vie, je bus trop de vin et me conduisis comme un imbécile. Toutefois, personne n'en parut choqué.

De retour au-dehors, je vis que les travaux se poursuivaient sur les voies et sur les câbles – malgré la pénurie de main-d'œuvre – et que nous n'étions plus qu'à trois kilomètres de l'emplacement du pont. En bavardant avec un des membres de la Traction, j'appris que la ville n'était qu'à deux kilomètres et demi de l'optimum.

Ce renseignement ne prit une importance spéciale que plus tard, lorsque je me rendis compte que le pont lui-même devait être à un demi-kilomètre au *nord* de l'optimum.

Suivit une longue période de retards. La construction du pont avançait lentement. Après l'accident, des mesures de prudence plus rigoureuses furent adoptées et les hommes de Lerouex vérifièrent constamment la solidité de la structure. Tout en travaillant, nous apprîmes que les opérations de pose des rails devant la ville se déroulaient lentement – en un sens, cela nous arrangeait, car le pont était loin de son achèvement, mais par ailleurs, c'était une cause d'inquiétude. Tout temps perdu dans la course sans fin à l'optimum était préjudiciable.

Un jour, on raconta sur les chantiers que le pont lui-même était au point de l'optimum. La nouvelle m'amena à considérer sous un angle nouveau ce qui nous entourait, mais l'optimum ne se signalait par aucune particularité. Une fois encore, je me demandai quelle pouvait bien être sa signification, mais tandis que les jours passaient et que l'optimum poursuivait sa course mystérieuse au nord, il sortit également de ma pensée. Toutes les ressources de la ville se concentrant à présent sur la construction du pont, je n'eus pas l'occasion de perfectionner mon apprentissage. Tous les dix jours, j'avais mes congés, comme tous les membres des guildes sur les chantiers, mais il n'était plus question que je m'informe du fonctionnement général des diverses guildes. Le pont avait toutes les priorités.

Toutefois les autres travaux se poursuivaient. À quelques mètres au sud du pont, on construisit une station de supports pour les câbles et les voies furent amenées jusqu'à ce point. En temps opportun, le remorquage de la ville sur les rails eut lieu : elle se dressa silencieuse au bord du gouffre en attendant que le pont fût terminé.

L'aspect le plus difficile, le plus exténuant de la construction du pont, c'était de faire passer des chaînes en travers du gouffre, du sud au nord, puis d'y accrocher les rails. À mesure que le temps passait, Lerouex et ses compagnons se tourmentaient. Je comprenais bien pourquoi : tandis que l'optimum se déplaçait lentement au nord en s'éloignant du chantier, la structure du pont courait les mêmes dangers dont Malchuskin m'avait parlé à propos des rails au sud de la cité… elle risquait de se déformer. Bien que le bâti fût conçu de façon à compenser dans une bonne mesure cet inconvénient, il y avait des limites certaines au retard que l'on pouvait accepter pour la traversée. À présent, on travaillait même la nuit sous les brillantes lampes à arc alimentées par le courant de la ville. Les permissions étaient suspendues et les hommes avaient été organisés en équipes tournantes.

Pendant que l'on posait les plaques de soutien des rails, Malchuskin et les autres s'occupaient des voies. Entre-temps, on érigeait des supports de câbles du côté nord, juste au-delà des complexes rampes d'accès.

La ville était si proche que nous pouvions rentrer dormir dans nos logements. La différence entre l'activité sur les chantiers et l'atmosphère relativement normale et calme de la vie quotidienne dans la cité me frappait vivement. Mon comportement devait refléter mon état d'esprit car pendant un temps Victoria recommença à me poser des questions sur l'extérieur.

Mais bientôt le pont fut prêt. Il y eut encore une journée d'attente, pendant laquelle Lerouex et les autres hommes des Ponts exécutèrent une série de tests compliqués. Leurs expressions trahissaient encore de l'inquiétude quand ils eurent déclaré le pont utilisable et sûr. Pendant la nuit, la ville se prépara au mouvement.

Lorsque l'aube parut, les hommes de la Traction donnèrent le signal et la cité se mit en route avec des précautions et une lenteur infinies. J'avais choisi un point d'observation sur l'une des deux tours de suspension du versant sud du gouffre et quand les galets avant de la ville s'engagèrent peu à peu sur les rails, je sentis la vibration dans toute la tour tandis que les chaînes se raidissaient sous le fardeau. À la faible clarté du soleil levant je les vis se tendre de façon plus accentuée sous le chargement, les rails pliant visiblement sous l'énorme pression. Je regardai l'homme des Ponts accroupi sur la tour à quelques mètres de moi. Toute son attention se concentrait sur un appareil de mesure de tension relié aux chaînes supérieures. Personne de ceux qui observaient la délicate opération ne bougeait ni ne parlait, comme si le plus faible déplacement d'air allait rompre l'équilibre. La ville continua d'avancer et bientôt tout son poids reposa sur la longueur du pont.

Le silence fut brutalement rompu. Dans un craquement terriblement bruyant, renvoyé en écho par les parois rocheuses du ravin, un des câbles de treuil se rompit et cingla en coup de fouet une rangée de miliciens. Un tremblement parcourut la structure du pont et j'entendis au sein de la cité la plainte croissante du treuil tournant follement, immédiatement coupée quand l'homme de la Traction qui contrôlait les différentiels le débrancha. À présent, tirée par quatre câbles seulement, visiblement ralentie, la ville poursuivait son laborieux chemin. Du côté nord du ravin, le câble rompu s'étendait comme un long serpent sur le sol, lové sur les cadavres de cinq miliciens.

Le moment le plus dangereux de la traversée était passé – la ville avançait entre les deux tours nord et commençait à descendre les rampes à faible vitesse en direction des supports de poulies. Elle s'immobilisa bientôt, mais personne ne dit mot. Aucun sentiment de soulagement, pas de cris de triomphe. De l'autre côté du gouffre, on plaçait les corps des miliciens sur des civières pour les ramener en ville. Celle-ci était en sûreté pour le moment mais il y avait encore beaucoup à faire. Le pont avait causé un retard inévitable et la ville était maintenant à sept kilomètres de l'optimum. Il fallait démonter les voies et réparer le câble rompu. Il fallait en outre démanteler les tours de suspension et les chaînes en vue de leur utilisation future.

En effet, la ville ne tarderait plus à repartir… toujours en avant, toujours au nord, vers l'optimum qui réussissait cependant à se maintenir à plusieurs kilomètres en avance.

# DEUXIÈME PARTIE

# 1

Helward Mann était à cheval. Debout sur les étriers, la tête baissée contre le cou de la grande jument baie, il jouissait de la sensation de vitesse : le vent qui lui tirait les cheveux en arrière, le bruit des sabots sur le sol caillouteux, le jeu des muscles de sa monture, la crainte constante d'une chute, d'une projection en avant. Il allait au sud, s'éloignant du village primitif qu'il venait de quitter, par les collines et par la plaine, jusqu'à la ville. Quand la cité Terre lui apparut derrière une levée de terrain, Helward ramena sa bête au trot et lui fit décrire un arc de cercle pour repartir vers le nord. Bientôt le cheval prit le pas, tandis que le soleil devenait plus chaud. Helward mit pied à terre et marcha près de sa monture.

Il songeait à Victoria, enceinte depuis de nombreux kilomètres. Elle était belle, paraissait en bonne santé, et l'administrateur de Médecine lui avait dit que la grossesse se déroulait normalement. Helward était maintenant autorisé à rester davantage en ville, aussi passaient-ils de nombreuses journées ensemble, Victoria et lui. Heureusement, la ville se déplaçait de nouveau en terrain non accidenté, car il savait que si un autre pont se révélait nécessaire – ou s'il se présentait un obstacle inattendu – les loisirs qu'il pouvait consacrer à sa femme seraient considérablement réduits.

Il attendait à présent la fin de son apprentissage. Il avait travaillé ferme et longtemps avec toutes les guildes sauf une… la sienne, celle des Futurs. Échanges Collings lui avait dit que la fin de son apprentissage approchait et que plus tard dans la journée il devrait voir Futur Clausewitz, qui lui parlerait officiellement des progrès accomplis. L'apprentissage ne finirait jamais trop tôt pour Helward. Bien qu'encore adolescent dans son comportement émotif, il était devenu adulte selon les normes de la cité ; et à la vérité il avait beaucoup travaillé et beaucoup appris pour arriver à ce statut. Pleinement conscient des priorités extérieures de la cité – sans toutefois être encore certain de leur bien-fondé – il était prêt à recevoir son titre de membre à part entière de la guilde. Durant les derniers kilomètres, son corps s'était aminci et musclé, et sa peau avait pris une belle teinte dorée et saine. Il ne se sentait plus fourbu après une journée de travail et appréciait la sensation de bien être que lui apportait la conscience d'avoir mené à bien une tâche difficile. On le respectait et on l'aimait bien pour sa bonne volonté à accepter sans discuter les travaux les plus rebutants. Et, comme ses relations avec Victoria s'harmonisaient de façon satisfaisante, on le reconnaissait comme un homme auquel on pouvait confier le soin de la sécurité de la ville.

Avec Collings, notamment, Helward avait noué des relations de travail amicales. Après qu'il eut servi ses périodes de cinq kilomètres avec chacune des guildes, on lui permit d'accomplir une période supplémentaire de huit kilomètres avec une guilde de son choix à l'exception de la sienne propre, et il demanda aussitôt à retourner près de Collings. L'activité des Échanges l'attirait car elle lui permettait de connaître au moins un peu le mode de vie des indigènes. La région que traversait en ce moment la cité était élevée, dénudée, le sol aride. Les villages étaient rares et ceux avec lesquels la guilde établissait des relations étaient presque toujours un amas de cabanes vétustes autour d'un ou deux bâtiments en ruine. La saleté était effrayante et la maladie faisait des ravages. Il ne semblait pas y avoir de gouvernement central car chacune des agglomérations avait son organisation autonome et ses rites particuliers. Les hommes de Collings se voyaient recevoir parfois avec hostilité et le plus souvent avec une totale indifférence.

Les échanges étaient surtout affaire de jugement, d'évaluation de la situation et des besoins d'une communauté donnée, et de négociations fondées sur ces connaissances. Les marchandages restaient la plupart du temps infructueux – le seul élément vraiment commun à tous les villages étant une léthargie enracinée. Lorsque Collings réussissait à éveiller le moindre intérêt, les besoins devenaient immédiatement apparents. Dans l'ensemble, la cité était en mesure d'y satisfaire. Grâce à son organisation poussée et à sa technologie, elle avait, au long des kilomètres, emmagasiné un vaste stock d'aliments, de produits médicaux et chimiques, et l'expérience lui avait en outre enseigné quels étaient les plus nécessaires. C'est pourquoi, grâce à des offres d'antibiotiques, de semences, de fertilisants, de purificateurs d'eau – et même en certains cas de simples services pour la remise en état des outils locaux – les hommes des Échanges pouvaient émettre à leur tour leurs exigences.

Collings avait tenté d'enseigner l'espagnol à Helward, mais celui-ci ne manifestait toujours pas le moindre don. Il avait appris quelques phrases et ne prenait qu'une très faible part aux tractations.

Ils étaient parvenus à s'entendre avec les gens du village qu'ils venaient de quitter. Vingt hommes viendraient travailler aux voies, et un village plus petit, à quelque distance, en fournirait une dizaine. En outre, cinq femmes s'étaient portées volontaires, ou avaient été forcées – Helward ne savait trop que penser et n'avait pas posé de questions à Collings – pour aller vivre à la ville. Il revenait maintenant avec son ami pour prendre les produits promis et préparer les diverses guildes à ce nouvel apport de population temporaire. Collings avait décidé que tout le monde subirait une visite médicale, ce qui imposerait un surcroît de travail aux administrateurs de la Médecine.

Helward aimait bien travailler au nord de la ville. Ce serait d'ailleurs bientôt son territoire, car c'était là, au-delà de l'optimum, que la guilde du Futur opérait. Il voyait souvent des Futurs qui chevauchaient en direction du nord dans le territoire lointain où la ville devrait passer un jour. Il avait rencontré une ou deux fois son père et ils avaient eu de brefs entretiens. Helward avait espéré que son expérience d'apprenti aurait fait disparaître le malaise qui gâtait leurs rapports, mais son père était toujours aussi embarrassé en sa compagnie. Helward pensait que cela n'avait pas de raison profonde ni subtile, car une fois où Collings parlait de la guilde du Futur, il avait mentionné Futur Mann. « Un homme à qui il est difficile de parler, avait-il dit. Agréable quand on le connaît, mais très réservé. »

Au bout d'une demi-heure, Helward remonta à cheval et tourna bride. Un peu plus tard, il retrouva Collings qui se reposait à l'ombre d'un grand rocher. Ils partagèrent un repas improvisé. En témoignage de bonne volonté, le chef du village leur avait remis un grand morceau de fromage frais ; ils en mangèrent une partie, savourant ce changement à leur régime habituel d'aliments synthétiques.

— S'ils ont de telles choses à manger, observa Helward, je comprends qu'ils n'aient pas très envie de nos ersatz.

— Ne croyez pas qu'ils en mangent tout le temps. C'est le seul fromage qu'ils avaient. Et ils l'avaient sans doute volé ailleurs, car je n'ai pas vu de bétail.

— Alors pourquoi nous l'ont-ils offert ?

— Parce qu'ils ont besoin de nous.

Helward et Collings avaient repris la route vers la ville. Ils allaient à pied, menant leurs montures par la bride. Helward était à la fois impatient de rentrer et lourd de regret que son temps d'apprentissage fût à son terme. Il se rendait compte que c'était sans doute là son dernier entretien avec Collings, et sentit se réveiller en lui l'envie longtemps réprimée d'aborder un sujet qui l'agitait encore de temps à autre… De tous les hommes qu'il avait connus hors de la cité, Collings était le seul avec qui il pût en discuter. Et cependant il retourna longuement le problème dans son esprit avant de se décider enfin à l'évoquer.

— Vous êtes bien silencieux, lui dit soudain Collings.

— Je sais… veuillez m'excuser. Je pensais à mon accession au titre de membre de la guilde. Je ne suis pas certain d'être prêt.

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas facile à dire… un vague doute.

— Voulez-vous me l'exposer ?

— Oui. Ou plutôt… est-ce possible ?

— Pourquoi non ?

— Eh bien… certains des hommes de guilde ne seraient pas

d'accord, déclara Helward. J'étais plutôt perdu quand j'ai quitté la ville pour la première fois et j'ai très vite appris à ne pas poser trop de questions.

— Lesquelles, par exemple ?

Helward songea qu'il n'avait plus à se chercher de justifications.

— Il s'agit de deux choses… l'optimum et le serment. J'ai des doutes sur l'un et sur l'autre.

— Rien d'étonnant. J'ai travaillé avec des douzaines d'apprentis en cours de route, et ils s'inquiètent tous de ces points.

— Pouvez-vous me dire ce que je désire savoir ?

Collings secoua la tête :

— Pas sur l'optimum. Il vous appartient de le découvrir vous-même.

— Mais tout ce que j'en sais, c'est qu'il se déplace en direction du nord. Est-ce quelque chose d'arbitraire ?

— Ce n'est pas arbitraire… mais je ne dois pas en parler. Je vous promets que vous apprendrez bientôt ce que vous voulez savoir. Mais quel problème vous pose le serment ?

Helward resta un moment silencieux, puis reprit :

— Si vous saviez que je l'ai violé – si vous l'appreniez en ce moment même — vous me tueriez, n'est-ce pas ?

— Oui, en théorie.

— Et en pratique ?

— Cela me tourmenterait sans doute pendant quelques jours, puis j'en parlerais probablement à un autre membre pour voir ce qu'il me conseillerait. Mais vous ne l'avez pas violé, j'espère ?

— Je n'en suis pas certain.

— Alors mieux vaut m'en parler.

— Très bien.

Helward se mit à énumérer les questions que lui avait posées Victoria. Il s'efforçait de maintenir son récit dans les limites de vagues généralités. Mais comme Collings continuait à se taire, Helward se surprit à lui fournir de plus en plus de détails. Bientôt, il répétait presque mot pour mot tout ce qu'il avait révélé à sa femme.

— Je ne pense pas que vous ayez à vous faire du souci, lui dit Collins quand il eut terminé.

— Pourquoi ?

— Il n'a résulté aucun mal de ce que vous avez dit à votre épouse.

La ville était maintenant en vue et ils y reconnaissaient l'activité habituelle autour des voies.

— Mais cela ne peut pas être aussi simple, objecta Helward. Le serment est catégorique et le châtiment n'est pas des plus légers.

— Exact… mais les membres des guildes d'aujourd'hui ont hérité cette tradition du passé. Le serment nous a été transmis et nous le

transmettons à notre tour. Vous ferez de même un jour. Cela ne signifie pas que les guildes l'acceptent, mais personne n'a encore trouvé le moyen de s'en passer.

— Ainsi les guildes aimeraient s'en débarrasser si possible ? demanda Helward.

Collings sourit :

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. L'histoire de la cité remonte très loin dans le passé. Le fondateur était un certain Francis Destaine et on pense généralement que c'est lui qui a institué le serment. D'après ce que nous pouvons comprendre des archives de l'époque, ce régime de secret était sans doute souhaitable. Mais aujourd'hui… eh bien, la situation est un peu plus détendue.

— Mais on maintient le serment.

— Oui, et je crois qu'il a encore son rôle. Il y a dans la ville bien des gens qui ne sauront peut-être jamais ce qui se passe à l'extérieur et qui n'auront jamais besoin de le savoir. Ce sont les citoyens dont l'occupation consiste à veiller au fonctionnement des services municipaux. Ils sont en relation avec les gens du dehors – par exemple les femmes transférées – et s'ils devaient parler trop librement, peut-être les populations d'alentour en arriveraient-elles à connaître la véritable nature de la ville. Nous avons déjà assez de difficultés avec les indigènes, les tooks comme les appellent les miliciens. Comprenez que l'existence de la cité est précaire et qu'il faut la préserver à tout prix.

— Sommes-nous en danger ?

— Pas pour le moment. Mais en cas de sabotage, le danger serait grand et immédiat. Nous ne sommes déjà pas aimés. Il n'y a aucun intérêt à voir s'ajouter à ce manque de popularité la connaissance de notre vulnérabilité.

— Alors je peux parler plus franchement à Victoria ?

— À vous d'en juger. C'est la fille de Lerouex, n'est-ce pas ? Une fille intelligente. Tant qu'elle gardera pour elle seule tout ce que vous lui direz, je n'y vois aucun mal. Mais ne bavardez pas avec trop de gens.

— Bien sûr.

— Et n'allez pas parler du mouvement de l'optimum. Il ne bouge pas.

Helward leva sur lui un regard surpris :

— On m'a pourtant dit qu'il se déplace.

— On vous a mal informé. L'optimum est stationnaire.

— Alors pourquoi la cité ne l'atteint-elle jamais ?

— Elle y parvient de temps en temps, affirma Collings. Mais elle ne peut jamais s'y maintenir longtemps. Le sol s'en écarte en direction du sud.

# 2

Les voies couraient jusqu'à environ deux kilomètres au nord de la ville. En approchant, Helward et Collings virent que l'on traînait un des câbles vers les emplacements des supports. Dans un jour ou deux, la ville avancerait de nouveau.

Ils menèrent leurs chevaux au long des voies pour regagner la ville. Du côté nord où ils se trouvaient était ménagé l'accès au sombre tunnel qui courait sous les bâtisses et constituait la seule entrée officiellement reconnue.

Helward accompagna Collings jusqu'aux écuries.

— Adieu, Helward.

Ce dernier prit la main tendue et la serra chaleureusement.

— Votre salut me semble bien définitif.

Collings haussa les épaules, l'air désabusé :

— Il se passera un bout de temps avant que je ne vous revoie. Bonne chance, mon garçon.

— Où allez-vous ?

— Nulle part. Mais vous, vous allez partir. Faites bien attention… et tirez vos conclusions de ce qui vous arrivera.

Avant que Helward ait pu répondre, l'homme avait pivoté et s'enfonçait dans les écuries. Helward eut un instant la tentation de le suivre, mais son instinct lui dit que cela ne l'avancerait à rien. Peut-être même lui en avait-il déjà révélé plus qu'il n'aurait dû.

Ce fut avec des sentiments mélangés que Helward longea le tunnel jusqu'à l'ascenseur et attendit la cabine. Quand elle arriva, il monta tout droit au quatrième niveau pour chercher Victoria. Elle n'était pas dans leur chambre, aussi descendit-il à l'usine des synthétiques pour la retrouver. Elle était maintenant enceinte depuis plus de vingt-huit kilomètres, mais comptait travailler aussi longtemps que possible.

En l'apercevant, elle quitta sa table de travail et ils regagnèrent ensemble leur chambre. Helward disposait encore de deux heures avant de voir Futur Clausewitz ; ils passèrent le temps à converser de choses sans importance. Plus tard, quand la porte fut ouverte, ils montèrent quelques minutes sur la plate-forme extérieure.

À l'heure fixée, Helward se rendit au septième niveau et entra dans les bâtiments de la guilde. Il connaissait maintenant cette partie de la ville, mais il y était si peu habitué qu'il se sentait encore intimidé devant les membres de la guilde et les Navigateurs.

Clausewitz l'attendait dans la salle de la guilde du Futur, seul. Il accueillit Helward avec cordialité et lui offrit du vin.

De cette pièce, il était possible de voir le pays au nord de la ville

par une petite fenêtre. Helward avait un aperçu du sol montant où il travaillait depuis quelques jours.

— Vous vous êtes bien comporté. Apprenti Mann.

— Je vous remercie, monsieur.

— Vous sentez-vous prêt à devenir un des Futurs ?

— Oui, monsieur.

— Bien… du point de vue de la guilde, il n'y a pas de raison que vous n'y soyez pas admis. Vous avez obtenu quelques rapports satisfaisants.

— Sauf de la milice.

— Inutile de vous inquiéter à ce sujet. La vie militaire ne convient pas à tout le monde.

Helward se sentit un peu soulagé. Il s'était demandé si sa guilde avait été informée de ses mauvais résultats à la milice.

— Cette entrevue a pour but de vous révéler ce qui va se passer maintenant, reprit Clausewitz. Vous avez encore théoriquement à accomplir un apprentissage de cinq kilomètres avec notre guilde, mais en ce qui me concerne, c'est une simple formalité. Cependant, avant cela, vous devez quitter la ville. Cela fait partie de votre formation. Vous resterez éloigné pendant un certain temps, probablement.

— Puis-je vous demander combien de temps au juste ? s'enquit le jeune homme.

— Difficile à préciser. Un certain nombre de kilomètres. Peut-être dix à quinze, peut-être aussi une centaine.

— Mais Victoria…

— Oui. Je sais qu'elle attend un enfant. Quand doit-il venir au monde ?

— Dans quinze kilomètres environ.

Clausewitz fronça les sourcils :

— Je crains bien que vous ne soyez absent à ce moment. Mais vous n'avez pas le choix.

— Mais ne pourrait-on reporter ce voyage à une date ultérieure ?

— Non, je le regrette. Il s'agit d'une chose que vous devez absolument faire. Vous savez à présent que la ville doit de temps en temps marchander pour obtenir l'usage de femmes du dehors. Nous les gardons ici le moins longtemps possible, mais elles y restent néanmoins une cinquantaine de kilomètres en moyenne. Notre contrat passé avec elles prévoit qu'elles seront ramenées en sûreté dans leurs villages… et nous avons en ce moment trois femmes qui désirent repartir. Il est coutumier dans la cité de confier aux apprentis le soin de les reconduire, surtout maintenant que nous considérons cela comme une partie importante de la formation.

La nature même de son travail avait forcé Helward à prendre de l'assurance :

— Monsieur, ma femme attend son premier bébé. Il faut que je reste près d'elle.

— Pas question.

— Et si je refuse de m'en aller ?

— On vous montrera un exemplaire du serment que vous avez prêté et vous devrez subir le châtiment prévu.

Helward ouvrit la bouche pour répliquer, mais il hésita. Ce n'était évidemment pas le moment de discuter de la validité du serment. Futur Clausewitz se dominait visiblement. Devant la résistance de Helward aux ordres, le visage du membre de la guilde s'était empourpré et il s'était assis, les mains à plat sur la table.

Au lieu de dire ce qu'il avait en tête, Helward s'enquit :

— Monsieur, puis-je faire appel à votre raison ?

— Vous le pouvez, mais je ne peux pas être raisonnable. Vous avez juré de placer la sécurité de la cité au-dessus de toute autre considération. Votre entraînement pour la guilde est lié à cette sécurité… C'est tout.

— Mais on pourrait sûrement retarder le voyage ? Dès que l'enfant sera né, je partirai.

— Non. (Clausewitz se tourna et poussa en avant une grande feuille de papier où figuraient une carte et plusieurs listes de nombres.) Ces femmes doivent être reconduites dans leurs villages. Dans les quelque quinze kilomètres à passer avant que votre femme accouche, ces villages se trouveront à une distance dangereuse. Ils sont déjà à plus de soixante kilomètres au sud. La simple vérité, c'est que vous êtes l'apprenti désigné sur ce tableau et que c'est vous qui devez partir.

— C'est votre dernier mot, monsieur ?

— Oui.

Helward reposa son vin sur la table sans y avoir goûté et se dirigea vers la porte.

— Helward ! Attendez !

Il s'immobilisa :

— Si je dois partir, j'aimerais dire quelques mots à ma femme.

— Il vous reste quelques jours. Vous ne partirez que dans un demi-kilomètre de temps.

Cinq jours. Autant dire rien.

— Et alors ? (Helward n'éprouvait plus le besoin de faire preuve de la courtoisie habituelle.)

— Asseyez-vous, je vous prie. (Helward obéit à regret.) Ne me croyez pas inhumain, mais, c'est assez ironique, cette expédition même vous révélera pourquoi diverses coutumes de la ville vous paraissent inhumaines. C'est notre manière de vivre et elle nous est imposée. Je comprends bien votre souci à l'égard de Victoria, mais il

faut que vous descendiez dans le passé. Il n'existe pas de meilleur moyen pour vous faire saisir la situation de la ville. Ce qui se trouve là, loin au sud, est la raison même du serment, de la barbarie apparente de nos mœurs. Vous êtes un homme instruit, Helward. Connaissez-vous dans toute l'histoire une seule civilisation avancée qui ait marchandé l'usage de femmes à la seule et simple fin d'obtenir une grossesse ? Et qui, une fois la naissance accomplie, les restitue.

— Non, monsieur. Sauf… Helward s'interrompit.

— Sauf les tribus de sauvages primitifs qui pillaient et violaient. Eh bien, nous leur sommes peut-être un peu supérieurs, mais notre principe n'est pas moins sauvage. Notre marché est unilatéral, en dépit des apparences. Nous proposons l'affaire, posons nos conditions, payons le prix et poursuivons notre route. Il doit en être ainsi. Que vous abandonniez votre femme au moment où elle a le plus grand besoin de vous, c'est un petit manque d'humanité qui découle d'un mode de vie qui est en soi inhumain.

— L'un n'excuse pas l'autre, à mon point de vue, observa Helward.

— Non… je vous l'accorde. Mais vous êtes lié par votre serment. Ce serment découle lui-même des causes du manque majeur d'humanité et quand vous aurez consenti votre sacrifice personnel, vous comprendrez mieux.

— Monsieur, c'est la ville qui devrait changer de mœurs.

— Mais vous vous rendrez compte que c'est impossible.

— En voyageant vers le passé ?

— Bien des choses s'éclairciront pour vous. Pas toutes. (Clausewitz se leva.) Helward, vous avez été bon apprenti jusqu'à présent. Je vois bien que dans les kilomètres à venir, vous continuerez à travailler ferme pour la cité. Vous avez une bonne et belle femme, beaucoup de raisons de vivre. Le châtiment prévu dans le serment n'a encore jamais été demandé, autant que je sache, mais je vous demande d'accomplir cette mission que la ville exige de vous… et que vous l'accomplissiez maintenant. Comme j'ai fait mon temps, comme a fait votre père… et tous les hommes des guildes. En ce moment même, il y a sept de vos collègues – tous des apprentis – qui sont dans le passé. Ils ont dû surmonter eux aussi des difficultés analogues et tous ont fait face à la situation, de bon gré. Helward se leva, serra la main de Clausewitz et partit à la recherche de Victoria.

# 3

Cinq jours après, Helward était prêt à partir. Il n'avait à la vérité jamais douté de sa décision, mais il avait eu du mal à expliquer à Victoria son absence forcée. Horrifiée au début, elle avait brusquement changé d'attitude.

— Bien sûr, il faut que tu y ailles. Ne te sers pas de mon état comme d'une excuse.

— Mais l'enfant ?

— Tout ira bien. Que ferais-tu d'ailleurs, même si tu étais ici ? Tu marcherais de long en large, ou énerverais tout le monde. Les médecins s'occuperont bien de moi. Ce n'est pas la première grossesse dont ils ont à se soucier.

— Mais… ne désires-tu pas ma présence ?

Elle lui avait pris la main :

— Bien sûr que si. Mais rappelle-toi ce que tu m'as dit. Le serment n'est pas aussi impératif que tu le croyais. Je sais que tu pars… et qu'à ton retour il n'y aura plus de mystère. Et si ce qu'Échanges Collins a dit est vrai, tu pourras me parler de tout ce que tu auras vu.

Helward n'avait pas très bien compris ce qu'elle entendait par là. Depuis un certain temps, il avait pris l'habitude de lui confier une grande part de ce qu'il voyait et faisait hors de la ville et Victoria l'écoutait avec beaucoup d'intérêt. Il ne voyait plus aucun mal à s'entretenir avec elle, bien qu'il s'inquiétât de la voir toujours aussi curieuse, d'autant qu'une grande partie de ce qu'il lui avait raconté ne touchait qu'à ce qu'il considérait comme des détails insignifiants.

Quoi qu'il en soit, il n'avait plus aucun motif d'éviter le voyage vers le passé et, au fond, l'idée l'enthousiasmait. Il en avait tellement entendu parler, surtout à demi-mot, par allusions, et voilà que le temps était venu pour lui de s'y aventurer à son tour ! Jase était déjà dans le passé… peut-être se rencontreraient-ils. Il avait envie de revoir Jase. Tant de choses étaient intervenues depuis qu'ils ne s'étaient parlé. Se reconnaîtraient-ils seulement ?

Victoria n'alla pas le voir partir. Elle était encore au lit dans sa chambre quand il la quitta. Pendant la nuit, ils avaient tendrement fait l'amour, en plaisantant à demi sur la nécessité « d'en prendre pour longtemps ». Elle s'était accrochée à lui quand il l'avait embrassée une dernière fois et, en fermant la porte pour s'engager dans le couloir, il avait cru l'entendre sangloter. Il s'était immobilisé, prêt à retourner près d'elle, puis, après une brève hésitation, il avait poursuivi son chemin. Inutile de faire durer une situation pénible.

Clausewitz l'attendait dans la salle des Futurs. On avait entassé dans un coin un équipement rudimentaire et étalé un grand plan sur la

table. L'attitude de Clausewitz était différente de celle qu'il avait eue lors de l'entrevue précédente. Dès que Helward fut entré, Clausewitz le conduisit devant le bureau pour lui expliquer sans préambule ce qu'il devrait faire.

— Voici un plan composite du terrain au sud de la cité. Il est fondé sur l'échelle linéaire. Vous savez ce que cela veut dire ?

Helward fit un signe affirmatif.

— Bon. Un centimètre sur le plan est en gros équivalent à un kilomètre… mais en distance linéaire. Pour des raisons que vous découvrirez par la suite, cela ne vous sera d'aucune utilité. Pour le moment, la ville est ici, et le village que vous devez retrouver est là. (Clausewitz désignait un amas de points noirs à l'autre bout du plan.) À compter d'aujourd'hui, la distance est exactement de soixante-sept kilomètres. Quand vous aurez quitté la ville, vous vous apercevrez que les distances et les directions sont trompeuses. Auquel cas, le meilleur avis que je puisse vous donner – comme à tous nos autres apprentis – c'est de suivre les pistes de la ville. Quand vous vous rendez au sud, elles sont votre seul lien avec nous et le seul moyen de retrouver le chemin du retour. Les puits creusés pour les fondations et les traverses doivent encore être visibles. Avez-vous compris cela ?

— Oui, monsieur.

— Vous accomplissez ce voyage pour une raison essentielle. Vous devez faire en sorte que les femmes qui vous sont confiées parviennent en sûreté à leur village. Cela fait, vous reviendrez à la ville sans délai.

Helward s'occupait à des calculs mentaux. Il savait combien de temps il lui faudrait pour parcourir un kilomètre… quelques minutes seulement. En une pleine journée de marche par temps chaud, il pouvait espérer couvrir au moins vingt kilomètres… et avec les femmes qui ralentiraient sa progression, la moitié. Dix kilomètres par jour, cela faisait sept jours pour l'aller, trois ou quatre pour le retour. Au pis, il serait de nouveau en ville dans les dix jours – soit dans un kilomètre, selon la façon de compter le temps dans la cité. Il se demanda soudain pourquoi on lui avait affirmé qu'il ne serait pas de retour pour la naissance de son enfant. Qu'avait donc dit Clausewitz l'autre jour ? Qu'il serait absent pendant dix à quinze kilomètres… et peut-être même cent ! Cela paraissait insensé.

— Il vous faudra un moyen de mesurer les distances, pour que vous sachiez quand vous approcherez du village. Entre la cité et cette agglomération, il y a maintenant trente-quatre anciens emplacements de supports de câbles. Ils sont marqués sur ce plan sous l'aspect de lignes droites en travers des voies. Vous ne devriez pas avoir trop de mal à les repérer : les voies laissent toujours des traces distinctes sur le sol. Suivez toujours la voie extérieure gauche. C'est-à-dire, en allant au sud, la plus à votre droite. Le village est situé de ce côté des voies.

— Mais les femmes reconnaîtront certainement la région dans laquelle elles vivaient ? s'étonna Helward.

— C'est exact. Voyons… le matériel dont vous aurez besoin. Tout est ici et je vous conseille de tout emporter. Ne croyez pas que vous puissiez vous passer d'une partie de cet équipement, parce que nous savons très bien ce que nous faisons. Est-ce clair ?

Une fois de plus, Helward répondit qu'il avait bien compris. Puis il examina le matériel avec Clausewitz. L'un des paquets ne contenait que des aliments synthétiques déshydratés et deux grandes gourdes d'eau. L'autre renfermait une tente et quatre sacs de couchage. Il y avait en outre une longueur de forte corde, des grappins de fer, une paire de bottes à crampons de métal… et une arbalète démontable.

— Avez-vous des questions à me poser, Helward ?

— Je ne pense pas, monsieur.

— Vous en êtes sûr ?

Helward regarda de nouveau l'équipement. Ce serait un sacré poids à transporter, à moins qu'il ne puisse partager la charge avec les femmes… et la vue de toute cette nourriture séchée lui soulevait l'estomac.

— Est-ce que je ne pourrais pas vivre des ressources naturelles, monsieur ? dit-il. Je trouve cette nourriture synthétique peu appétissante.

— Je vous conseillerai au contraire de ne*rien* manger qui ne sorte de ces paquets. Vous pouvez enrichir votre provision d'eau si vous le désirez, mais assurez-vous qu'il s'agit d'eau courante. Si vous mangez n'importe quel produit local une fois que vous serez hors de vue de la ville, cela vous rendra probablement malade. Je l'ai fait une fois, quand j'étais dans le passé, et j'en suis resté malade pendant deux jours. Ce n'est pas une vague hypothèse que je vous avance, c'est un conseil fondé sur une expérience pénible.

— Mais nous mangeons bien des produits indigènes dans la ville ?

— Et la ville est proche de l'optimum. Vous allez loin au sud de l'optimum.

— Cela modifie donc la nourriture, monsieur ?

— Oui. D'autres questions ?

— Non, monsieur.

— Bon. Alors il y a quelqu'un qui voudrait bien vous voir avant votre départ.

Il fit un geste vers une porte intérieure, que Helward alla ouvrir. Dans une petite pièce, son père l'attendait.

La première réaction de Helward fut la surprise, puis aussitôt après l'incrédulité. Moins de dix jours auparavant, il avait vu son père qui s'éloignait à cheval vers le nord… et maintenant, en cette courte période, il lui semblait que son père avait soudain horriblement vieilli.

Quand il entra, son père se leva, en s'appuyant d'une main maladroite sur une chaise. Il se tourna péniblement face à Helward. Toute son apparence portait les marques d'un âge avancé. Il se tenait voûté… ses vêtements ne lui allaient pas et la main qu'il tendit était agitée de tremblements.

— Helward, mon fils, comment vas-tu ?

Ses manières avaient également changé. Il n'y avait plus trace de la méfiance à laquelle Helward était habitué.

— Père… comment te sens-tu ?

— Très bien, mon fils. Il faut que je me repose à présent, me dit le médecin. Je suis allé dans le nord une fois de trop. (Il se rassit et d'instinct Helward s'avança pour l'aider.) On me dit que tu descends vers le passé. Est-ce exact ?

— Oui, père.

— Fais bien attention, mon fils. Il y a là-bas de quoi te remuer l'esprit. Pas comme dans le futur… où est ma place.

Clausewitz avait suivi Helward et se tenait à présent sur le seuil.

— Helward, il faut que vous sachiez que l'on a administré une piqûre à votre père.

Helward se retourna.

— Comment cela ?

— Il est rentré à la ville hier soir, en se plaignant de douleurs dans la poitrine. On a diagnostiqué une angine de poitrine et on lui a injecté un calmant. Il devrait être au lit.

— Très bien. Je ne m'attarderai pas.

Helward s'agenouilla sur le plancher près de la chaise.

— Te sens-tu mieux à présent, père ?

— Je te l'ai dit… tout va bien. Ne t'en fais pas pour moi. Comment va Victoria ?

— Cela s'annonce bien.

— Une bonne fille, Victoria.

— Je lui dirai de te rendre visite, dit Helward.

C'était affreux de voir son père dans cet état. Ils bavardèrent encore quelques minutes, mais bientôt le vieillard ne parvint plus à concentrer son attention. Il finit par fermer les yeux. Helward se releva.

— Je vais chercher un médecin, dit Clausewitz en sortant précipitamment.

Quand il revint au bout de quelques instants, il était accompagné de deux administrateurs de la Médecine. Ils soulevèrent avec précaution le vieil homme et l'emportèrent dans le couloir où une civière couverte d'un drap blanc attendait.

— Est-ce qu'il se rétablira ? demanda Helward.

— On s'occupe de lui, c'est tout ce que l'on peut dire.

— Il paraît si vieux, dit Helward, sans réfléchir.

Clausewitz était lui aussi d'un âge avancé, bien que visiblement en meilleure santé que son père.

— C'est un des risques de son travail, dit Clausewitz.

Helward lui jeta un coup d'œil incisif, mais n'obtint pas d'autres éclaircissements. Clausewitz ramassa les bottes à crampons et les présenta à Helward.

— Tenez… essayez-les.

— Pour mon père… voudriez-vous demander à Victoria de lui rendre quelquefois visite ?

— Ne vous tourmentez pas. Je m'en occuperai.

# 4

Helward mit ses paquets et son matériel dans l'ascenseur et se rendit au deuxième niveau. Quand la cabine s'immobilisa, il introduisit sa clé dans le bouton de maintien de la porte et se dirigea vers la pièce que lui avait indiquée Clausewitz. Quatre femmes et un homme l'attendaient. Dès qu'il fut entré, il se rendit compte que seuls l'homme et une femme étaient des administrateurs de la cité.

On le présenta aux trois autres femmes, mais elles ne lui adressèrent qu'un bref regard et se détournèrent. Leurs expressions trahissaient une hostilité déguisée, engourdie par une indifférence comparable à celle qu'avait éprouvée Helward jusqu'à ce moment. Avant d'entrer dans la salle, il s'était peu soucié de ces femmes. Il ne s'était même pas demandé de quoi elles auraient l'air. En fait, il n'en reconnaissait aucune, mais en entendant Clausewitz en parler, assimilées dans son esprit aux femmes qu'il avait vues dans les villages en chevauchant au nord avec Collings. Ces femmes étaient en général maigres et pâles, les yeux enfoncés dans les orbites, les joues creuses, les bras osseux et la poitrine plate. Le plus souvent vêtues de chiffons répugnants, avec des mouches qui se promenaient sur leurs visages, les femmes des villages de l'extérieur étaient de bien tristes créatures.

Ces trois-ci ne présentaient aucune de ces caractéristiques. Elles portaient des vêtements de ville propres ; leurs cheveux étaient bien lavés et coiffés ; leur chair était ferme ; leurs yeux, clairs. Il eut du mal à dissimuler sa surprise en les voyant aussi jeunes : à peine plus âgées que lui. Les gens de la ville parlaient des femmes marchandées au-dehors comme d'adultes, mais celles-ci n'étaient que de très jeunes filles.

Il était conscient de l'insistance de son regard, mais elles ne lui accordaient pas la moindre attention. Ce qui le travaillait, c'était le soupçon croissant que ces trois-là avaient été en un temps semblables aux misérables femmes qu'il avait vues dans les villages : leur venue à la ville leur avait restitué provisoirement une partie de la santé et de la beauté qui auraient été leurs si elles n'étaient pas nées dans la pauvreté.

L'administratrice traça rapidement leur portrait. Elles s'appelaient respectivement Rosario, Caterina et Lucia. Elles parlaient un peu l'anglais. Chacune d'elles était restée dans la ville plus de soixante kilomètres et chacune avait donné naissance à un bébé. Il y avait eu deux garçons et une fille. Lucia – mère de l'un des garçons – ne voulait pas garder l'enfant, qui resterait donc dans la cité et serait élevé dans la crèche. Rosario avait décidé de conserver son petit garçon et elle le ramènerait au village. Caterina n'avait pas eu le choix : mais de toute

façon l'idée de ne jamais revoir sa petite fille l'avait laissée parfaitement indifférente.

L'administrateur expliqua qu'il fallait donner à Rosario autant de lait en poudre qu'elle en demanderait, parce qu'elle allaitait encore le bébé. Les deux autres se nourriraient comme lui-même.

Helward ébaucha un sourire amical à l'adresse des trois filles, mais elles ne lui prêtèrent aucune attention. Quand il voulut regarder le bébé de Rosario, celle-ci lui tourna le dos en serrant l'enfant contre sa poitrine, d'un geste possessif.

Il n'y avait plus rien à dire. Ils prirent le couloir vers l'ascenseur, les trois filles portant leurs maigres biens. Ils s'entassèrent dans la cabine et Helward manœuvra le bouton pour descendre au niveau le plus bas.

Les filles continuaient à ne pas tenir compte de lui et bavardaient dans leur propre langue. Quand la cabine s'arrêta devant le passage sombre sous la cité, Helward eut du mal à en extraire l'équipement. Aucune des filles ne l'aida ; elles se contentaient de l'observer avec des mines amusées. Helward se chargea péniblement de tous les paquets et partit en chancelant vers la sortie sud.

Le soleil était éblouissant. Il posa son fardeau et jeta un coup d'œil circulaire.

La ville avait avancé depuis la dernière fois qu'il s'était trouvé dehors et maintenant les équipes de voies enlevaient les rails. Les filles se protégèrent les yeux de la main pour examiner les alentours. C'était probablement la première fois qu'elles revoyaient l'extérieur depuis leur entrée dans la ville.

Le bébé se mit à pleurer dans les bras de Rosario.

— Voudriez-vous m'aider à porter tout ceci ? demanda Helward en montrant le tas de nourriture et d'équipement.

Les filles le regardèrent comme si elles ne comprenaient pas.

— Nous devrions nous partager la charge.

Elles ne répondirent pas. Il s'assit sur le sol pour déballer le paquet renfermant la nourriture. Il décida que ce ne serait pas juste de faire porter un fardeau supplémentaire à Rosario, aussi divisa-t-il les aliments en trois, un des paquets à chacune des deux autres, et le reste dans son paquetage. Lucia et Caterina trouvèrent à contrecœur de la place dans leurs fourre-tout pour la nourriture. La longueur de corde était la partie la plus encombrante du matériel, mais Helward réussit à la rouler très serrée et à la bourrer dans son sac. Il parvint à faire tenir les grappins et les crampons dans le paquet de la tente et des sacs de couchage. Son chargement était maintenant plus maniable, mais guère moins lourd, et, malgré les avertissements de Clausewitz, il eut la tentation d'en abandonner la plus grande partie.

Le bébé continuait à pleurer, mais Rosario ne paraissait pas s'en

soucier.

— Venez, leur dit-il, irrité.

Il partit vers le sud, parallèlement aux voies. Les filles ne tardèrent pas à le suivre. Elles restèrent groupées, marchant à quelques mètres de lui.

Helward tenta d'adopter une bonne allure, mais il se rendit compte au bout d'une heure que ses calculs concernant la durée du voyage avaient été beaucoup trop optimistes. Les trois femmes allaient lentement et se plaignaient à haute voix de la chaleur et des accidents du terrain. Lui-même avait bien trop chaud sous son uniforme et le poids de son harnachement.

Ils étaient encore en vue des murs de la ville. Le soleil approchait de midi, et le bébé n'avait pas cessé de pleurer. Helward n'avait connu jusque-là qu'un instant de répit : une courte conversation avec Malchuskin qui, heureux de le revoir, leur avait souhaité bon voyage tout en formulant encore des griefs contre les manœuvres de l'extérieur.

Fidèles à leur attitude, les filles ne l'avaient pas attendu pendant qu'il causait et il avait dû quitter Malchuskin en hâte pour les rattraper.

Il décida de faire une halte.

— Ne pouvez-vous l'empêcher de pleurer ? demanda-t-il à Rosario en désignant l'enfant.

La fille lui lança un regard noir et s'assit par terre.

— Bon, dit-elle, je nourris.

Elle lui adressa un coup d'œil de défi et les deux autres filles vinrent attendre auprès d'elle. Helward avait compris. Il s'éloigna un peu, tournant le dos à la scène par discrétion pendant qu'elle donnait le sein à l'enfant.

Plus tard, il ouvrit une des gourdes et la passa à la ronde. La chaleur était insupportable et il n'était guère de meilleure humeur que les femmes. Il ôta sa veste et la posa sur un de ses paquets. Bien qu'il sentît plus profondément la morsure des courroies de sac, il avait tout de même un peu moins chaud.

Il était impatient de se remettre en route. Le bébé s'était endormi et deux des filles le portaient entre elles, dans un petit berceau improvisé avec un des sacs de couchage. Helward avait dû les soulager de leur fourre-tout, mais il acceptait de bon gré ce surcroît d'inconfort en échange d'un silence agréable.

Ils marchèrent encore une demi-heure, puis il commanda de nouveau une halte. Il était inondé de sueur, et ne pouvait guère se consoler en voyant les filles dans le même état.

Il leva les yeux vers le soleil qui paraissait être presque à la

verticale. Non loin d'eux se trouvait une mince éminence rocheuse. Il alla s'asseoir dans l'ombre maigre qu'elle projetait. Les filles le rejoignirent, se plaignant toujours entre elles dans leur langue. Helward regrettait de ne s'être pas mieux familiarisé avec le dialecte local… il saisissait de temps en temps une phrase, juste assez pour comprendre qu'il était l'objet de leurs récriminations.

Il ouvrit un paquet de nourriture déshydratée et l'humecta avec l'eau de la gourde. La soupe grisâtre qu'il obtint ainsi ressemblait à du porridge aigri et en avait le goût. Il prit un plaisir malicieux à entendre les filles redoubler leurs réclamations – pour une fois elles étaient justifiées, mais il ne leur donnerait pas la satisfaction de leur laisser voir qu'il pensait comme elles. Le bébé dormait toujours, mais la chaleur l'agitait. Helward devina que s'ils se remettaient en route, il s'éveillerait. Aussi quand les femmes s'allongèrent sur le sol pour faire un somme, il ne fit aucun effort pour les en empêcher.

Pendant qu'elles se reposaient ainsi, Helward contemplait la ville encore clairement visible à trois kilomètres de distance. Il pensa qu'il n'avait pas fait attention aux marques laissées par les emplacements de supports des câbles. Ils n'en avaient d'ailleurs passé qu'un jusque-là, quelques minutes auparavant. Maintenant, en y réfléchissant, il comprenait ce que Clausewitz avait voulu dire en mentionnant les marques laissées dans le sol. Il s'agissait de creux peu profonds de cinq pieds de long sur un de large dans le cas des traverses, mais là où avaient été plantés les supports de câbles, il y avait des fosses profondes entourées de sol retourné.

Il décompta mentalement le premier emplacement. Il lui en restait trente-sept à trouver.

Malgré la lenteur de leur marche, il ne voyait rien qui l'empêchât d'être de retour en ville pour la naissance de son propre enfant. Seul, au retour, il pourrait avancer rapidement, même dans des conditions inconfortables.

Il décida d'accorder une bonne heure de repos aux filles puis il alla se planter près d'elles.

Caterina ouvrit les yeux et le regarda.

— Venez, dit-il. Il faut repartir.

— Trop chaud.

— Dommage, mais on bouge, répondit-il.

Elle se mit debout, étirant longuement son corps, puis elle parla aux deux autres, qui se levèrent avec tout autant de répugnance. Rosario alla s'occuper du bébé. À l'horreur de Helward, elle le réveilla… mais heureusement il ne se remit pas à pleurer immédiatement. Sans tarder, Helward remit à Caterina et Lucia leurs fourre-tout et ramassa ses deux sacs. Le soleil cognait dur et, en quelques secondes, le bien-être de la halte fut oublié. Ils n'avaient fait

que quelques pas quand Rosario passa le bébé à Lucia.

Elle retourna vers les rochers et disparut derrière. Helward faillit demander ce qu'elle faisait… mais il comprit brusquement. Quand Rosario revint, Lucia s'éloigna, puis Caterina. Elles le retardaient volontairement. Il sentait la pression de sa propre vessie, mais sa colère et sa fierté lui interdisaient de se soulager. Il décida d'attendre encore un moment.

Ils marchaient. Les filles avaient à présent ôté les jaquettes qui étaient de mise en ville, pour ne conserver que leurs pantalons et leurs chemisiers. Le tissu mince, humide de transpiration, leur collait au corps, ce que Helward observa avec un certain détachement, en songeant qu'en d'autres circonstances il eût trouvé cela très excitant. Dans son état présent, il nota seulement que les trois filles avaient des silhouettes plus pleines que Victoria – Rosario, notamment, avait de gros seins bondissants aux mamelons saillants. Plus tard, une des femmes dut remarquer son regard, car bientôt elles se couvrirent la poitrine de leur jaquette tenue serrée. Cela ne changeait rien pour Helward…, il ne demandait qu'à être débarrassé d'elles.

— Avons-nous de l'eau ? vint lui demander Lucia.

Il fouilla dans son sac et lui remit une gourde. Elle but, s'humecta les mains et s'aspergea le visage et le cou. Rosario et Caterina firent de même. La vue et le bruit de l'eau, c'en fut trop pour Helward, dont la vessie protesta de nouveau. Il promena les yeux alentour. Pas d'endroit protégé. Alors il s'écarta de quelques mètres et se soulagea sur le sol. Il entendit des gloussements derrière lui.

Quand il revint, Caterina lui tendit la gourde. Il la porta à ses lèvres. Caterina la poussa soudain par-dessous et l'eau se répandit sur son nez et ses yeux. Les femmes s'esclaffèrent tandis qu'il crachotait et s'étouffait. Le bébé se remit à pleurer.

# 5

Ils dépassèrent encore deux emplacements de supports avant que Helward décide de camper pour la nuit. Il choisit un endroit proche d'un bouquet d'arbres, à deux ou trois cents mètres des traces laissées par les voies. Un petit ruisseau coulait à proximité et après en avoir éprouvé la pureté – il n'avait d'autre guide que son palais – il déclara l'eau potable, afin de conserver la réserve des gourdes.

La tente était relativement facile à dresser et, bien qu'il eût commencé seul le travail, les filles l'aidèrent à terminer. Dès que la tente fut prête, il y étendit les sacs de couchage et Rosario s'y retira pour nourrir le bébé.

Une fois l'enfant endormi de nouveau, Lucia aida Helward à reconstituer les aliments synthétiques. Cette fois, ce fut une soupe de couleur orangée, qui n'avait pas meilleur goût que la précédente. Le soleil se coucha pendant qu'ils mangeaient. Helward avait allumé un petit feu, mais un vent glacial souffla bientôt de l'est. Pour finir, ils durent se réfugier dans le confort et la chaleur des sacs de couchage sous la tente.

Helward tenta de nouer conversation avec les filles, mais elles ne répondaient pas, ou bien échangeaient des remarques moqueuses en espagnol. Il laissa tomber. L'équipement comprenait quelques bougies. Il en alluma plusieurs et resta allongé une heure ou deux, à leur clarté, en se demandant quel avantage la cité pouvait bien retirer de cette inutile expédition qu'on lui imposait.

Il finit par s'endormir, mais fut réveillé à deux reprises par les cris du bébé. Une fois, il distingua la silhouette de Rosario, découpée sur la faible clarté nocturne, assise sur son sac de couchage et donnant le sein à l'enfant.

Ils s'éveillèrent de bonne heure et partirent rapidement. Helward ne savait trop ce qui se passait, mais l'humeur des trois femmes était très différente ce jour-là. Pendant la marche, Caterina et Lucia chantèrent un peu et, à la première halte, elles s'efforcèrent de nouveau de répandre de l'eau sur lui. Il recula pour les éviter, mais ce faisant il trébucha sur le sol inégal… et une fois de plus crachota et s'étouffa pour leur plus grand amusement. Seule Rosario le tenait à l'écart, ne lui prêtant ostensiblement aucune attention, alors que Lucia et Caterina lui faisaient des grâces. Il n'aimait guère ces taquineries – car il ne voyait aucun moyen de leur répondre – mais il préférait cela à l'atmosphère déplaisante de la veille.

Tandis que la matinée s'écoulait et que la température montait, leur humeur devenait plus décontractée. Aucune des trois ne portait de jaquette et, à la halte suivante, Lucia déboutonna le haut de son

chemisier. Caterina ouvrit complètement le sien et en noua simplement les pans par-devant, sur sa peau nue.

Maintenant, Helward ne pouvait plus se méprendre quant à l'effet qu'elles avaient sur lui. Avec la familiarité croissante, l'atmosphère se décontractait. Même Rosario ne lui tourna pas le dos quand elle donna le sein à son bébé.

Une petite zone boisée les mit quelque temps à l'abri de la chaleur. Helward se rappelait avoir aidé à dégager le terrain en ce lieu pour les poseurs de voies, quelques kilomètres auparavant. Ils s'assirent à l'ombre, attendant que la plus forte chaleur fût passée.

Ils avaient maintenant rencontré au total cinq emplacements de supports… plus que trente-trois. Helward n'était plus aussi contrarié par la lenteur du voyage. Il se rendait compte qu'il n'eût pu aller vite, même seul. Le terrain était trop difficile, le soleil trop brûlant.

Il décida de rester deux heures à l'ombre des arbres. Rosario, un peu à l'écart, jouait avec l'enfant. Caterina et Lucia étaient assises sous un arbre. Elles avaient ôté leurs chaussures et bavardaient calmement. Helward ferma les yeux quelques instants, mais il s'agita bientôt. Il quitta seul l'abri des arbres pour aller contempler les cicatrices laissées par les quatre voies. Il regarda à gauche et à droite, au nord et au sud : la ligne courait, droite, sans faute, ondulant légèrement avec le sol, mais maintenant strictement sa direction.

Il resta là, savourant sa solitude relative un moment, et souhaitant voir le temps changer et le ciel se couvrir ne fût-ce qu'un moment. Il réfléchissait, se demandant s'il ne vaudrait pas mieux se reposer le jour et voyager la nuit, mais finit par conclure que c'était trop dangereux.

Il allait retourner vers les arbres quand il aperçut soudain du mouvement à environ un kilomètre au sud. Il fut aussitôt sur ses gardes et se jeta à terre derrière une souche. Il attendit.

Peu de temps après, il vit une silhouette qui venait vers lui au long des traces de voies.

Il se rappela l'arbalète démontée dans son sac, mais il était déjà trop tard pour aller la chercher. Il y avait un buisson à un ou deux mètres de la souche et il rampa derrière. Mieux dissimulé à présent, il espéra ne pas être vu.

La silhouette se rapprochait ; Helward fut surpris de reconnaître l'uniforme d'un apprenti de guilde. Sa première impulsion fut de sortir de sa cachette, mais il se ravisa.

Quand l'homme ne fut plus qu'à une cinquantaine de mètres, il reconnut Torrold Pelham, un garçon plus âgé que lui de plusieurs kilomètres, qui avait déjà quitté la crèche depuis longtemps. Helward surgit de son buisson et se dressa.

— Torrold !

Aussitôt Pelham se mit sur la défensive. Il épaula son arbalète et la pointa sur Helward… puis la rabaissa lentement.

— Torrold… c'est moi, Helward Mann.

— Bon Dieu ! que fais-tu par ici ?

Ils éclatèrent de rire, comprenant qu'ils étaient là tous les deux pour la même raison.

— Tu as grandi, observa Pelham. La dernière fois que je t'ai vu, tu n'étais encore qu'un gamin.

— Tu es allé dans le passé ? demanda Helward.

— Oui.

Pelham regardait au-delà de lui, le long de la piste au nord.

— Alors ?

— Ce n'est pas ce que je pensais.

— Qu'y trouve-t-on ?

— Tu es déjà dans le passé. Tu ne le sens pas ?

— Sentir quoi ?

Pelham l'examina un instant :

— Ce n'est pas tellement désagréable, ici. Mais on le sent. Peut-être n'en as-tu pas conscience. Mais ça grandit rapidement, plus au sud.

— Qu'est-ce qui grandit ? Tu parles par devinettes.

— Non… c'est impossible à expliquer. (Pelham reporta les yeux vers le nord.) La ville est-elle loin d'ici ?

— Pas très loin. Quelques kilomètres.

— Que lui est-il arrivé ? Ont-ils trouvé le moyen de la déplacer plus vite ? Je n'ai été absent qu'un temps assez court, et la cité a avancé beaucoup plus loin que je n'aurais cru.

— Elle n'a pas dépassé la vitesse habituelle.

— Il y a un peu en arrière un cours d'eau sur lequel on avait jeté un pont. Quand cela s'est-il passé ?

— Il y a environ quinze kilomètres.

Pelham secoua la tête :

— C'est insensé.

— Tu as perdu la notion du temps, tout simplement.

Pelham se mit à sourire :

— C'est sans doute ça. Écoute… tu es seul ?

— Non. J'ai trois filles avec moi.

— Comment sont-elles ?

— Ça va. Un peu rétives au départ, mais on commence à mieux se connaître.

— Jolies, non ?

— Pas mal. Viens donc les voir toi-même.

Helward le guida entre les arbres jusqu'au moment où ils purent distinguer les jeunes femmes.

Pelham émit un sifflement :

— Hé… jolis morceaux. Tu les as… tu me comprends ?

— Non.

Ils retournèrent vers la piste.

— Et tu comptes le faire ? demanda encore Pelham.

— Je n'en sais trop rien.

— Si tu veux un conseil, Helward… si tu en as envie, ne perds pas de temps. Sinon, il sera trop tard.

— Que veux-tu dire ?

— Tu verras bien.

Pelham lui adressa un sourire d'encouragement et reprit sa route vers le nord.

Helward n'eut guère le temps de réfléchir aux propos équivoques de Pelham. Rosario avait nourri son bébé avant le départ et ils marchaient depuis quelques minutes seulement quand l'enfant fut pris de vomissements violents.

Rosario le serra contre elle en chantonnant doucement, mais il n'y avait pas grand-chose à faire. Lucia lui parlait amicalement. Helward se tourmentait, car si le bébé était gravement malade, il n'y aurait guère d'autre solution que de retourner à la ville. Mais bientôt l'enfant cessa de vomir et, après une séance de cris vigoureux, finit par se calmer.

— Voulez-vous continuer ? demanda Helward à Rosario.

Elle haussa les épaules, résignée :

— Si.

La marche reprit, plus lente. La chaleur n'avait pas sensiblement diminué et Helward proposa à plusieurs reprises aux filles de s'arrêter. Elles répondaient chaque fois non, mais Helward s'apercevait qu'un changement subtil s'opérait dans le groupe qu'ils formaient. La petite tragédie semblait les avoir rapprochés.

— Nous camperons ce soir, décida Helward, et nous nous reposerons toute la journée de demain.

Elles se déclarèrent d'accord et quand Rosario donna de nouveau le sein au bébé, peu après, celui-ci garda le lait.

Juste avant la nuit, ils parvinrent à un lieu plus onduleux et rocailleux puis se trouvèrent soudain devant le gouffre qui avait donné tant de mal aux Constructeurs de Ponts. Il ne restait guère de traces de l'endroit où le pont avait été jeté, bien que les fondations des tours de suspension eussent laissé deux grandes cicatrices sur le sol de ce côté.

Helward se souvint d'un bout de terrain plat sur la rive nord du cours d'eau coulant au fond du ravin, et il emmena ses compagnes dans cette direction.

Rosario et Lucia s'affairèrent autour du bébé, pendant que

Caterina aidait Helward à dresser la tente. Soudain, alors qu'ils étalaient les quatre sacs de couchage à l'intérieur, Caterina lui posa la main sur le cou et l'embrassa légèrement sur la joue.

Il lui sourit :

— Pourquoi ?

— Vous gentil avec Rosario.

Helward n'insista pas, pensant que le baiser pourrait se répéter, mais Caterina sortit à reculons de la tente pour appeler les autres. Le bébé semblait aller mieux et s'endormit dès qu'on l'eut installé dans son berceau improvisé. Rosario ne parla pas de son enfant, mais Helward constata qu'elle était moins inquiète.

La soirée était beaucoup plus chaude que la veille et après avoir mangé, ils restèrent hors de la tente un moment. Lucia s'inquiétait de ses pieds, les frottant continuellement, et les autres filles avaient l'air d'y attacher beaucoup d'importance. Elle montra ses pieds à Helward ; de grosses ampoules se dessinaient à la face externe des orteils. Puis elles comparèrent longuement leurs pieds, les deux autres femmes se plaignant également de souffrir.

— Demain, pas chaussures, dit Lucia.

Cela parut mettre fin à la discussion.

Helward attendit devant la tente pendant que les filles y entraient. La nuit précédente avait été si froide qu'ils avaient tous dormi avec leurs vêtements dans les sacs, mais cette soirée était chaude et humide. Une certaine timidité incita Helward à décider de dormir tout habillé sur le sac, mais son intérêt croissant envers ces filles lui soufflait quelques pensées folles concernant leur attitude éventuelle. Au bout de quelques minutes, il pénétra en rampant sous la tente. Les bougies étaient allumées.

Les trois femmes étaient chacune dans son sac, mais Helward remarqua, à leur tas de vêtements, qu'elles s'étaient déshabillées. Il ne leur dit rien, mais souffla les bougies, se dévêtit maladroitement dans le noir et trébucha. Il s'étendit, trop conscient du corps de Caterina tout proche dans le sac de couchage voisin. Il resta longtemps éveillé, s'efforçant d'oublier l'excitation qui le tenaillait férocement. Victoria paraissait bien lointaine.

# 6

Il faisait jour quand il s'éveilla. Après une tentative ratée de se vêtir à l'intérieur du sac, il sortit tout nu de la tente et se couvrit en hâte à l'extérieur. Il alluma le feu de camp et mit à chauffer l'eau pour le thé synthétique.

Dans ce coin, au fond du gouffre, il faisait déjà chaud et Helward se demanda de nouveau s'il fallait reprendre la route ou se reposer un jour comme il l'avait promis.

Quand l'eau fut prête, il but son thé. Il entendit du bruit dans la tente. Peu après, Caterina en sortit et passa devant lui en direction du ruisseau.

Helward la suivit des yeux… elle ne portait que son chemisier déboutonné et son pantalon. Au bord de l'eau, elle se retourna et agita le bras.

— Venez ! cria-t-elle.

Helward n'avait pas besoin d'autre encouragement. Il la rejoignit, se sentant mal à l'aise sous son uniforme, avec ses bottes à crampons.

— Nager ? fit-elle.

Et sans attendre de réponse, elle ôta sa chemise, glissa hors du pantalon et entra dans l'eau en marchant. Helward jeta un coup d'œil vers la tente. Rien ne bougeait.

Il se déshabilla en quelques secondes et se dirigea vers elle parmi les éclaboussures. Elle se retourna face à lui, et sourit en voyant la réaction qu'elle avait suscitée chez lui. Elle lui envoya de l'eau et se retourna. Helward bondit sur elle, l'entourant de ses bras… et ils s'écroulèrent dans l'eau, de toute leur longueur.

Caterina se dégagea en se tortillant et se releva. Elle fila dans l'eau peu profonde, soulevant des gerbes d'écume. Helward la suivit et la rattrapa sur la berge. Elle avait le visage grave. Elle lui passa les bras autour du cou, attirant son visage vers elle. Ils s'embrassèrent un long moment, puis sortirent du ruisseau pour s'étendre dans l'herbe haute de la berge. Allongés l'un contre l'autre, ils reprirent leur étreinte avec plus de passion.

Quand ils se furent séparés et rhabillés pour revenir à la tente, Rosario et Lucia se bourraient de brouet jaunâtre. Elles ne dirent rien, mais Helward vit Lucia adresser un sourire à Caterina.

Une demi-heure après, le bébé fut de nouveau malade… Rosario le tenait dans ses bras, l'air inquiet, mais elle le poussa soudain dans ceux de Lucia et partit en courant. Quelques secondes après, on entendait ses hoquets nauséeux au bord de l'eau.

Helward demanda à Caterina :

— Tout va bien ?

— Oui.

Il renifla la nourriture qu'elles avaient préparée et mangée. Elle paraissait normale. Pas appétissante, mais pas gâtée. Quelques minutes après, Lucia se plaignait à son tour de vives douleurs d'estomac. Elle était livide.

Caterina s'éloigna.

Helward était désespéré. Il semblait bien qu'il n'eût maintenant d'autre recours que de regagner la ville. Si leurs aliments étaient avariés, comment pourraient-ils se maintenir en vie le reste du voyage ?

Rosario revint au campement au bout d'un moment. Elle était pâle et affaiblie ; elle s'assit sur le sol, à l'ombre. Lucia, elle-même très blanche, se tenait le ventre et le bébé continuait à hurler. Helward n'était nullement préparé à faire face à pareille situation et ne savait que dire.

Il partit à la recherche de Caterina qui n'avait pas paru atteinte par le mal.

Il la retrouva à une centaine de mètres en aval. Elle revenait au camp avec une brassée de pommes qu'elle avait trouvées. Elles étaient rouges, mûres en apparence. Helward en goûta une. Elle était douce et juteuse… mais il se rappela soudain l'avertissement de Clausewitz. Bien qu'il doutât de sa justesse, il rendit à regret le fruit à Caterina, qui acheva de le manger.

Ils firent cuire une des pommes sur les braises, puis l'écrasèrent et la donnèrent à manger à l'enfant, par minuscules bouchées. Cette fois il garda la nourriture et émit des bruits de contentement. Rosario étant encore trop faible pour s'en occuper, ce fut Caterina qui le coucha dans son berceau, et en quelques minutes il s'endormit.

Lucia n'eut pas de nausées, bien qu'elle continuât à souffrir du ventre toute la matinée. Rosario se remit plus rapidement et mangea une des pommes.

Helward avala le reste de la nourriture synthétique jaune… ce qui ne le rendit nullement malade.

Plus tard dans la journée, Helward remonta au sommet du ravin et longea le côté nord. Là, à quelques kilomètres en arrière dans le temps, des vies avaient été perdues pour faire avancer la ville. Le paysage lui était familier et, bien que presque tout le matériel utilisé eût été enlevé, les longs jours et les nuits passés à construire le pont restaient vivaces dans son souvenir. Il regarda au sud l'endroit exact où le pont avait été lancé.

Le ravin ne paraissait plus aussi large qu'à l'époque, ni aussi profond. Peut-être son impatience du moment l'avait-il conduit à se faire une impression exagérée de l'obstacle présenté par ce gouffre.

Mais non… Certainement le ravin*avait* été plus large.

Il se rappelait à présent qu'au moment où la ville était passée, les voies mesuraient au moins soixante mètres de long. Maintenant, à l'endroit où le pont l'avait enjambé, le ravin n'avait plus qu'une dizaine de mètres de largeur.

Helward resta un bon moment en contemplation devant le bord opposé, sans rien comprendre. Puis il lui vint une idée. Le pont avait été construit sur des plans parfaitement calculés… Il avait travaillé de nombreux jours à l'érection des tours de suspension et savait que, de chaque côté, les tours avaient été élevées à distance suffisante l'une de l'autre pour permettre à la cité de passer entre elles. »

Cette distance avait été d'environ quarante pas.

Il se rendit au point où s'était dressée une des tours nord, et marcha en direction de l'autre fondation. Il compta cinquante-huit pas.

Il refit un essai en sens inverse. Il compta cette fois soixante pas.

Il fit encore un test, à plus grandes enjambées : cinquante-cinq pas.

Debout au bord du gouffre, il regardait le ruisseau en bas. Il se souvenait clairement de sa profondeur lors de la construction du pont. Du point où il était en ce moment, le fond du ravin avait semblé se trouver à une profondeur terrifiante. Maintenant la descente était facile jusqu'au campement.

Une nouvelle idée le frappa et il se rendit au nord où une rampe avait été aménagée pour ramener la ville en contact avec le sol. Les traces des quatre voies étaient encore bien visibles.

Si les deux tours étaient apparemment plus écartées l'une de l'autre à présent, qu'en était-il des voies elles-mêmes ?

Après ses longues heures de travail avec Malchuskin, Helward connaissait en détail tout ce qui avait trait aux voies et aux traverses. L'écartement des rails était d'un mètre, et ils reposaient sur des traverses d'un mètre cinquante de long. En examinant maintenant les cicatrices laissées dans le sol par les traverses, il constatait qu'elles étaient beaucoup plus grandes. Il prit des mesures approximatives et estima que les marques avaient au moins deux mètres de long, mais avaient perdu de la profondeur. Cependant il savait bien que les traverses qu'il avait utilisées n'auraient pas pu laisser ces empreintes : la ville se servait de traverses de dimensions normalisées et les emplacements creusés pour les poser avaient toujours les mêmes dimensions, à peu de chose près.

Pour en être parfaitement certain, il mesura plusieurs autres traces et découvrit qu'elles avaient toutes un demi-mètre de trop.

Et trop rapprochées les unes des autres, en plus. Les équipes de voies posaient les traverses tous les un mètre vingt… et non tous les

cinquante centimètres, comme l'indiquaient ces marques.

Helward consacra encore quelques minutes à des mesures du même ordre, puis il dévala la pente, franchit le ruisseau – qui lui semblait encore plus étroit et moins profond qu'il ne l'avait été – et escalada la paroi sud.

Là aussi, les mesures qu'il releva sur les traces du passage de la ville étaient en contradiction flagrante avec ce qu'elles auraient dû être.

Intrigué – et plus qu'inquiet – il retourna au camp.

Les filles semblaient toutes les trois en meilleure condition. Mais le bébé avait de nouveau été malade. Les femmes lui dirent qu'elles avaient mangé les pommes recueillies par Caterina. Il en coupa une en deux et l'étudia attentivement. Il ne trouva aucune différence avec les pommes qu'il avait pu goûter précédemment. Une fois de plus, il eut la tentation d'en manger une, mais il la donna à Lucia.

Une idée lui était venue soudain.

Clausewitz lui avait conseillé de ne pas manger les produits locaux… probablement parce qu'il était originaire de la ville. Clausewitz avait spécifié que l'on pouvait manger les produits locaux quand la ville était proche de l'optimum, mais qu'à plusieurs kilomètres au sud, ce serait dangereux. S'il se contentait des aliments de la cité, il ne serait pas malade.

Mais ces femmes… Elles n'étaient pas de la ville. Peut-être était-ce sa propre nourriture qui les rendait malades ? Elles étaient capables de manger les aliments de la ville quand elles étaient à proximité de l'optimum, mais plus à présent.

Et c'était assez rationnel, sauf un détail : le bébé. À part quelques bouchées de pomme, il n'avait goûté que le lait de sa mère. Cela ne pouvait sûrement lui faire aucun mal.

Il alla avec Rosario voir le bébé. Celui-ci était dans son berceau, le visage rouge et taché de larmes. Il ne pleurait plus, mais s'agitait faiblement. Helward éprouvait de la pitié pour le petit être et se demandait que faire pour le secourir.

À l'extérieur de la tente, il retrouva Lucia et Caterina de fort bonne humeur. Elles lui adressèrent la parole au passage, mais il continua à se diriger vers le bord du ruisseau. Là, il s'assit et réfléchit à sa nouvelle idée.

La seule nourriture du bébé avait été le lait de sa mère… En supposant que la mère fût différente, maintenant qu'elle était loin de l'optimum ? Elle n'était pas originaire de la ville, mais l'enfant l'était. Cela changerait-il quelque chose ? Ce n'était pas très rationnel – car le bébé venait certainement de la chair de sa mère — mais c'était une possibilité.

Il retourna au campement et prépara de la nourriture synthétique

et du lait en poudre, en prenant bien soin de n'utiliser que de l'eau provenant de la ville. Il le donna à Rosario en lui recommandant d'alimenter ainsi le bébé.

Elle résista d'abord, puis céda. L'enfant accepta le lait synthétique et deux heures après, s'endormit paisiblement.

Le jour passa lentement. Dans le ravin, l'air était calme et chaud et Helward se sentit de nouveau abattu. Il comprenait que si ses suppositions étaient fondées, il ne pourrait plus désormais offrir aux femmes sa nourriture. Mais avec quarante kilomètres ou plus à parcourir, elles ne pouvaient pas vivre que de pommes.

Il leur expliqua plus tard ce qu'il avait en tête et leur proposa pour un temps de ne manger que très peu de sa nourriture, en y ajoutant ce qu'elles pourraient trouver dans le pays. Elles parurent surprises, mais y consentirent.

L'après-midi s'étirait, étouffante… et l'agitation de Helward se communiquait aux femmes. Leur humeur se fit espiègle, et elles le taquinèrent au sujet de son uniforme volumineux. Caterina annonça qu'elle allait se baigner. Lucia déclara qu'elle irait également. Elles se déshabillèrent devant lui, puis se mirent à jouer avec lui, le forçant à se dévêtir. Nus dans l'eau, ils jouèrent longtemps à s'éclabousser et furent rejoints plus tard par Rosario qui ne paraissait plus méfiante à son égard.

Tout le reste de la journée ils prirent des bains de soleil devant la tente.

Le soir, Lucia prit Helward par la main alors qu'il allait entrer dans la tente et l'entraîna à l'écart du campement. Elle se donna à lui avec passion, le serrant contre elle avec force comme s'il avait été la seule réalité de son monde.

Le lendemain matin, Helward sentit grandir la jalousie entre Lucia et Caterina. Il leva le camp aussi rapidement que possible.

Il leur fit traverser le ruisseau et escalader le versant sud du ravin. Toujours remontant la voie gauche extérieure, ils poursuivirent leur voyage. Le paysage était connu de Helward, la ville l'avait traversé lorsqu'il avait commencé à travailler hors de ses murs. À trois kilomètres environ se dressait la crête élevée d'où il avait assisté pour la première fois au remorquage.

Ils firent une halte au milieu de la matinée. Puis Helward se rappela qu'il y avait, à trois kilomètres seulement à l'ouest, un petit village. Il lui vint à l'esprit que s'il pouvait se procurer là des aliments, le problème d'une nourriture acceptable pour les femmes ne se poserait plus. Il leur en fit la proposition. Il fallut choisir celui qui s'y rendrait. Il avait l'impression qu'il devait s'en charger, puisqu'il était le responsable du groupe, mais il faudrait qu'une des filles

l'accompagne puisqu'il ne connaissait pas la langue locale. Il ne voulait pas laisser une femme seule avec l'enfant et il sentait bien que s'il emmenait Lucia ou Caterina, celle qui devrait rester manifesterait plus ouvertement sa jalousie. Pour finir, il demanda à Rosario de l'accompagner et l'accueil réservé à sa décision lui montra qu'il avait été bien avisé.

Ils s'orientèrent d'après les souvenirs de Helward et n'eurent aucun mal à trouver le village. Après une longue conversation entre Rosario et trois hommes de l'endroit, on leur remit de la viande séchée et quelques légumes verts. Tout se passa si bien que Helward se demanda de quels arguments elle avait pu user. Bientôt ils prirent le chemin du retour.

En marchant à quelques mètres derrière Rosario, Helward fut frappé pour la première fois par un détail concernant la jeune femme.

Elle était plus lourdement charpentée que les deux autres filles, avec des bras et un visage ronds, bien en chair. Rosario avait une tendance à l'embonpoint, mais Helward eut l'impression que cela s'était aggravé récemment. Avec un certain détachement tout d'abord, puis avec une attention plus soutenue, il observa que le chemisier de la jeune femme la serrait étroitement. Ses vêtements n'avaient pas toujours été si étroits ; lorsqu'ils lui avaient été remis en ville, leur taille était convenable. Puis Helward remarqua son pantalon : bien tendu sur les fesses, mais les jambes n'en traînaient pas moins sur le sol pendant qu'elle marchait. Certes elle ne portait pas de chaussures, mais il ne se rappelait pas que les jambes du pantalon eussent été si longues auparavant.

Il la rattrapa pour marcher à côté d'elle.

La chemise étroite lui comprimait les seins… et les manches étaient trop longues. De plus, Rosario paraissait beaucoup plus petite que la veille encore, du moins dans son souvenir.

Quand ils arrivèrent près des autres filles, Helward constata que leurs vêtements n'étaient pas mieux ajustés. Caterina avait noué les pans de sa chemise sur son ventre, comme avant, mais celle de Lucia était boutonnée et si serrée que le tissu bâillait entre les boutonnières.

Il s'efforça de ne pas y penser, mais au fur et à mesure qu'ils avançaient vers le sud, le phénomène paraissait s'intensifier de manière comique. En se baissant pour s'occuper du bébé, Rosario fit craquer la couture de son pantalon. Un des boutons de Lucia sauta quand elle porta la gourde à ses lèvres, et le chemisier de Caterina se déchira des deux côtés sous les aisselles.

Un kilomètre plus loin, Lucia perdit encore deux boutons. Son chemisier était maintenant ouvert de haut en bas et elle prit le parti de le nouer comme Caterina. Les trois filles avaient replié le bas de leurs pantalons et il était clair qu'elles étaient très mal à l'aise.

Helward fit halte derrière la crête et dressa le camp. Dès qu'elles eurent mangé, les femmes ôtèrent leurs vêtements déchirés et se retirèrent sous la tente. Elles plaisantèrent Helward sur ses propres vêtements : n'allaient-ils pas se déchirer aussi ? Il resta assis seul à l'extérieur, n'ayant pas encore sommeil, et ne souhaitant pas se trouver en butte aux brocards des filles.

Le bébé se mit à pleurer et Rosario sortit pour prendre de la nourriture à son intention. Helward lui parla, mais elle ne répondit pas. Il la regarda verser de l'eau sur le lait en poudre, examinant le corps dénudé, sans aucune pensée sexuelle. Il l'avait déjà vue nue la veille et il était bien certain qu'elle n'avait pas eu la même apparence. Hier, elle était presque aussi grande que lui, maintenant elle était trapue et grassouillette.

— Rosario, Caterina est-elle encore éveillée ?

Elle fit un signe affirmatif et retourna sous la tente. Quelques instants après, Caterina sortit et Helward se leva.

Ils se faisaient face à la clarté du feu de camp. Caterina ne parla pas et Helward ne sut que lui dire. Elle aussi avait changé. Une seconde plus tard, Lucia vint se placer près de Caterina.

Maintenant, c'était une certitude. À un moment quelconque de la journée, l'aspect physique des femmes avait changé.

Il les examina l'une et l'autre. Hier, nus au bord de l'eau, leurs corps étaient longs et souples, leurs seins ronds et pleins.

Maintenant, bras et jambes avaient raccourci, s'étaient épaissis. Les épaules et les hanches s'étaient élargies, les seins, moins arrondis étaient plus éloignés l'un de l'autre. Les visages plus ronds surmontaient des cous plus courts.

Elles s'approchèrent de lui. Lucia saisit entre ses mains la ceinture du pantalon de Helward. Elle avait les lèvres humides. De l'entrée de la tente, Rosario les observait.

# 7

Le lendemain matin Helward vit que les femmes s'étaient encore transformées pendant la nuit. Il estima qu'aucune d'elles ne dépassait un mètre cinquante de haut. En outre, elles parlaient plus rapidement et sur un mode plus aigu.

Elles ne purent entrer dans leurs vêtements. Lucia ne put enfiler son pantalon et fit craquer les manches de son chemisier. Quand ils levèrent le camp, elles abandonnèrent leurs habits pour continuer nues leur voyage.

Helward ne pouvait détacher ses yeux du spectacle. Chaque heure qui passait semblait révéler une nouvelle transformation. Leurs membres inférieurs étaient devenus si courts que leurs enjambées étaient ridiculement réduites et qu'il devait traîner pour ne pas les distancer. De plus, il observa qu'en marchant elles adoptaient une position oblique : elles paraissaient se pencher en arrière.

Elles l'étudiaient de leur côté et quand ils s'arrêtèrent pour boire de l'eau, un silence insolite plana sur le petit groupe pendant que la gourde passait d'une main à l'autre.

Autour d'eux, le paysage semblait changer inexplicablement, lui aussi. Les restes de la voie gauche extérieure qu'ils suivaient toujours étaient indistincts. La dernière marque d'emplacement d'une traverse que Helward avait examinée mesurait plus de douze mètres de long sur moins de cinq centimètres de profondeur. La voie immédiatement parallèle, l'intérieure gauche, n'était plus visible peu à peu, la bande de terrain qui les séparait s'était élargie à l'est jusqu'à près d'un kilomètre.

La fréquence des emplacements de supports avait augmenté. Le matin même ils en avaient dépassé douze et, d'après les calculs de Helward, il n'en restait que neuf à compter.

Mais comment reconnaîtrait-il le village des femmes ? Le paysage naturel de la région était plat et uniforme. Ce devait être le résidu durci d'une ancienne coulée de lave… ni ombre ni abri en vue. Il regarda le terrain de plus près. En y appuyant fortement les doigts, il parvenait encore à creuser légèrement la surface, mais bien que la poussière fût sèche et sablonneuse, elle paraissait épaisse et visqueuse au toucher.

Les femmes n'avaient plus maintenant qu'un mètre de haut et leurs corps s'étaient encore déformés. Les pieds larges et plats, les jambes épaisses et courtes, les torses arrondis et comprimés. Elles paraissaient laides et grotesques, et malgré la fascination qu'exerçait sur lui cette métamorphose, il était énervé par le son de leurs voix pépiantes.

Seul le bébé n'avait pas changé. Autant que Helward pût en juger, il était resté pareil à lui-même. Mais sa taille était monstrueusement disproportionnée par rapport à celle de sa mère et la silhouette tassée qu'était devenue Rosario le considérait avec une sorte d'horreur muette.

Le bébé était né dans la ville.

Tout comme Helward, fils d'une femme de l'extérieur, le petit de Rosario était un citadin. Quel que fût le phénomène qui agissait ainsi sur les trois filles et sur le paysage, ni lui ni le bébé n'en étaient affectés.

Helward n'avait pas la moindre idée de ce qu'il devait faire, ni de ce qu'il fallait penser des derniers événements.

La frayeur grandissait en lui car cela dépassait tout ce qu'il avait jamais su de l'ordre naturel des choses. Les faits étaient là, mais il ne disposait d'aucun critère pour leur trouver une explication rationnelle.

Il se tourna vers le sud et distingua une ligne de collines pas très éloignées. À leur forme et à leur hauteur moyenne, il présuma que c'étaient les premiers escarpements de quelque chaîne plus importante – mais il remarqua alors, avec un sursaut d'inquiétude, que le sommet des collines était couvert de neige. Le soleil était toujours aussi brûlant et l'air aussi chaud… La logique voulait que toute neige persistant sous ce climat se trouvât au sommet de très hautes montagnes. Et pourtant elles étaient assez proches – pas plus d'un kilomètre ou deux, pensait-il – pour qu'il en évalue l'altitude à quelque deux cents mètres au maximum.

Il se remit debout et tomba brutalement.

Dès qu'il fut à terre, il s'aperçut qu'il roulait comme sur une forte pente, vers le sud. Il réussit à s'immobiliser et se releva maladroitement, en luttant contre une force qui le tirait au sud. Cette sensation n'était pas tout à fait nouvelle. Il avait ressenti une étrange pression durant toute la matinée. Mais la chute l'avait surpris et la force paraissait beaucoup plus intense que précédemment. Pourquoi ne l'avait-elle pas affectée avant ? Il remonta en arrière, en pensée. Le matin, alors que son attention se portait sur d'autres faits étranges, il en avait cependant eu conscience, il s'en souvenait… et il avait eu vaguement l'impression de descendre une longue pente au flanc d'une hauteur. Mais c'était absolument insensé : le sol était plat aussi loin que portait la vue. Il resta près des filles, à juger de cette sensation.

Cela ne ressemblait pas à la pression de l'air, ni même à l'action de la gravité sur une pente. C'était quelque chose entre les deux : en terrain plat, sans un mouvement d'air perceptible, il se sentait comme poussé ou tiré vers le sud.

Il fit quelques pas en direction du nord et se rendit compte qu'il tendait les jarrets comme pour escalader une hauteur. Il se retourna

face au sud et, en contradiction avec le témoignage de sa vue, eut de nouveau l'impression de se trouver sur une pente très raide.

Les femmes le regardaient avec curiosité tandis qu'il revenait près d'elles.

Alors il constata que durant les dernières minutes, leurs corps s'étaient encore plus déformés.

# 8

Peu avant de se remettre en route, Rosario voulut lui parler. Il eut beaucoup de mal à la comprendre. Son accent avait toujours été prononcé, mais à présent sa voix était devenue très aiguë et son débit trop rapide. Après bien des répétitions, il finit par comprendre le sens général de ses paroles.

Elle et les deux autres filles avaient peur de retourner dans leur village. Elles étaient de la ville à présent et seraient rejetées par ceux de leur propre race.

Helward leur rappela qu'elles devaient pourtant s'y rendre, puisque telle avait été leur décision, mais Rosario déclara tout net qu'elles ne bougeraient pas. Elle était mariée à un homme de son village et bien qu'au début elle eût désiré retourner près de lui, elle pensait à présent qu'il la tuerait. Lucia était également mariée et partageait sa frayeur. Les gens des villages détestaient la cité et les femmes seraient punies pour y avoir séjourné.

Helward ne s'efforça pas davantage de répondre à Rosario. Il avait autant de peine à se faire comprendre qu'à la comprendre elle-même. Après tout, les filles étaient venues volontairement à la ville ; cela faisait partie du marché. Il tenta de le lui rappeler, mais elle ne comprenait pas.

Pendant leur conversation, le changement s'était aggravé. Elle ne mesurait guère à présent que trente centimètres de haut alors que la largeur de son corps dépassait nettement le mètre. Il était impossible de reconnaître en ces femmes des êtres humains, bien qu'il sût qu'elles appartenaient à l'espèce.

— Attendez-moi ici, lui dit-il.

Il se leva et retomba, roulant sur le sol. La force qui s'exerçait sur son corps avait encore grandi considérablement et il ne s'arrêta qu'au prix de grandes difficultés. Il retourna en rampant, luttant contre la force, jusqu'à son paquetage et le chargea sur son dos. Il prit la corde et se la passa à l'épaule.

Arc-bouté contre la pression, il se dirigea au sud.

Il n'était plus possible de distinguer d'autres détails naturels que la ligne du sol montant devant lui. La surface sur laquelle il marchait était devenue une tache imprécise et bien qu'il fit halte de temps à autre pour l'examiner, il ne distinguait dessus ni herbe, ni cailloux, ni terre.

Les aspects naturels du monde se déformaient… ils s'étalaient latéralement à l'est et à l'ouest, diminuant de hauteur et de profondeur.

Un simple rocher pouvait prendre l'apparence d'une bande gris foncé, d'un millimètre de large sur deux cents mètres de long. La crête basse, couronnée de neige, devant lui, pouvait être en réalité une chaîne de montagnes ; cette longue bande verte, un arbre.

Cette étroite bande blanchâtre, une femme nue.

Il parvint aux collines plus vite qu'il ne l'avait pensé. L'attraction vers le sud s'intensifiait et quand Helward ne fut plus qu'à une cinquantaine de mètres de la première pente, il trébucha… et se mit à rouler à vitesse sans cesse croissante vers la hauteur.

La face nord était presque verticale, comme le côté d'une dune exposé au vent et il s'y heurta durement. Presque aussitôt la pression vers le sud le hissa contre la paroi, défiant les lois de la gravité. Dans son désespoir, car il devinait qu'une fois au sommet la force deviendrait absolument irrésistible, il chercha une prise sur la surface rocheuse. Il trouva un éperon et s'y cramponna des deux mains, tentant de résister à la pression incessante. Son corps pivota jusqu'à ce qu'il se trouvât plaqué à la paroi, la tête en bas, conscient que s'il se laissait glisser maintenant, il serait entraîné à reculons vers le haut pour dévaler de l'autre côté vers le sud.

Il glissa la main dans son sac et y trouva le grappin. Il le coinça solidement sous l'éperon rocheux, y noua la corde et en enroula l'autre extrémité à son poignet. La pression au sud était maintenant si forte que l'attraction normale de la gravité vers le bas était à peu près annulée.

La substance de la montagne se transformait au-dessous de lui. Le mur dur, presque vertical, s'élargissait progressivement à l'est et à l'ouest, s'aplatissait aussi, si bien que derrière lui le sommet de la colline paraissait se rapprocher peu à peu de ses pieds. Il vit près de lui une fissure dans la roche qui se refermait peu à peu. Il décrocha le grappin de l'éperon et le planta dans la fissure. Quelques instants après, le grappin était fermement maintenu.

Le sommet de la crête s'était à présent distendu et passait sous son corps. La pression vers le sud s'empara de lui, l'entraînant de l'autre côté. La corde tint bon, et il resta suspendu… à l'horizontale.

Ce qui avait été une montagne n'était plus qu'une dure protubérance sous sa poitrine. Son ventre reposait sur ce qui avait été une vallée de l'autre côté. Ses pieds tâtonnaient pour se raccrocher à la crête de plus en plus effacée de ce qui avait été une autre montagne.

Il gisait à plat à la surface du monde, géant couché sur ce qui était naguère encore une région montagneuse.

Il souleva son corps, cherchant une position moins inconfortable. Redressant la nuque, il se trouva soudain à court de souffle. Un vent mordant, glacé, soufflait du nord, mais il était ténu et peu riche en oxygène. Il baissa la tête, posant le menton sur le sol. À ce niveau, il parvenait à respirer un air suffisant pour se maintenir en vie.

Le froid était de plus en plus mordant.

Des nuages chassés par le vent filaient à quelques centimètres au-dessus du sol en une nappe blanche sans accroc. Ils lui enveloppaient le visage, s'ouvrant sur l'arête de son nez comme l'écume à la proue d'un navire.

Sa bouche était au-dessous des nuages, ses yeux au-dessus.

Helward regardait devant lui, vers le nord, à travers l'atmosphère raréfiée, ténue.

Il était au bord du monde et la masse de celui-ci s'étalait devant lui.

Il voyait le monde entier.

Au nord le sol était uni, plat comme un dessus de table. Mais droit devant lui, dans cette direction, le terrain jaillissait de cette surface plane en une tour parfaitement symétrique, incurvée, concave. De plus en plus étroite, elle montait, s'amincissait, si élevée qu'il était impossible d'en distinguer la fin.

Elle se teintait d'une multitude de couleurs. Il y avait de larges zones de brun et de jaune, mouchetées de vert. Plus au nord, du bleu… un pur saphir éblouissant pour les yeux. Et par-dessus tout, le blanc des nuées en festons étirés, fins, en essaims brillants, en dessins hésitants.

Le soleil se couchait. Rouge, au nord-est, il luisait contre l'impossible horizon.

Sa forme restait la même. Un grand disque plat qui aurait pu être un équateur. Au centre, au nord et au sud, ses pôles prenaient l'aspect de colonnes concaves ascendantes.

Helward avait vu le soleil si souvent qu'il ne se posait plus de questions sur son apparence. Mais à présent il savait que le monde, lui aussi, avait cette forme.

# 9

Le soleil se coucha et le monde s'assombrit. La pression vers le sud était maintenant si puissante que son corps touchait à peine ce qui au-dessous de lui avait été chaîne de montagnes. Il restait suspendu à la corde dans le noir, comme à la verticale au long d'une falaise… sa raison lui affirmait qu'il était toujours à l'horizontale, mais sa raison était en conflit avec ses sens.

Il ne pouvait plus s'en remettre à la seule solidité de sa corde. Il tendit les mains en avant et agrippa deux petites saillies (avaient-elles été montagnes auparavant ?) pour se tirer vers l'avant.

La surface était lisse et il ne trouvait pas de prise ferme. Il s'aperçut à sa douleur qu'il pouvait enfoncer les doigts dans le sol, juste assez pour se maintenir un instant. De nouveau, il se traîna… de quelques pouces, mais de plusieurs kilomètres d'une certaine manière. La pression au sud ne diminuait pas de façon sensible.

Il lâcha la corde et se mit à ramper, main sur main. Encore quelques centimètres et ses pieds trouvèrent la faible crête qui avait été une montagne. Il se contracta, se hissa encore en avant.

Peu à peu la pression décroissait et bientôt il n'eut plus à se cramponner aussi désespérément. Il se détendit un instant pour reprendre haleine. Ce faisant, il acquit la certitude que la pression augmentait à nouveau et se propulsa vers l'avant. Il fut bientôt assez loin pour se reposer, sur les genoux et sur les mains.

Il n'avait pas regardé une seule fois vers le sud. Qu'y avait-il eu derrière lui ?

Il rampa encore longtemps avant de se sentir en mesure de tenir debout. Il se dressa, incliné vers le nord pour compenser la force d'attraction. Il se mit en marche, et l'inexplicable attraction diminua régulièrement. Bientôt, il eut l'impression d'être assez éloigné de la zone de la plus forte pression pour s'asseoir par terre et prendre un vrai repos.

Il regarda au sud où n'étaient que ténèbres. Les nuages qui s'étaient brisés sur l'arête de son nez étaient à présent à une certaine altitude au-dessus de lui. Ils masquaient la lune, sur laquelle Helward, mal instruit, ne s'était pas non plus posé de questions. Elle avait aussi cette forme étrange… il l'avait souvent vue et l'avait acceptée sans discussion.

Il poursuivit sa route au nord et la force d'attraction diminua encore. Le paysage alentour était sombre, sans détails caractéristiques, aussi n'y prêtait-il pas attention. Une seule pensée occupait son esprit :

avant de se coucher il fallait aller assez loin pour ne plus risquer d'être attiré dans la zone de pression. Il connaissait maintenant une des vérités essentielles de ce monde : le sol se mouvait bien comme Collings l'avait affirmé. Au nord, vers la cité, le terrain se déplaçait avec une telle lenteur que c'était presque imperceptible : d'environ un kilomètre par période de dix jours. Mais plus au sud, il prenait de la vitesse. Son accélération était exponentielle. Il l'avait vu à la façon dont le corps des femmes avait changé d'aspect : en une seule nuit le sol s'était suffisamment éloigné pour que leurs corps soient affectés par ces déformations latérales auxquelles elles étaient soumises… alors qu'il ne l'était pas lui-même.

La cité ne pouvait pas rester immobile. Elle était condamnée à se déplacer sans cesse, car si elle s'arrêtait, elle entamerait le lent glissement en arrière – vers le passé – pour arriver finalement dans la zone où les montagnes devenaient des saillies de quelques pouces de haut, où la pression irrésistible l'entraînerait irrémédiablement à sa perte.

Pour le moment, tandis qu'il poursuivait son lent cheminement au nord sur ce sol étrange et sombre, il ne pouvait trouver aucune explication rationnelle à ce qu'il venait de connaître. Tout était en contradiction avec la logique. Le sol était chose stable… il ne pouvait se déplacer. Les montagnes ne se déformaient pas. Les êtres humains ne se tassaient pas à trente centimètres de haut. Les ravins ne devenaient pas plus étroits. Les bébés ne s'étouffaient pas sur le lait de leurs mères.

Bien que la nuit fût à présent très avancée, Helward n'éprouvait pas d'autre fatigue que les effets de la tension subie au flanc de la montagne. Il lui vint à l'esprit que la journée avait passé vite, plus vite qu'il ne l'eût cru.

Il était maintenant éloigné de la zone de pression maximum mais il s'en méfiait trop encore pour faire halte. Ce n'était pas une perspective agréable que de dormir alors que le sol se déplacerait sous lui, l'emportant inéluctablement au sud.

Étant lui-même un microcosme de la ville, il ne pouvait se reposer davantage qu'elle.

La fatigue vint enfin et il s'allongea sur le terrain dur où il s'endormit aussitôt.

Il s'éveilla à l'aube et sa première pensée fut pour la pression vers le sud. Inquiet, il se dressa d'un bond et s'assura de son équilibre… la force était sensible, mais guère plus vive que dans son dernier souvenir.

Il jeta un coup d'œil en arrière.

Et là, c'était incroyable, se dressaient les montagnes.

Cela ne pouvait pas être. Il les avait vues, il les avait*senties* se réduire à une saillie de sol dur d'un ou deux pouces de haut. Pourtant elles étaient bien là : abruptes, de formes irrégulières, couronnées de neige.

Helward examina le contenu de son paquetage. Il avait perdu la corde et le grappin, et une grande partie de l'équipement, qu'il avait laissé près des femmes, mais il lui restait un bidon d'eau, un sac de couchage et plusieurs rations de nourriture déshydratée. Cela lui permettrait de tenir un bout de temps.

Il mangea un peu et assujettit sa charge sur son dos.

Il étudia le soleil, bien décidé cette fois à ne pas s'égarer.

Il se remit en marche vers le sud, vers les montagnes.

La pression croissait lentement autour de lui, le tirant en avant. Sous ses yeux les montagnes paraissaient perdre de la hauteur. La substance du sol devenait plus dure sous ses pieds et une fois de plus le terrain prenait l'aspect de fuseaux allongés.

Au-dessus de lui, le soleil se déplaçait plus vite qu'il n'aurait dû.

Toujours luttant contre la pression, Helward s'arrêta quand il vit que les montagnes n'étaient plus, une fois encore, qu'une succession de basses collines.

Il n'avait pas ce qu'il fallait pour aller plus loin. Il pivota et repartit vers le nord. La nuit tomba une heure après.

Il poursuivit sa route dans le noir jusqu'au moment où il sentit que la pression était assez faible. Il se coucha.

Quand le jour se leva, les montagnes étaient clairement en vue… et c'étaient bien des montagnes.

Il attendit. À mesure que le jour s'écoulait, la pression grandissait. Il était entraîné vers les montagnes par le mouvement du sol… et pendant qu'il les observait, il les vit s'élargir lentement sur les côtés.

Il reporta son campement au nord avant la tombée de la nuit. Il en avait assez vu. Le temps était venu de regagner la ville. Une nouvelle pensée le tracassait. Devrait-il établir un compte rendu des événements ?

S'il était incapable d'admettre la majeure partie de ce dont il avait été lui-même témoin, comment pourrait-il décrire ces phénomènes à quelqu'un d'autre ?

Un des points les plus frappants, ç'avait été cette vision stupéfiante du monde étalé sous ses yeux. Y avait-il un seul autre homme qui eût connu la même expérience ? Comment l'esprit pouvait-il admettre un concept dont l'œil n'avait pas été capable d'embrasser totalement la réalité ? À sa droite et à sa gauche – et autant qu'il sût, au sud de sa position – la surface du monde s'était

étendue sans limites. C'était seulement au nord, plein nord, qu'il avait aperçu une forme définie : ce pic de terrain incurvé, qui montait à une hauteur infinie.

Les trois femmes… comment pourrait-il affirmer les avoir menées à bon port alors qu'elles étaient passées à un état qui ne lui permettait pas de leur parler, ni même de les voir ? Elles avaient glissé dans leur propre monde, qui lui était totalement étranger, à lui, Helward.

Le bébé : qu'était-il devenu ? Manifestement enfant de la ville – puisqu'il n'avait pas été atteint par les déformations environnantes – Rosario l'avait probablement abandonné… et sans doute était-il mort à présent. Même s'il vivait encore, le déplacement du terrain l'entraînerait au sud vers cette zone de pression où il ne pourrait plus vivre.

Perdu dans ces pensées, Helward cheminait, ne prêtant guère attention à ce qui l'entourait. Il ne jeta un coup d'œil alentour que lorsqu'il s'arrêta pour boire une gorgée d'eau… et il sursauta en reconnaissant l'endroit où il se trouvait.

C'était le territoire rocailleux au nord du ravin sur lequel le pont avait été jeté.

Il but encore un peu d'eau et revint sur ses pas. S'il voulait retrouver le chemin de la ville, il lui fallait repérer l'emplacement des voies, et les amorces du pont seraient un indice plus précis que tout autre. Il rencontra un cours d'eau que, dans sa préoccupation, il avait dû traverser sans s'en apercevoir. Il en suivit les méandres, se demandant si c'était bien le même, car ce n'était plus qu'un minuscule ruisselet. Puis les berges devinrent plus abruptes, plus rocheuses, mais il n'y avait toujours aucun signe du ravin.

Helward escalada la berge et retourna vers l'amont. Bien que bizarrement familier, le cours d'eau était déformé, détourné, au point que Helward pensa qu'il pouvait s'agir d'une autre rivière.

Puis il remarqua un ovale noir près du bord de l'eau. Il descendit l'examiner. Il perçut une faible odeur de brûlé. Après étude, il reconnut que c'étaient les traces d'un feu. Son propre feu de camp de naguère.

À cet endroit, le cours d'eau n'avait guère qu'un mètre de large… pourtant, quand il s'y était trouvé avec les filles, il avait été large d'au moins trois mètres. Il remonta en haut de la berge. Après de longues recherches, il découvrit sur le sol des marques qui pouvaient être celles d'une des tours de suspension.

Du haut d'une berge à l'autre, la distance ne devait pas dépasser cinq mètres. L'eau coulait à quelques mètres au-dessous.

En ce point, la ville avait traversé.

Il se dirigea vers le nord et après un bref délai, trouva l'empreinte d'une traverse. Elle mesurait à peu près cinq mètres de long. La

suivante n'en était distante que de dix centimètres.

Le soir suivant, l'échelle du paysage avait repris des proportions plus normales à ses yeux. Les arbres ressemblaient à des arbres et non à des buissons rampants. Les cailloux étaient ronds et l'herbe poussait en touffes, non plus comme une moisissure verte. Les traces de voies qu'il suivait étaient encore trop éloignées les unes des autres pour ressembler à l'écartement utilisé par la cité, mais Helward pensait que son voyage ne durerait plus très longtemps.

Il avait perdu le compte des jours écoulés, mais le terrain lui était de plus en plus familier et il savait que jusqu'à présent, le temps qu'il avait passé loin de la ville restait considérablement moindre que celui prévu par Clausewitz. Même compte tenu des trois jours qui avaient paru passer si rapidement quand il était dans la zone de pression, la cité ne pouvait guère avoir avancé de plus de deux ou trois kilomètres vers le nord durant son absence.

Cette pensée était rassurante, car ses vivres diminuaient.

Il marchait sans cesse et les jours passaient. Toujours aucun signe de la ville, et les marques de voies ne revenaient nullement à leur écartement normal. Toutefois, il était maintenant si bien habitué à la notion de distorsion latérale au sud de ce monde qu'il ne s'en souciait guère.

Un matin une nouvelle pensée le troubla. Depuis plusieurs jours, l'écartement des voies n'avait pas paru se modifier… se pouvait-il qu'il fût dans une région où le mouvement du sol était exactement proportionnel à la vitesse de sa progression ? Telle une souris dans une cage tournante, faisait-il du sur-place ?

Pendant une heure ou deux, il pressa l'allure, puis sa raison reprit le dessus. Après tout, il avait réussi à s'éloigner de la zone de pression où le mouvement vers le sud était le plus accentué. Mais les jours s'additionnaient, et la ville n'était toujours pas plus proche, apparemment. Il en fut bientôt réduit à deux rations et dut augmenter sa provision d'eau en puisant aux sources locales.

Le jour où il fut au bout de ses vivres, il ressentit une vive excitation. La famine probable n'était plus un problème… il avait reconnu l'endroit où il se trouvait ! C'était cette région où il avait chevauché en compagnie d'Échanges Collings… et qui, à l'époque, était à quatre ou cinq kilomètres au nord de l'optimum !

Selon son estimation, il avait été absent au maximum durant cinq kilomètres… donc la ville aurait dû être en vue.

Devant lui, les traces de voies se prolongeaient jusqu'à une petite butte… et aucun signe de la ville. Les emplacements de traverses étaient toujours déformés et la rangée suivante de cicatrices – la gauche intérieure – était à quelque distance.

Tout ce que cela pouvait signifier, raisonnait Helward, c'était que pendant son absence, la ville s'était déplacée beaucoup plus rapidement. Peut-être avait-elle même dépassé l'optimum et se trouvait-elle dans une région où le sol bougeait plus lentement. Il commençait à comprendre pourquoi la ville se mouvait sans cesse : peut-être qu'en avant de l'optimum, il y avait une zone où le terrain restait parfaitement immobile.

Auquel cas la ville pourrait s'immobiliser… le grand tapis roulant s'arrêterait enfin.

# 10

Helward passa une mauvaise nuit car il était affamé.

Au matin, il avala quelques gorgées d'eau et se remit en route. La ville ne pouvait qu'apparaître bientôt.

Il dut rester immobile pendant la partie la plus chaude de la journée. La campagne, dénudée et plate, ne lui offrait aucune ombre. Il s'assit au bord des voies.

Alors qu'il regardait tristement droit devant lui, il aperçut quelque chose qui lui redonna bon espoir… Trois personnes longeaient lentement la voie, dans sa direction. Elles devaient avoir été envoyées de la ville à sa recherche…

À leur approche, il voulut se lever, mais il chancela et resta allongé.

— Appartenez-vous à la ville ?

Helward ouvrit les yeux et regarda celui qui avait parlé. Un jeune homme, portant l'uniforme des apprentis de guilde. Il fit un signe affirmatif, la mâchoire pendante.

— Vous êtes malade… que vous arrive-t-il ?

— Tout va bien. Auriez-vous quelque chose à manger ?

— Buvez ceci.

On lui tendit une gourde. Il avala une rasade. L'eau était fade, un peu croupie. L'eau de la ville.

— Pouvez-vous vous lever ?

Avec un peu d'aide, Helward se remit debout et s'écarta de la voie en direction de quelques maigres buissons. Il s'assit sur le sol et le jeune homme ouvrit son sac. Helward s'aperçut tout à coup que le sac était identique au sien.

— Est-ce que je vous connais ? demanda-t-il.

— Apprenti Kellen Li-Chen.

Li-Chen ! Il se le rappelait, du temps de la crèche.

— Moi, je suis Helward Mann.

Kellen Li-Chen ouvrit une ration alimentaire et y ajouta un peu d'eau. Bientôt Helward put s'attaquer, presque avec enthousiasme, à la bouillie grise bien connue.

À quelques mètres de distance, deux filles attendaient, debout.

— Vous descendez vers le passé ? demanda-t-il entre deux bouchées.

— Oui.

— J'en reviens.

— Qu'y trouve-t-on ?

Soudain, Helward se rappela avoir rencontré Torrold Pelham dans des circonstances analogues.

— Vous êtes déjà dans le passé, répondit-il. Ne le sentez-vous pas ?

Kellen secoua la tête.

— Que voulez-vous dire ? fit-il.

Helward faisait allusion à la pression en direction du sud, dont il éprouvait encore la subtile attraction en marchant. Mais il comprenait à présent que Kellen ne s'en était pas encore aperçu. Tant qu'il ne l'aurait pas éprouvée à son maximum, il ne la reconnaîtrait pas comme une sensation à part.

— Impossible d'en parler, reprit Helward. Allez dans le passé, vous verrez par vous-même. (Il lança un coup d'œil aux femmes. Assises par terre, maintenant, elles tournaient ostensiblement le dos aux deux hommes. Il ne put s'empêcher de sourire intérieurement.) Kellen, à quelle distance est la ville ?

— Quelques kilomètres. Neuf, à peu près.

Neuf kilomètres ! Elle devait avoir maintenant largement dépassé l'optimum !

— Pouvez-vous me laisser un peu de nourriture ? Rien qu'un peu… de quoi tenir jusqu'à la ville.

— Certainement.

Kellen lui tendit quatre rations. Helward les considéra un instant, puis lui en rendit trois.

— Une me suffira. Vous aurez besoin des autres.

— Je ne vais pas loin, observa Kellen.

— Je sais… mais vous en aurez quand même besoin.

Il examina de nouveau l'autre apprenti :

— Depuis combien de temps avez-vous quitté la crèche, Kellen ?

— Une vingtaine de kilomètres.

Mais Kellen était beaucoup plus jeune que lui. Il se rappelait clairement que Kellen était deux classes en dessous de lui à la crèche. La cité devait recruter ses apprentis bien plus jeunes, à présent. Toutefois Kellen paraissait adulte, et bien nourri. Son corps n'avait rien d'adolescent.

— Quel âge avez-vous ?

— Mille quarante kilomètres.

Impossible… il devait être plus jeune que Helward d'au moins quatre-vingts kilomètres, alors que ce dernier, d'après ses propres calculs, s'en attribuait mille soixante-dix.

— Avez-vous travaillé aux voies ?

— Oui. Fichtrement pénible, ce boulot.

— Je sais. Comment la ville a-t-elle pu avancer si vite ?

— Vite ? Nous avons traversé une mauvaise période. Il a fallu franchir une rivière et pour le moment, la ville est ralentie par une région accidentée. Nous avons perdu beaucoup de terrain. À mon

départ, elle était à neuf kilomètres en arrière de l'optimum.

— Neuf kilomètres ? Alors l'optimum a accéléré ?

— Pas que je sache. (Kellen observait les femmes, par-dessus son épaule.) Je pense qu'il nous faut repartir, à présent. Tout va bien ?

— Oui. Comment vous entendez-vous avec elles ?

Kellen sourit.

— Pas mal, dit-il. Des barrières linguistiques, mais j'arriverai bien à nous trouver un langage commun.

Helward rit et se rappela de nouveau Pelham.

— Alors, faites-le en vitesse, conseilla-t-il. Après, cela devient difficile.

Kellen Li-Chen le regarda fixement, puis se leva.

— Le plus vite sera le mieux, je crois.

Il retourna près des filles qui protestèrent d'une voix forte en s'apercevant que la halte ne serait pas plus longue. Quand elles passèrent devant lui, Helward remarqua que l'une des deux avait déboutonné son chemisier et en avait noué les pans à sa taille.

Avec la ration que lui avait donnée Kellen, Helward se sentait certain de parvenir à la ville sans nouvelles difficultés. Après le terrain qu'il avait couvert, neuf kilomètres n'étaient rien et il comptait bien arriver à la tombée de la nuit. Le paysage qui l'entourait était entièrement nouveau pour lui : en dépit de ce qu'avait affirmé Kellen, il semblait que la ville eût beaucoup avancé pendant son absence.

Le soir vint pourtant et il n'apercevait toujours rien de la ville.

Le seul signe d'espoir, c'étaient les dimensions plus normales des emplacements de voies. À sa halte suivante pour boire, Helward mesura une fosse et l'évalua à deux mètres de long.

Le sol montait devant lui et il distinguait une crête par-dessus laquelle passaient les traces des voies. Il se sentait sûr de trouver la ville dans le creux, de l'autre côté, aussi pressa-t-il le pas pour la voir au moins avant la nuit.

Le soleil touchait l'horizon quand il parvint à la crête et put contempler la vallée.

Une large rivière coulait au fond. Les empreintes des voies atteignaient la rive sud, et continuaient de l'autre côté. Aussi loin qu'il pût voir, elles couraient à travers la vallée pour se perdre dans une région boisée. Pas signe de la ville.

En colère, un peu perdu, Helward contempla la vallée jusqu'au soir, puis campa pour la nuit.

Peu après l'aube, il se remit en route et en quelques minutes fut au bord de la rivière. De ce côté, on apercevait de nombreux indices d'activité humaine… le sol boueux avait été abondamment foulé et était couvert d'étais brisés et de morceaux de béton provenant des

fondations. C'était probablement tout ce qui restait du pont que la ville avait dû construire.

Helward s'engagea dans l'eau, en se cramponnant d'abord à un bloc de ciment, puis, l'eau devenant plus profonde, se mit à nager ; mais le courant le prit et l'entraîna loin en aval avant qu'il ait pu se hisser sur la rive nord.

Tout trempé, il remonta jusqu'à l'endroit où se trouvaient les restes des voies. Son sac et ses vêtements étaient très pesants, aussi se déshabilla-t-il pour faire sécher son uniforme et son sac de couchage au soleil. Une heure après, les vêtements étaient secs et il les enfila, prêt à repartir. Le sac de couchage était encore humide, mais Helward comptait bien l'aérer à sa prochaine halte.

Il arrangeait les courroies de son paquetage quand il perçut un bruissement dans l'air ; quelque chose lui tirailla l'épaule. Il se tourna juste à temps pour voir retomber à terre un carreau d'arbalète.

Il plongea pour s'abriter dans le creux d'un emplacement de traverse.

— Ne bougez pas.

Il regarda dans la direction d'où venait la voix, mais sans voir celui qui avait parlé. Toutefois, il y avait un buisson à une cinquantaine de mètres de lui.

Helward examina son épaule. Le projectile avait déchiré sa manche, mais sans le blesser. Il était sans défense, ayant perdu sa propre arbalète avec le reste de ses affaires.

— J'arrive… Ne bougez pas !

L'instant d'après, un homme vêtu de l'uniforme des apprentis sortit des buissons, l'arbalète pointée sur Helward. Ce dernier cria :

— Ne tirez pas… je suis de la ville.

L'homme continua d'avancer sans répondre. Il s'immobilisa à cinq mètres de Helward.

— C'est bon ! Levez-vous !

Helward obéit, espérant bien se faire reconnaître.

— Qui êtes-vous ?

— Un homme de la ville, répéta-t-il.

— Quelle guilde ?

— Les Futurs.

— Quelle est la dernière ligne du serment ?

Helward, surpris, secoua la tête :

— Écoutez, que…

— Allons ! Le serment…

— Tout ceci est juré en pleine connaissance de ce que toute violation d'un…

L'homme abaissa son arme.

— Bien. Il fallait que je m'en assure. Comment vous appelez-

vous ?

— Helward Mann.

L'autre l'examina de plus près :

— Seigneur ! Je ne t'aurais jamais reconnu ! Tu t'es laissé pousser la barbe…

— Jase !

Les deux jeunes gens s'examinèrent encore un moment, puis échangèrent des paroles amicales. Helward se rendit compte qu'ils avaient changé depuis leur dernière rencontre au point d'être méconnaissables. À l'époque, ils n'étaient encore que de jeunes garçons qui souffraient de la vie décevante à la crèche… et maintenant, ils avaient changé à la fois d'attitude et d'apparence. À la crèche, Gelman Jase avait affiché du scepticisme et même du dédain pour l'ordre selon lequel ils devaient vivre ; il s'était campé comme le chef insouciant et irresponsable des garçons qui « mûrissaient » moins vite. Rien de tout cela n'apparaissait plus à Helward tandis qu'ils se tenaient au bord de la rivière et tentaient de renouer leur ancienne amitié. Les expériences de Jase hors de la ville l'avaient vieilli, tout comme elles l'avaient marqué physiquement.

— Mais pourquoi diable m'as-tu tiré dessus ? fit Helward.

— Je t'avais pris pour un took.

— Un quoi ? Ah, oui ! (Il avait oublié ce terme militaire.) Mais n'as-tu pas reconnu mon uniforme ?

— Cela ne veut plus rien dire.

— Mais…

— Ecoute, Helward, les choses changent. Combien d'apprentis as-tu rencontrés dans le passé ?

— Deux. Trois, en te comptant.

— Bien. Savais-tu que la cité envoie un apprenti dans le passé à peu près tous les kilomètres ? Il devrait y en avoir bien davantage ici… et comme nous prenons tous la même route, nous devrions nous croiser presque tous les jours. Mais les tooks deviennent astucieux. Ils tuent les apprentis pour leur voler leurs uniformes. As-tu été attaqué ?

— Non.

— Moi, oui.

— Tu aurais pu essayer de voir à qui tu avais affaire avant de me tirer dessus.

— J'ai visé de façon à ne pas te toucher.

Helward montra sa manche déchirée :

— Alors tu n'es qu'un tireur lamentable.

Jase alla ramasser son carreau, l'examina pour s'assurer qu'il n'était pas endommagé et le replaça dans son étui.

— Nous devrions nous efforcer de regagner la ville, dit-il au bout d'un moment.

— Sais-tu où elle est ?

Jase parut soucieux.

— Je peux le calculer, dit-il. Je marche depuis des kilomètres. Est-ce que la ville aurait soudain accéléré ?

— Pas que je sache. J'ai vu hier un autre apprenti. Il prétendait, lui, que la ville avait été retardée.

— Alors où diable est-elle ?

— Quelque part par là. (Helward montrait les restes de voies qui allaient au nord.)

— Alors, allons-y.

À la fin de la journée, la ville n'était toujours pas en vue. Et pourtant les voies avaient à présent leurs dimensions normales, du moins apparemment. Ils campèrent dans un coin boisé où coulait un ruisseau d'eau fraîche.

Jase était beaucoup mieux équipé que Helward. Outre son arbalète, il avait un second sac de couchage (celui de Helward, mouillé, avait commencé à sentir mauvais et il l'avait jeté), une tente et des vivres en abondance.

— Qu'est-ce que tu penses du passé ? demanda Jase.

— Je cherche encore à comprendre. Et toi ?

— Je ne sais pas. Comme toi, j'imagine. Rien de ce que j'ai vu n'est logique… et pourtant je sais que je l'ai vu et connu.

— Comment le sol pourrait-il se mouvoir ?

— Tu l'as également remarqué ?

— Je crois. C'est bien ce qui se passe, n'est-ce pas ?

Plus tard, ils échangèrent le récit de leurs aventures. Celles de Jase différaient sur de nombreux points de celles de Helward.

Il avait quitté la crèche quelques kilomètres avant Helward et avait subi nombre d'expériences comparables hors de la ville. Cependant, différence importante, il n'était pas marié et avait été invité à rencontrer diverses femmes transférées. En conséquence, il avait déjà connu les deux filles qu'il avait été chargé d'escorter dans le passé.

Il avait ainsi appris bien des histoires que racontaient les habitants du pays sur les gens de la cité. Que la ville était peuplée de géants qui pillaient, assassinaient et violaient les femmes.

Au fur et à mesure que son voyage se déroulait, Jase avait senti les filles paniquer. Quand il leur avait demandé la raison, elles avaient affirmé qu'elles étaient certaines de se faire tuer par leurs compatriotes à leur retour. Elles avaient demandé à regagner la ville. C'était à ce moment que Jase avait remarqué les premiers effets de la distorsion latérale. Il avait alors ordonné aux femmes de faire demi-tour et de retourner seules à la ville. Il avait eu l'intention de vivre

seul une journée de plus dans le passé pour étudier le phénomène.

Il s'était dirigé au sud, sans rien voir de bien intéressant. Puis il s'était efforcé de rejoindre les filles. Il les avait découvertes trois jours après, la gorge tranchée, pendues par les pieds à des branches d'arbre. Encore sous le coup de la surprise, Jase avait été attaqué par une foule de tooks dont certains portaient des uniformes d'apprentis.

Il avait réussi à s'enfuir, mais les hommes lui avaient donné la chasse. En courant, il était tombé, se foulant la cheville et, tout en boitillant, n'avait eu d'autre ressource que de se cacher. Pendant la poursuite, il s'était considérablement éloigné des voies et s'était enfoncé à plusieurs kilomètres vers le sud. La chasse avait pris fin. Jase, tout en continuant à se cacher, avait senti s'exercer progressivement une force le poussant toujours au sud. Il était dans une région qu'il ne reconnaissait pas. Il décrivit à Helward le terrain plat, sans aspérités, la formidable pression, les phénomènes de déformation matérielle.

Il avait voulu repartir vers les voies, mais sa jambe affaiblie lui avait rendu la marche difficile. Pour finir, il avait dû s'ancrer au sol avec le grappin et la corde en attendant d'être de nouveau en état de marcher. La pression avait continué à augmenter et, craignant que la corde se rompe, il avait été dans l'obligation de ramper vers le nord. Après une période longue et pénible, il avait réussi à échapper à la plus forte pression et avait repris le chemin de la cité.

Longtemps il avait erré sans retrouver les voies. En conséquence, il connaissait beaucoup mieux que Helward l'aspect du terrain à distance des pistes.

— Savais-tu qu'il y a une autre ville par là ? demanda Jase en désignant le pays à l'ouest des voies.

— Une autre ville ?

Helward n'en croyait pas ses oreilles.

— Rien de comparable avec Terre. Celle dont je te parle est construite sur le sol.

— Mais comment…

— Elle est immense. Dix à vingt fois plus grande que Terre. Je n'ai pas compris ce que c'était tout d'abord… j'ai cru à un autre campement ou village, mais beaucoup plus étendu que ceux que j'avais déjà vus. Écoute, Helward, c'est une ville comme celles dont on nous parlait à la crèche, en classe… celles de la planète Terre. Des centaines, des milliers de bâtiments… tous construits sur le sol.

— Y a-t-il des habitants ?

— Quelques-uns… guère. Il y a eu des quantités de dégâts. Je ne sais pas ce qui s'y est passé, mais la plus grande partie de la ville paraît abandonnée à présent. Je n'y suis pas resté longtemps parce que je ne voulais pas être vu. Mais c'est beau toutes ces constructions.

— Pourri on s-nous y aller ?

— Non. Reste à l'écart. Trop de tooks. Il se passe quelque chose dans le pays, la situation se modifie. Ils s'organisent et ils ont établi de meilleures communications entre eux. Dans le passé, quand la cité nous envoyait dans un village, nous étions souvent les premières personnes étrangères que voyaient les habitants depuis bien longtemps. Mais d'après ce que m'ont raconté les filles, j'ai eu l'impression que ce n'est plus le cas maintenant. Les renseignements sur la cité se répandent… et les tooks ne nous aiment pas. Ils ne nous ont jamais aimés, certes, mais en petits groupes, ils étaient faibles. Maintenant, je crois qu'ils ont l'intention de détruire la ville.

— Et voilà pourquoi ils se déguisent en apprentis, dit Helward, qui ne saisissait pas encore toute la portée de ce que lui disait Jase.

— Ce n'est qu'un petit aspect de la situation. Ils prennent les vêtements des apprentis qu'ils tuent, pour faciliter leurs prochains meurtres. Mais s'ils décident d'attaquer la ville, ce sera quand ils seront bien organisés et résolus.

— Je n'arrive pas à croire qu'ils puissent constituer une menace pour nous.

— Peut-être pas. En tout cas, tu as eu de la veine.

Au matin, ils se mirent en route de bonne heure et à vive allure. Ils marchèrent toute la journée, ne s'arrêtant que quelques minutes de temps à autre. Près d'eux, les traces des voies avaient repris leurs dimensions normales. Ils se sentaient éperonnés par la pensée que la ville ne pouvait être qu'à quelques heures devant eux.

Dans l'après-midi, la voie les entraîna au flanc d'une colline et quand ils en eurent franchi le sommet, ils virent la ville devant eux, immobile dans une large vallée.

Ils se figèrent, les yeux écarquillés.

La ville avait changé.

Quelque chose incita Helward à prendre le pas de course. Il distinguait les signes de l'activité normale autour des murs. Quatre équipes enlevaient les rails derrière la ville. Devant, une équipe plus importante enfonçait des piles de pont dans la rivière qui barrait pour le moment le passage à la ville. Mais celle-ci avait changé, de forme. La partie arrière était déformée et noircie.

Les cordons de milice étaient renforcés. On interpella Jase et Helward pour vérifier leur identité. Tous les deux étaient furieux de ce retard, car il était évident qu'un désastre avait frappé la cité. En attendant l'autorisation d'entrer, Jase apprit du chef des miliciens que les tooks avaient lancé deux attaques. La seconde avait été plus grave et l'on comptait au moins vingt-trois miliciens tués… on continuait à recenser les morts.

Dès qu'ils eurent leur permis, Helward et Jase s'acheminèrent en silence.

La crèche avait été rasée : les enfants, c'étaient eux qui avaient péri.

Il y avait d'autres changements. Considérables, mais Helward était trop choqué pour faire autre chose que les enregistrer passivement. Il n'avait pas le temps d'y attarder ses pensées.

Il apprit que son père était mort. Son cœur s'était arrêté quelques heures seulement après le départ de Helward. Ce fut Clausewitz qui en informa Helward, et qui lui dit également que son temps d'apprentissage était maintenant révolu.

De plus : Victoria avait mis au monde un bébé – un garçon – mais il était parmi ceux qui avaient péri lors de la dernière attaque.

De plus : Victoria avait signé un formulaire résiliant leur mariage. Elle vivait avec un autre homme et était de nouveau enceinte.

De plus, lié implicitement à tous ces événements, un fait encore plus inconcevable : Helward apprit par le calendrier central que pendant son absence la cité avait progressé, au total, de cent seize kilomètres et restait malgré cela à douze kilomètres de l'optimum. Dans son propre temps subjectif, Helward n'était resté absent que moins de cinq kilomètres.

Il admit tout cela comme des réalités. La réaction viendrait plus tard. Dans l'intervalle, une nouvelle attaque était imminente.

# TROISIÈME PARTIE

# 1

La vallée était sombre et silencieuse. Du côté nord de la rivière, j'aperçus un feu rouge qui s'éclaira par deux fois, puis plus rien.

Quelques secondes après, j'entendis au fond de la cité le grondement des tambours de treuils et la ville se mit lentement en mouvement. Le son se répercutait dans toute la vallée.

J'étais allongé avec une trentaine d'autres hommes dans la broussaille qui couvrait le flanc de la colline. J'avais été provisoirement mobilisé dans la milice pour cette traversée, la plus dangereuse de l'histoire de la cité. On s'attendait à l'attaque d'un instant à l'autre. On avait estimé que si la ville parvenait sur la rive nord de la rivière, la nature du terrain environnant lui permettrait de se défendre assez longtemps pour que les voies soient poussées au moins jusqu'au point le plus élevé du col qui menait au nord par-dessus les collines. Une fois là, on pensait qu'elle serait encore en mesure de se protéger pendant la pose du tronçon de voies suivant.

Nous savions que dans un coin de la vallée étaient massés environ cent cinquante tooks, tous armés de fusils. Cela représentait une puissance formidable. La cité ne possédait que douze fusils pris aux tooks, mais les munitions avaient été épuisées pendant la deuxième attaque. Nos seules armes pratiques étaient les arbalètes – mortelles à courte portée – ainsi que la connaissance de l'importance du service de renseignement. Ce dernier nous avait permis de préparer la contre-attaque à laquelle je devais prendre part.

Il y avait quelques heures, à la tombée de la nuit, que nous avions occupé cette position dominant la vallée. La force de défense principale se composait de trois rangs d'arbalétriers déployés autour de la ville. Ils battraient en retraite quand celle-ci s'engagerait sur le pont et formeraient un hérisson défensif autour des voies. Les tooks concentreraient donc leur tir sur ces hommes, et c'est à ce moment que nous les prendrions en embuscade.

Si la chance était de notre côté, la contre-attaque ne serait pas indispensable. La construction du pont s'était achevée plus vite que prévu et l'on espérait que la ville serait en sûreté de l'autre côté sous le couvert de la nuit avant que les tooks s'en soient aperçus.

Toutefois, dans le calme de la vallée, il n'y avait pas à se méprendre sur le bruit des treuils.

Le bord avant de la ville atteignait juste l'entrée du pont lorsque retentirent les premières détonations. Je plaçai un carreau sur mon arbalète et mis le doigt sur le cran de sûreté.

La nuit était nuageuse et la visibilité faible. J'avais vu les éclairs des coups de feu et j'estimai que les tooks étaient disposés en demi-

cercle à cent mètres environ de nos hommes. Impossible de deviner si leurs coups avaient porté, mais pour l'instant, il n'y avait pas de riposte.

D'autres coups de fusil claquèrent, ce qui signifiait que les tooks se rapprochaient. La ville était à demi engagée sur le pont… et continuait d'avancer très lentement.

D'en bas monta un ordre lointain :

— Lumières !

Aussitôt une batterie de huit lampes à arc placées en arrière de la ville fut allumée, projetant ses rayons par-dessus les têtes des arbalétriers, sur le terrain environnant. Les tooks étaient là, complètement à découvert.

Le premier rang d'arbalétriers lâcha ses traits, se coucha pour recharger. La deuxième ligne tira, se baissa et rechargea. La troisième rangée tira à son tour et rechargea.

Sous l'effet de la surprise, les tooks avaient subi des pertes, mais ils se plaquèrent au sol et déclenchèrent un feu nourri sur les défenseurs, dont les silhouettes se détachaient en noir sur le fond de lumière.

— Éteignez !

L'obscurité fut soudaine et les arbalétriers se dispersèrent. Quelques secondes après, les projecteurs se rallumaient et les défenseurs, depuis leurs nouvelles positions, décochèrent leurs carreaux.

Une fois encore, les tooks, désorientés, subirent des pertes. Les lumières s'éteignirent encore et les miliciens regagnèrent leur position de départ. La manœuvre se répéta.

Sur un ordre les projecteurs s'éclairèrent, révélant les tooks qui montaient à la charge. La ville était entièrement sur le pont.

Une explosion violente, puis un jet de flammes lécha le flanc de la ville. Un instant après, une seconde explosion eut lieu sur le pont même et les flammes se communiquèrent aux poutres sèches du pont sur tréteaux.

— Force de réserve !*Prête !*

Je me levai et attendis les ordres. Je n'avais plus peur et la nervosité de l'attente avait disparu.

— En avant !

Les lampes à arc brûlaient toujours et nous voyions clairement les tooks. La plupart d'entre eux étaient au corps à corps avec notre défense principale, mais d'autres, couchés au sol, visaient avec soin le haut de la ville. Deux des projecteurs, frappés en plein centre, s'éteignirent.

Les flammes s'étendaient sur le pont et au long des murailles.

Je vis près de la berge un took qui ramenait le bras en arrière

pour lancer un cylindre de métal. Je n'étais pas à plus de vingt mètres de lui. Je visai, lâchai mon carreau… et atteignis l'homme en pleine poitrine. La bombe incendiaire roula à quelques mètres de lui et éclata avec une gerbe de flammes.

Comme nous l'avions espéré, notre contre-attaque fut une surprise totale pour l'ennemi. Nous abattîmes encore trois des assaillants… mais ils rompirent soudain pour s'enfuir à l'est et disparurent dans les ombres de la vallée.

Une terrible confusion régna pendant quelques minutes. La ville était en feu et sous le pont deux incendies faisaient rage. L'un des foyers se trouvait sous la ville même, et l'autre à quelques mètres en arrière. Il était de toute évidence urgent de lutter contre le feu ; cependant nous n'avions aucune certitude que tous les tooks se fussent repliés.

La ville poursuivait sa progression, mais aux endroits du pont où le feu faisait rage, des poutres entières tombaient dans la rivière.

L'ordre fut promptement rétabli. Un officier de la milice lança quelques ordres et les hommes se séparèrent en deux groupes. L'un d'eux se mit en position de défense autour des voies, et je me joignis à l'autre, qui allait lutter contre l'incendie du pont.

Après la deuxième attaque – au cours de laquelle les grenades incendiaires avaient été utilisées pour la première fois – des bouches d'incendie avaient été ouvertes dans les parois extérieures de la ville. La plus proche avait été endommagée par une explosion et l'eau se répandait à flots inutilement. Nous en trouvâmes une autre et déroulâmes la courte longueur de manche à eau.

L'incendie des voies était trop fort et la lutte contre ce foyer était presque désespérée. Bien que la cité eût dépassé le point le plus dangereux, trois des galets principaux devaient encore passer sur les poutrelles enflammées… et pendant que nous nous efforcions de lutter contre les flammes, je vis que les rails commençaient à se tordre sous les effets conjugués de la chaleur et du poids.

Un grondement, et une autre poutre s'écroula. La fumée était trop dense. Nous étouffions ; il fallut sortir de sous la ville.

Le feu brûlait toujours sur la superstructure, mais une équipe dans la ville s'en occupait. Les treuils tournaient… la cité s'avançait lentement vers la sécurité relative de la rive nord.

# 2

À la clarté du matin, on procéda à l'évaluation des dégâts. Pour les vies humaines, la cité s'en tirait assez bien. Trois miliciens avaient été tués par balle et une quinzaine étaient blessés. Dans la ville même, une des bombes incendiaires avait grièvement blessé un homme, et une douzaine d'autres personnes, hommes et femmes, avaient péri asphyxiés par la fumée.

Les dégâts matériels étaient sérieux. Toute une partie des bureaux administratifs avait brûlé et la zone d'habitation était partiellement inutilisable, soit à cause du feu, soit à cause de l'eau répandue.

Sous la ville, le mal était plus grave. Bien que la base fût d'acier, une grande partie de la construction était en bois et des sections entières avaient été calcinées. Les galets arrière de la voie extérieure droite avaient déraillé, et une des grandes roues s'était fendue. Il faudrait l'enlever… sans avoir de quoi la remplacer.

Une fois la ville sur la rive nord, le pont avait continué à brûler et rien n'y était récupérable. Nous avions du même coup perdu plusieurs centaines de mètres de nos précieux rails, gondolés et tordus par la chaleur intense.

Après deux jours passés au-dehors avec les équipes qui récupéraient ce qu'elles pouvaient des rails posés sur la rive sud, je fus convoqué chez Clausewitz.

Je ne m'étais pas encore officiellement présenté à un ancien de la guilde depuis mon retour. À mon idée, le protocole courant des guildes avait été abandonné pour la durée de la crise, et comme je ne voyais pas personnellement le bout de nos difficultés – les attaques ayant causé des retards et l'optimum s'étant encore éloigné – je ne m'étais pas attendu que l'on me rappelât de l'extérieur.

Il régnait parmi les hommes employés au-dehors une humeur inquiétante. À demi désespérés, ils n'en continuaient pas moins à poser les voies en direction du col. L'énergie tranquille que je dépensais lors de mes premières journées à l'extérieur me paraissait bien lointaine. Maintenant, on construisait les voies en dépit de la situation créée par les tooks plutôt que pour satisfaire au besoin qu'avait la ville de survivre en un milieu inconnu.

Dans les équipes des voies, dans la milice, chez les hommes de la traction, il n'était guère question que des attaques. On ne parlait plus de gagner du terrain sur l'optimum ni des dangers que recelait le passé. L'attitude de chacun reflétait l'état de crise que traversait la cité.

Le changement était également visible à l'intérieur.

Les couloirs n'avaient plus leur atmosphère claire, aseptisée, l'ambiance routinière avait disparu.

L'ascenseur ne fonctionnait plus. Dans les passages, nombre de portes principales étaient closes et, en un point, toute la paroi avait disparu – probablement en conséquence de l'incendie – si bien que, en s'y promenant, on voyait l'extérieur. Je me rappelais les récriminations de Victoria, autrefois, et me disais que le secret que les guildes avaient tenté de maintenir dans le passé n'était plus possible.

Le souvenir de Victoria me peinait. Je ne comprenais toujours pas ce qui s'était passé. Dans l'espace de ce qui n'était pour moi que quelques jours, elle avait rejeté l'entente tacite de notre mariage pour poursuivre sa vie sans moi.

Je ne l'avais pas vue depuis mon retour, bien que je me fusse assuré qu'elle était informée de ma présence. Avec la menace extérieure, je n'aurais pas pu la voir, de toute façon, mais il me fallait encore réfléchir à cet aspect de mon existence. La nouvelle qu'elle était enceinte d'un autre homme – on m'avait dit que c'était un administrateur de l'Éducation nommé Yung – ne m'avait pas fait trop mal au début, tout simplement parce que je n'y avais pas cru. Selon moi, une telle situation n'avait pas pu se développer durant le temps que j'avais passé loin d'elle.

J'eus une certaine difficulté à me rendre à la zone des guildes du premier ordre. L'intérieur de la ville s'était transformé de bien des façons.

Partout il semblait y avoir des gens, du bruit et de la crasse. Chaque mètre carré disponible avait été employé pour servir de lieu de couchage et même dans les couloirs, des blessés étaient allongés. On avait abattu des murs et des cloisons et, juste à l'extérieur des quartiers du premier ordre – où se trouvaient précédemment des salles agréablement meublées pour la détente des membres des guildes –, on avait organisé une cuisine de secours.

L'odeur de bois brûlé régnait partout.

Je savais que la ville allait subir une métamorphose fondamentale. Je sentais crouler les anciennes structures des guildes. Bien des gens avaient déjà changé de rôle. En travaillant avec les équipes des voies, j'avais rencontré plusieurs hommes qui se trouvaient pour la première fois hors de la cité, des hommes qui – avant les attaques – travaillaient à la synthèse des aliments, à l'éducation ou à l'administration intérieure. Il était évidemment impossible de recourir à présent à la main-d'œuvre des tooks et il fallait faire appel à tous les bras pour mouvoir la ville. Pourquoi Clausewitz avait précisément choisi ce moment pour me convoquer, je ne le concevais pas.

Il n'était pas dans la salle des Futurs, aussi attendis-je un bout de

temps. Une demi-heure, et il n'avait pas encore fait son apparition. Sachant que mes services étaient nécessaires à l'extérieur, je repartis par où j'étais venu.

Je rencontrai Futur Denton dans le passage.

— Vous êtes Mann, du Futur ?

— Oui.

— Nous quittons la ville. Êtes-vous prêt immédiatement ?

— Je devais rencontrer Futur Clausewitz.

— Exact. Il m'envoie à sa place. Savez-vous monter à cheval ?

J'avais oublié les chevaux pendant mon absence.

— Oui.

— Bien. Retrouvez-moi aux écuries dans une heure.

Il entra dans la salle des Futurs.

Avec une heure de liberté devant moi, je me rendis compte que je n'avais rien à faire, personne à voir. Tous mes anciens liens avec la cité étaient rompus… même mes souvenirs de sa forme n'étaient plus conformes à la réalité.

Je me rendis à l'arrière de la ville pour constater en personne l'étendue des dommages causés à la crèche, mais il n'y avait pas grand-chose à voir. Presque toute la superstructure était brûlée ou démolie et les logements des enfants n'existaient plus : on n'y voyait plus que le cadre d'acier de la base de la ville. De là je voyais l'autre côté de la rivière, où avait eu lieu l'attaque. Je me demandai si les tooks recommenceraient. Leur défaite me semblait sévère mais, s'ils nous haïssaient à ce point, un jour ou l'autre ils se reformeraient pour donner un nouvel assaut.

Ce fut alors que le côté très vulnérable de la cité me frappa. Elle n'avait pas été conçue pour repousser une attaque quelconque ; elle se déplaçait lentement ; elle était difficile à manier, construite de matériaux hautement inflammables. Tous les points faibles, les voies, les câbles, la superstructure en bois étaient d'accès facile.

Je me demandais si les tooks soupçonnaient comme il serait aisé de l'anéantir… Il leur suffirait de détruire complètement le matériel de traction, puis d'attendre que le mouvement du sol l'eût emportée lentement vers le sud.

J'y réfléchis quelque temps. Si les gens de l'extérieur ne comprenaient pas la fragilité de la ville, c'était par manque d'information. Les étranges métamorphoses de mes trois compagnes n'avaient sans doute pas été ressenties par elles, subjectivement.

Ici, près de l'optimum, les tooks n'étaient sujets à aucune distorsion perceptible, et les différences entre eux et nous passaient inaperçues. Mais s'ils parvenaient à retenir la ville suffisamment au sud pour qu'on ne puisse la remorquer, ils pourraient juger de l'effet sur ses habitants.

Cependant, pour le moment, la ville était relativement en sûreté. Bordée d'un côté par la rivière et de l'autre par un terrain montant qui ne fournirait aucun moyen de protection aux agresseurs elle occupait une bonne position stratégique.

Avais-je seulement le temps de me procurer des vêtements de rechange ? Je portais les mêmes, nuit et jour, depuis des semaines. Cette pensée me ramena inévitablement à Victoria, à son dégoût de mon uniforme puant après mes sorties au-dehors.

Je retournai me renseigner dans la salle des Futurs. On me dit qu'en temps normal les uniformes étaient faciles à obtenir, mais pas pour le moment. On m'en trouverait un pendant mon absence.

Futur Denton m'attendait quand j'arrivai aux écuries. On me donna un cheval et, sans plus tarder, nous sortîmes de sous la ville pour nous diriger vers le nord.

# 3

Denton ne parlait guère, si on ne l'interrogeait pas. Il répondait à toutes mes questions, mais nous avions de longues périodes de silence. Je ne trouvais pas cela désagréable… j'avais le temps de réfléchir, et j'en avais grand besoin.

Ce que m'avaient enseigné les guildes à mes débuts restait vrai : j'admettais de déduire moi-même ce que je pouvais de ce que je voyais, plutôt que de me fier à l'interprétation des autres.

Nous suivions le cours prévu pour les voies, qui nous fit longer le flanc de la butte, puis franchir le col. Après, le terrain descendait régulièrement sur une grande distance, suivant le cours d'un ruisseau. La vallée menait à une petite région boisée, derrière laquelle se dessinait une nouvelle chaîne de collines.

— Denton, pourquoi avons-nous quitté la ville à ce moment précis ? demandai-je. On y a sûrement besoin de tous les hommes ?

— Notre travail est toujours important.

— Plus que la défense de la ville ?

— Oui.

Tout en chevauchant, il m'expliqua que l'étude du futur avait été négligée au cours des derniers kilomètres. En partie à cause des combats, en partie parce que la guilde ne comptait plus assez d'hommes.

— Nous avons fait des relevés jusqu'à ces collines, précisa-t-il. Ces arbres… ils constituent une difficulté pour la guilde des Voies et pourraient offrir un abri aux tooks, mais il nous faut du bois. Les collines sont également notées sur la carte jusqu'à deux kilomètres environ, mais plus loin, c'est territoire vierge.

Il me montra la carte dessinée sur un long rouleau de papier et m'en expliqua les symboles. Si je comprenais bien, notre tâche consistait à prolonger le relevé vers le nord. Denton avait un instrument sur un grand trépied de bois, avec lequel il effectuait de temps à autre une lecture, notant tout sur la carte.

Les chevaux étaient lourdement chargés de matériel. Outre des vivres en abondance, et les sacs de couchage, nous avions chacun une arbalète et des carreaux. Il y avait aussi des outils de terrassement, un nécessaire d'analyse chimique, une caméra vidéo miniaturisée et du matériel d'enregistrement. Denton me confia la caméra et m'apprit à l'utiliser.

Il m'expliqua que la méthode appliquée par les Futurs consistait à envoyer – pour une certaine période – un topographe ou une équipe différente au nord de la cité, par des routes diverses. À la fin de l'expédition, chacun avait un relevé détaillé du terrain ainsi qu'un

enregistrement en images de son aspect extérieur. Ces documents étaient alors soumis aux Navigateurs qui, en se fondant sur les comptes rendus des autres topographes, décidaient de la route à adopter.

Vers la fin de l'après-midi, Denton fit une sixième halte, et dressa son trépied. Quand il eut pris les distances angulaires des hauteurs environnantes et, à l'aide d'un compas gyroscopique, déterminé le nord vrai, il fixa un pendule à la tête du trépied. Le balancier était pointu à la base et, quand son mouvement eut cessé, Denton prit une échelle graduée en cercles concentriques qu'il posa entre les trois pieds. La pointe était presque exactement au-dessus du repère central.

— Nous sommes à l'optimum, dit-il. Savez-vous ce que cela signifie ?

— Pas au juste.

— Vous êtes descendu dans le passé, n'est-ce pas ? (Je le lui confirmai.) Il faut toujours tenir compte de la force centrifuge sur ce monde. Plus on descend au sud, plus cette force grandit. Elle est toujours présente, partout, au sud de l'optimum, mais en pratique elle n'empêche pas les activités normales jusqu'à vingt kilomètres environ au sud de l'optimum. Plus loin, la cité se heurterait à des problèmes graves.

Il releva de nouveau des indications sur son instrument.

— Douze kilomètres, dit-il. Telle est la distance entre ici et la ville… en d'autres termes, le chemin qu'il lui faut parcourir.

— Comment calcule-t-on l'optimum ? lui demandai-je.

— Par les distorsions zéro de gravité. C'est la norme d'après laquelle nous mesurons la progression de la cité. En termes plus concrets, imaginez-le comme une ligne tracée autour du monde.

— Et l'optimum est en mouvement continu ?

— Non. Il est stationnaire… mais c'est le sol qui s'en éloigne.

— Ah oui !

Nous remballâmes notre matériel pour reprendre la route au nord. Juste avant le coucher du soleil nous campâmes pour la nuit.

# 4

Les travaux topographiques n'exigeaient pas grand effort mental et, tout en chevauchant lentement vers le nord, je m'aperçus que ma seule véritable préoccupation était de guetter toute manifestation possible d'indigènes hostiles. Denton m'avait bien dit que nous ne serions sans doute pas attaqués, mais nous n'en restions pas moins sur nos gardes.

Je me surpris à songer à ma terrifiante expérience, quand j'avais vu le monde entier étalé devant moi. Vivre cela était une chose, mais le comprendre, c'était une autre paire de manches.

Le troisième jour après notre départ, je me mis soudain à réfléchir à l'instruction que j'avais reçue pendant mon enfance. Je ne sais plus très bien ce qui déclencha ces pensées… peut-être le souvenir récent du choc que j'avais ressenti à voir la crèche entièrement détruite.

J'avais très peu songé à mon instruction depuis ma sortie de la crèche. À l'époque, comme la plupart des enfants, j'avais eu l'impression que l'enseignement qu'on nous dispensait était une sorte de pénitence à laquelle il n'y avait pas moyen d'échapper. Mais en y réfléchissant, une bonne part des connaissances que l'on avait implantées dans nos cervelles rétives prenait à mes yeux une nouvelle dimension.

Par exemple, une des matières qui nous avaient le plus ennuyés, c'était ce que les maîtres appelaient la Géographie. La plupart des cours avaient porté sur les méthodes de topographie et de cartographie. Bien entendu, dans l'espace clos de la crèche, ce ne pouvait être qu'un enseignement théorique. Pourtant ces heures mornes prenaient à présent leur importance. Avec un peu de concentration, en faisant appel à ma mémoire, je perçus rapidement les principes du travail auquel m'exerçait Denton.

Une quantité d'autres matières qui nous avaient été enseignées théoriquement prenaient maintenant dans mon esprit toute leur pertinence. Tout apprenti d'une guilde arrivait nanti de connaissances fondamentales sur les travaux de sa propre guilde, mais possédait en outre des renseignements utiles sur bien d'autres tâches indispensables à la cité.

Rien ne m'avait préparé au labeur purement physique de la pose et de la dépose des voies, mais j'avais eu presque d'instinct la compréhension de la machinerie qui servait à remorquer la ville sur ces voies.

Je n'avais pas du tout apprécié mon service obligatoire dans la milice, mais l'importance – qui m'avait intrigué à l'époque – attribuée à la stratégie durant nos années d'école devait certainement aider par

la suite les hommes qui allaient prendre les armes pour la défense de la cité.

Ce train de pensées me conduisit à me demander s'il n'y avait rien eu dans ma formation qui eût pu me préparer à la vision d'un monde fait comme celui-ci.

Les leçons traitant d'astrophysique et d'astronomie nous avaient toujours représenté les planètes comme des sphères. La Terre – non pas notre cité, mais la planète – était décrite comme une sphère un peu aplatie et on nous avait montré des cartes de la surface de ses continents. On ne s'attardait pas à cet aspect des sciences physiques – et j'avais grandi en présumant que le monde sur lequel existait la ville Terre était une sphère semblable à la planète Terre et rien dans notre instruction n'était venu contredire cette hypothèse. Et même, on n'avait jamais discuté ouvertement de la nature du monde.

Je savais que la planète Terre faisait partie d'un système en orbite autour d'un soleil sphérique. Autour de la planète même tournait un satellite sphérique. Ces renseignements restaient purement académiques… et leur manque d'application pratique ne m'avait nullement troublé, même quand j'avais quitté la ville, car il avait toujours été clair qu'ici, les choses étaient différentes. Le soleil et la lune n'étaient pas sphériques, pas plus que le monde sur lequel nous vivions. La question se posait toujours : où étions-nous ?

Peut-être la solution se trouvait-elle dans le passé ?

Ce sujet également avait été traité dans ses grandes lignes, bien que l'histoire portât exclusivement sur la planète Terre. Une grande partie de ce que nous avions appris portait sur les manœuvres militaires et sur les transferts de puissance et de gouvernement d'un état à un autre. Nous savions que sur la planète Terre le temps était mesuré en années et en siècles, et que l'histoire écrite remontait à environ vingt siècles. Peut-être injustement, j'avais acquis l'impression que je n'aurais pas aimé vivre sur la planète Terre, car elle paraissait avoir passé la majeure partie de son existence en querelles, guerres, revendications territoriales et pressions économiques. Le concept de civilisation, très évolué, nous était décrit comme l'état où l'humanité se rassemblait à l'intérieur des cités. Par définition, nous autres, de la cité Terre, étions aussi des civilisés, mais il ne semblait y avoir aucune ressemblance entre notre existence et la leur. La civilisation sur la Terre était faite d'égoïsme et d'avidité… les peuples parvenus à l'état civilisé exploitaient ceux qui en étaient loin. Il y avait sur la planète Terre des pénuries de produits essentiels et les habitants des pays civilisés étaient en mesure de monopoliser ces produits uniquement parce qu'ils étaient économiquement les plus forts. Ce déséquilibre semblait être le point de départ de toutes les querelles.

Et je voyais soudain des parallèles entre notre civilisation et la

leur. Sans nul doute, si notre cité était sur le pied de guerre, c'était en raison de la situation des tooks. Et celle-ci était à son tour le résultat de notre système de marchandage. Ce n'était pas avec notre richesse que nous les exploitions, mais nous avions un excédent de produits dont ils étaient démunis : aliments, carburant, matières premières. Notre pénurie, c'était la main-d'œuvre, que nous leur payions avec nos produits excédentaires. Le processus était inversé, mais le résultat était le même.

Toujours suivant la direction de mon raisonnement, je voyais bien que l'histoire de la planète Terre préparait la voie à ceux qui deviendraient membres de la guilde des Échanges, mais cela n'avançait en rien ma compréhension. L'histoire commençait et finissait sur la planète Terre, sans que l'on sût comment la cité se trouvait être sur ce monde, ni comment elle avait été construite, ni qui en avaient été les fondateurs, ni d'où ils étaient venus.

Omission voulue ? Ou connaissances oubliées ?

J'imaginais que nombre de membres des guildes avaient tenté de bâtir leurs propres systèmes de logique et, autant que je sache, ou bien les réponses existaient quelque part au sein de la cité, ou il y avait une hypothèse communément admise que j'ignorais encore. Mais j'avais suivi tout naturellement la voie de nos membres des guildes. La survie sur ce monde était affaire d'initiative : à grande échelle, en remorquant la ville vers le nord, pour l'éloigner de cette stupéfiante région de distorsion en arrière de nous, et à l'échelle personnelle, en me constituant un schéma de vie personnel. Futur Denton était un homme qui se suffisait à lui-même, comme la plupart de ceux que j'avais pu rencontrer. Je voulais m'intégrer à leur groupe et comprendre les choses par moi-même. Sans doute aurais-je pu discuter de mes idées avec Denton, mais je décidai de n'en rien faire.

Le voyage au nord se poursuivait, lent, sinueux. Nous obliquions souvent vers l'est ou l'ouest. Denton relevait parfois notre position par rapport à l'optimum et à aucun moment nous ne fûmes à plus de vingt kilomètres au nord.

Je lui demandai s'il y avait une raison de ne pas nous éloigner davantage dans cette direction, au nord de l'optimum.

— Normalement nous pouvons aller aussi loin que nous le voulons, répondit-il. Mais la ville se trouve dans des circonstances spéciales. Tout en recherchant la route la plus aisée, il nous faut choisir un terrain qui nous permette de nous défendre.

La carte que nous élaborions devenait chaque jour plus étendue et détaillée. Denton me laissait manipuler les instruments quand j'en avais envie et bientôt je m'en tirai aussi bien que lui. J'appris à relever le terrain en triangulation avec l'appareil spécial, à évaluer l'altitude

des collines et à calculer notre position par rapport à l'optimum. Je commençais à m'intéresser à la manœuvre de la caméra bien que, pour conserver le courant des accumulateurs, je dusse refréner mon enthousiasme.

La vie était paisible et agréable, loin des tensions de la ville, et je découvrais en Denton, malgré ses longs silences, un homme aimable et intelligent.

Je perdis le compte des jours, vingt peut-être depuis notre départ, mais Denton ne semblait pas manifester la moindre intention de rentrer.

Nous aperçûmes un petit village dans une vallée peu profonde, mais nous restâmes à l'écart. Denton l'indiqua seulement sur la carte avec une estimation de sa population.

Le pays était plus frais, plus verdoyant que ceux auxquels j'étais accoutumé, bien que le soleil fût aussi chaud. Il pleuvait plus souvent dans ce secteur, durant la nuit en général, et il y avait des ruisseaux et des rivières de toutes dimensions.

Denton inscrivait sur sa carte, sans se livrer à des commentaires, tous les aspects, naturels ou modifiés par l'homme, ainsi que toutes les difficultés et facilités de passage pour la ville. Ce n'était pas à nous de décider de la route à prendre… nous devions seulement fournir une image réelle du terrain en avant de la cité. L'atmosphère était reposante, soporifique même, et les beautés naturelles des alentours exerçaient sur moi leur séduction. Je savais que la ville traverserait cette région pendant les kilomètres à venir, mais sans en goûter les avantages. Du point de vue de la cité, la campagne douce et verdoyante aurait tout aussi bien pu être un désert balayé de vent.

Pendant les heures où je n'avais pas à exécuter de travaux, je continuais à me perdre en spéculations. Je n'arrivais pas à oublier l'apparence étrange du monde sur lequel nous nous trouvions. Il avait bien sûr dû figurer quelque part, dans toutes ces années d'instruction que nous avions subies, quelque chose qui devait – subconsciemment – me préparer à cette vision. Nous vivons selon nos croyances – et si l'on pensait tout naturellement que le monde où l'on voyageait était semblable à tout autre, un enseignement quelconque pouvait-il jamais vous préparer à un renversement total de toutes vos conceptions ?

La préparation à cette vision avait commencé le jour où Futur Denton m'avait conduit pour la première fois hors de la ville, pour que je voie de mes propres yeux le soleil, qui n'avait nullement la forme d'une sphère.

Mais je soupçonnais qu'il y avait déjà eu une indication antérieurement.

J'attendis encore quelques jours, retournant le problème en tous sens quand j'en avais le temps. Puis il me vint une idée. Nous

campions un soir en terrain découvert près d'une rivière large mais peu profonde. À l'approche du coucher du soleil, je pris la caméra et le magnétophone pour me rendre seul en haut d'un petit tertre à environ un kilomètre de distance. Du sommet, la vue était très dégagée vers le nord-est.

Quand le soleil se rapprocha de l'horizon, le voile atmosphérique en atténua l'éclat, la forme en devint visible : comme toujours, un large disque avec une pointe en haut et une en bas. Je déclenchai la caméra et pris une longue séquence. Je fis ensuite repasser le film, pour m'assurer que l'image était nette.

Je ne m'étais jamais lassé de ce spectacle. Le ciel s'embrasait… Après que le disque principal avait sombré sous l'horizon, la colonne de lumière verticale disparaissait rapidement. Ensuite, pendant quelques minutes, on croyait distinguer un point focal blanc-orangé au centre de la clarté rouge… mais cela cessait bientôt et la nuit arrivait rapidement.

Je déroulai le film une nouvelle fois, observant l'image du soleil sur le minuscule écran de contrôle de l'appareil enregistreur. J'immobilisai l'image, puis réglai le contrôle de contraste, assombrissant l'image jusqu'à ne plus voir que la forme blanche.

C'était là une image en miniature du monde. De mon monde. J'avais déjà vu cette forme auparavant – longtemps avant de quitter les murs de la crèche. Ces courbes symétriques et insolites formaient un dessin d'ensemble que l'on m'avait montré autrefois.

Je restai longtemps les yeux fixés sur l'écran, puis j'eus un remords et coupai le courant pour ménager les batteries. Je ne retournai pas immédiatement au campement. Je cherchais désespérément dans ma mémoire la clé de mon vague souvenir d'une occasion où quelqu'un avait tracé quatre lignes sur un bout de carton et l'avait ensuite levé pour que tous voient l'endroit où la cité Terre luttait pour sa survie.

La carte que nous établissions, Denton et moi, prenait décidément forme.

Dessiné sur le long rouleau de papier fort qu'il avait apporté, le plan ressemblait à un long entonnoir serré, dont le point le plus étroit se trouvait sur la zone boisée sise à deux kilomètres à peu près au nord de l'endroit où était la ville quand nous l'avions quittée. Nos expéditions s'étaient toutes déroulées dans l'entonnoir et nous avaient permis de procéder à des relevés de tous les points remarquables, sous tous les angles, pour que nos renseignements soient aussi précis que possible.

Le travail fut bientôt terminé et Denton m'annonça que nous allions rentrer.

La caméra vidéo renfermait le compte rendu visuel complet, avec

recoupements, de tout le terrain que nous avions parcouru. Le Conseil des Navigateurs l'étudierait aussi longtemps qu'il le jugerait nécessaire pour établir la route à suivre. Denton m'annonça que d'autres Futurs partiraient bientôt vers le nord pour dresser une nouvelle carte. Peut-être commencerait-elle également à la zone boisée, pour obliquer de cinq à six degrés à l'est ou à l'ouest… ou, peut-être, si les Navigateurs estimaient qu'il était possible de tracer un itinéraire sûr dans le cadre de nos relevés, la nouvelle carte commencerait-elle en terrain inconnu, devant nous, pour aller plus loin que la limite du futur que nous avions examiné.

Nous repartîmes donc vers la ville. Je m'étais attendu, possédant tous les renseignements requis, que l'on chevauche jour et nuit sans souci de confort ni de risque… mais au contraire, nous continuâmes notre promenade nonchalante dans la campagne.

— Ne devrions-nous pas nous hâter ? finis-je par demander, songeant que Denton traînait peut-être pour quelque raison à laquelle je n'étais pas étranger, et voulant lui prouver que j'étais prêt à foncer.

— Rien n'est jamais pressé dans le futur, me répondit-il.

Je ne discutai pas, mais il m'était revenu à l'esprit que nous étions absents depuis trente jours au moins. Dans ce même temps, le mouvement du sol aurait entraîné la ville encore à cinq kilomètres plus loin de l'optimum. Elle devrait en conséquence parcourir au moins cette distance pour rester dans les limites de sûreté.

Je savais que le territoire non exploré commençait seulement à deux kilomètres environ au-delà de la dernière position de la ville.

Bref, celle-ci devait avoir besoin de nos renseignements.

Le voyage de retour nous prit trois jours. Le dernier jour, alors que nous chargions les chevaux pour repartir vers le sud, le souvenir que je cherchais me revint de lui-même, comme c'est souvent le cas.

Je sentais que j'avais épuisé tous mes souvenirs conscients de l'enseignement de la crèche. Le tri parmi les longs cours académiques que l'on m'avait inculqués avait été aussi vain que les classes elles-mêmes avaient été ennuyeuses. Puis, d'une discipline que je n'avais même pas évoquée, la réponse jaillit.

Je me rappelai une période au cours de mes derniers kilomètres à la crèche – notre maître nous avait amenés aux domaines du calcul infinitésimal. Les mathématiques sous tous leurs aspects avaient éveillé une seule et même réaction chez moi – l'absence d'intérêt entraînant l'absence de succès – et cette danse de figures abstraites ne m'avait nullement paru différente.

L'enseignement portait sur un genre de calcul appelé fonctions, et on nous enseignait à tracer des courbes pour les représenter. C'étaient ces graphiques qui avaient fourni la clé de mon souvenir. J'avais

toujours eu un modeste talent de dessinateur et pendant quelques jours mon intérêt s'était éveillé. Pour mourir presque immédiatement, car je découvris que les courbes ne constituaient pas une fin mais seulement le moyen de découvrir d'autres aspects des fonctions… et j'ignorais ce qu'était une fonction.

Un des graphiques avait fait l'objet de discussions fort détaillées.

Il montrait la courbe d'une équation où une valeur était représentée comme la réciproque – ou l'inverse – de l'autre. La courbe était une hyperbole. Une partie en était tracée dans le secteur positif, l'autre dans le négatif. Chaque extrémité de la courbe avait une valeur infinie, positive et négative.

Le maître avait discuté de ce qui se passerait si l'on faisait pivoter le graphique autour de l'un de ses axes. D'abord je n'avais pas compris pourquoi on devait dessiner des graphiques, et ensuite que l'on pouvait les faire tourner, et j'avais subi une nouvelle attaque de rêverie éveillée. Toutefois j'avais remarqué que le maître avait esquissé sur un grand morceau de carton l'aspect qu'aurait eu un corps solide une fois cette rotation effectuée.

Le produit était un objet impossible : un solide composé d'un disque de rayon infini et deux « clochers » ou pointes hyperboliques au-dessus et au-dessous du disque, chacun des deux allant s'amincissant vers un point infiniment distant.

Ce n'était qu'une abstraction mathématique et par conséquent cela ne présentait pas pour moi à l'époque plus d'intérêt que les autres formes de calcul.

Toutefois, ce n'était pas sans raison qu'on nous avait enseigné cette impossibilité. En accord avec la manière indirecte dont on nous éduquait, j'avais entrevu, ce jour-là, la forme du monde où je vivais.

# 5

Denton et moi passions à travers le bois au pied de la rangée de collines… et là, devant nous, c'était le col.

Je tirai involontairement les rênes pour arrêter ma monture.

— La ville ! fis-je. Où est-elle ?

— Toujours près de la rivière, j'imagine.

— Alors elle a dû être détruite…

Il ne pouvait y avoir d'autre explication. Si la ville n'avait pas bougé durant ces trente jours, seule une nouvelle attaque avait pu la retarder. Dès à présent, elle aurait dû occuper sa nouvelle position dans le col.

Denton m'observait avec une expression amusée.

— Est-ce la première fois que vous allez aussi loin au nord de l'optimum ? me demanda-t-il.

— C'est exact.

— Mais vous avez voyagé dans le passé. Qu'est-il arrivé quand vous êtes revenu à la ville ?

— Une attaque était en cours…

— Oui… mais combien de temps s'était écoulé ?

— Plus de cent dix kilomètres.

— Était-ce davantage que vous n'aviez pensé ?

— Oui. Je pensais n'être resté absent que quelques jours… soit trois ou quatre kilomètres dans le temps.

— Bon. (Denton se remit en route et je le suivis.) Le contraire se produit si vous allez au nord de l'optimum.

— Que voulez-vous dire ?

— Personne ne vous a jamais parlé des valeurs subjectives du temps ? (Mon expression d'ahurissement lui répondit.) Si vous allez n'importe où au sud de l'optimum, le temps subjectif se ralentit. Plus vous allez au sud, plus c'est sensible. Dans la ville l'échelle temporelle est plus ou moins normale tant qu'elle est proche de l'optimum, si bien qu'à votre retour du passé, il vous semble que la ville a beaucoup plus avancé qu'il n'est possible.

— Mais nous étions au nord ?

— Oui, et c'est l'effet opposé. Pendant que nous chevauchons au nord, notre échelle de temps subjective s'accélère, si bien que la cité ne paraît pas avoir bougé du tout. D'après mon expérience je pense que vous vous apercevrez qu'il ne s'est écoulé que quatre jours environ dans la ville pendant notre absence. C'est difficile à calculer pour le moment, car la cité elle-même est plus au sud de l'optimum que l'ordinaire.

Je restai quelques instants silencieux, m'efforçant de digérer cette

idée. Puis je demandai :

— Donc, si la ville elle-même pouvait passer au nord de l'optimum, elle n'aurait plus autant de kilomètres à parcourir ? Elle pourrait s'immobiliser ?

— Non. Il faut qu'elle se déplace toujours.

— Mais si le lieu où nous étions ralentit le temps, la ville trouverait avantage à y séjourner.

— Non, fit-il encore. L'élément différentiel dans le temps subjectif est relatif.

— Je ne comprends pas, dis-je avec franchise.

Nous remontions à présent la vallée en direction du col. Dans quelques minutes nous verrions la ville, si elle était vraiment où Denton l'avait affirmé.

— Deux facteurs interviennent. L'un est le mouvement du sol. L'autre joue sur le changement subjectif des valeurs du temps de chacun de nous. Les deux sont des absolus, mais il n'y a pas nécessairement de lien entre eux, pour autant que nous sachions.

— Alors, pourquoi…

— Écoutez. Le sol se déplace matériellement. Dans le nord, il le fait lentement – et plus loin on va au nord, plus ce déplacement est lent – dans le sud, il est plus rapide. S'il était possible d'atteindre le point le plus au nord, nous pensons que le sol ne bougerait pas du tout. Inversement nous estimons que le mouvement s'accélère jusqu'à une vitesse infinie à l'extrémité la plus éloignée au sud du monde.

— J'y suis allé, lui déclarai-je. À l'extrémité la plus éloignée.

— Vous avez parcouru… quoi ? soixante kilomètres ? Peut-être par accident, plus ? C'était assez loin pour que vous sentiez les effets… mais seulement le commencement de la réalité. Nous parlons en millions de kilomètres. Des millions, littéralement. Beaucoup plus même, diraient certains. Destaine, le fondateur de la cité, pensait que le monde avait des dimensions infinies.

— Mais la cité n'aurait qu'à avancer de quelques kilomètres de plus pour passer au nord de l'optimum, objectai-je.

— C'est exact… et la vie en serait beaucoup facilitée. Nous devrions encore la déplacer, mais pas si souvent et pas si loin. Toutefois, la difficulté, c'est que le mieux que nous puissions faire, est de nous maintenir à la hauteur de l'optimum.

— Qu'a-t-il de spécial, cet optimum ?

— C'est là que les conditions sur ce monde sont les plus voisines de celles de la planète Terre. Au point optimum, nos valeurs subjectives de temps sont normales. En outre, une journée dure vingt-quatre heures. Partout ailleurs sur ce monde, le temps subjectif détermine des jours un peu plus longs ou un peu plus courts. La vélocité du sol à l'optimum est d'environ un kilomètre tous les dix

jours. L'optimum est important parce que sur un monde comme celui-ci, où il existe tant de variables, il nous faut une constante. Ne confondez pas les kilomètres-distance avec les kilomètres-temps. Nous disons que la ville a avancé de tant de kilomètres, alors que nous voulons vraiment dire que dix fois ce nombre de jours de vingt-quatre heures s'est écoulé. Ainsi, du point de vue de la réalité, nous n'aurions rien à gagner à nous trouver au nord de l'optimum.

Nous étions maintenant parvenus au point le plus élevé du col. On avait dressé les supports de câble et la cité était en cours de remorquage. La milice était très en vue, montant la garde non seulement autour de la ville, mais aussi de part et d'autre des voies. Nous décidâmes de ne pas aller jusqu'à la ville, mais d'attendre près des supports que la traction ait pris fin.

— Avez-vous lu la Directive de Destaine ? me demanda soudain Denton.

— Non. J'en ai entendu parler. Dans le serment.

— Exact. Clausewitz en a une copie. Vous devriez la lire si vous êtes membre de la guilde. Destaine a formulé les règles de survie sur ce monde et personne n'a jamais vu de raison de les changer. Cela vous ferait un peu mieux comprendre le monde, je crois.

— Destaine l'avait-il compris, lui ?

— Je le pense.

Il fallut encore une heure pour que le remorquage s'achève. Les tooks n'intervinrent pas et en fait, on ne les aperçut même pas. Je remarquai que plusieurs miliciens étaient à présent armés de fusils, probablement récupérés sur les tooks tués lors du dernier combat.

Une fois en ville, j'allai immédiatement consulter le calendrier central et découvris que, pendant notre expédition dans le nord, trois jours et demi s'étaient écoulés.

Un court entretient avec Clausewitz, puis on nous conduisit devant le Navigateur McMahon. Nous lui décrivîmes avec quelques détails le pays à travers lequel nous avions voyagé, lui montrant sur la carte les points importants. Denton exposa nos suggestions concernant le choix d'un itinéraire, indiquant les accidents de terrain qui pouvaient présenter des difficultés, ainsi que les chemins de dégagement. Dans l'ensemble, le terrain était assez favorable. Les collines imposeraient plusieurs détours par rapport au nord vrai, mais les pentes abruptes étaient rares et le sol était en son point nord le plus éloigné, plus bas de quelque trois cents mètres par rapport au niveau de notre position actuelle.

— Nous allons procéder à deux autres relevés, immédiatement, dit MacMahon à Clausewitz. L'un à cinq degrés à l'est, l'autre à cinq à l'ouest. Avez-vous des hommes disponibles ?

— Oui, monsieur.

— Je réunis le conseil aujourd'hui pour vous indiquer la route provisoire. Si les deux nouvelles cartes doivent nous apporter un terrain plus favorable, nous y reviendrons plus tard. Quand vous sera-t-il possible d'effectuer un relevé normal ?

— Dès que nous pourrons libérer des hommes de la milice et des voies, répondit Clausewitz.

— Pour le moment, elles ont la priorité. Nous allons donc nous contenter de ce tracé jusqu'à nouvel ordre. Si la situation s'améliore, recommencez.

— Bien, monsieur.

McMahon prit notre carte et mon enregistrement audiovisuel. Nous sortîmes des quartiers du Navigateur.

Dehors, je dis à Clausewitz :

— Monsieur, je voudrais me porter volontaire pour une des prochaines équipes de relèvement topographique.

Il secoua la tête :

— Non. Vous allez prendre trois jours de congé, puis vous retournerez à la guilde des Voies.

— Mais…

— C'est le règlement des guildes.

Clausewitz partit avec Denton vers la salle des Futurs. En théorie, c'était aussi mon droit d'y aller, mais je me sentais soudain exclu. Littéralement, je n'avais nulle part où aller. Tant que j'avais travaillé hors de la ville, j'avais eu ma place dans un des dortoirs de la milice… maintenant, en permission officielle, je ne savais même plus où j'habitais. Il y avait des couchettes dans la salle des Futurs et je pouvais y dormir, mais je savais qu'il me fallait voir Victoria au plus tôt. J'en avais repoussé sans cesse l'échéance. Je me demandais toujours comment affronter ma nouvelle situation vis-à-vis d'elle et, pour connaître la réponse, il fallait que nous ayons une conversation. Je passai sous la douche et changeai de vêtements.

# 6

Rien n'avait beaucoup changé à l'intérieur de la ville pendant mon voyage au nord. Les administrateurs des affaires internes et de la médecine s'affairaient à soigner les blessés et à remettre sur pied les installations. Les visages de ceux que je rencontrais paraissaient moins soucieux, moins désespérés et on avait fait des efforts pour nettoyer les couloirs. Néanmoins je me rendais compte que le moment était probablement mal choisi pour chercher à résoudre un problème personnel.

J'eus du mal à retrouver la trace de Victoria. Après diverses questions, on m'envoya dans un dortoir improvisé au niveau le plus bas, mais elle n'y était pas. Je m'adressai à la femme qui dirigeait l'endroit.

— Vous êtes son ex-mari, n'est-ce pas ?

— Exact. Où est-elle ?

— Elle ne veut pas vous voir. Elle est très occupée. Elle se mettra en rapport avec vous ultérieurement.

— Il faut que je la voie, insistai-je.

— Pas possible… Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser… Nous sommes très occupés.

Elle me tourna le dos et se remit à sa besogne. Je jetai un coup d'œil au dortoir encombré. Des travailleurs fatigués dormaient à un bout, et à l'autre plusieurs blessés étaient étendus sur des lits de fortune. Quelques personnes évoluaient entre les lits, mais Victoria n'était pas parmi elles.

Je retournai à la salle des Futurs. Pendant que je cherchais Victoria, j'avais pris une décision. Il était inutile que je reste à errer sans but dans la ville. Autant retourner au travail sur les voies. Mais je voulais avant tout lire la copie de la Directive de Destaine que possédait Clausewitz.

Il n'y avait qu'un seul membre de la guilde dans la salle. Il se présenta : Futur Blayne.

— Vous êtes le fils de Mann, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Heureux de faire votre connaissance. Êtes-vous déjà monté dans le futur ?

— Oui, répondis-je.

Blayne avait l'air sympathique. Guère plus âgé que moi, le visage ouvert et franc. Il semblait satisfait d'avoir quelqu'un à qui parler ; il me dit qu'il devait partir dans le nord en expédition topographique plus tard dans la journée et qu'il serait seul pendant les quelques prochains kilomètres.

— Allons-nous souvent seuls dans le nord ? m'enquis-je.

— En temps normal, oui. Nous pouvons travailler à deux avec l'approbation de Clausewitz, mais la plupart des Futurs préfèrent être seuls. Moi, j'aime la compagnie… la solitude me pèse un peu là-haut. Et vous ?

— Je n'y suis allé qu'une fois. Avec Futur Denton.

— Vous entendiez-vous bien avec lui ?

Nous continuâmes cette agréable conversation sans la réserve qui avait paru se manifester chaque fois que j'avais eu affaire à d'autres membres des guildes. J'avais inconsciemment adopté la même attitude et sans doute eut-il l'impression que je me méfiais de lui, au début. Mais en quelques minutes, sa franchise me décontracta et ce fut bientôt comme si nous étions amis de longue date.

Je lui dis que j'avais enregistré le soleil en vidéo.

— L'avez-vous effacé ?

— Que voulez-vous dire ?

— L'avez-vous supprimé de la bande ?

— Non… Aurais-je dû ?

Il éclata de rire :

— Les Navigateurs vont vous tomber dessus s'ils s'en aperçoivent. Vous n'êtes censé utiliser les films que pour les images de référence sous divers angles du terrain.

— Le verront-ils ?

— Possible. Si votre carte les satisfait, ils ne vérifieront sans doute que quelques points de repère. Ils n'examineront probablement pas tout le film. Mais s'ils le font…

— Qu'y a-t-il de mal à photographier le soleil ?

— Les règles de la guilde. La pellicule est rare et ne doit pas être gaspillée. Mais ne vous en faites pas. D'ailleurs, pourquoi prendre l'image du soleil ?

— Une idée. Je voulais l'étudier. Il présente une forme intéressante.

Il me regarda avec un nouvel intérêt.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? fit-il.

— Des valeurs inverses.

— C'est vrai. Comment avez-vous découvert cela ? On vous en avait parlé ?

— Je me suis rappelé un cours à la crèche. Une hyperbole.

— Avez-vous compris, à présent ? Il y a plus que cela. Avez-vous réfléchi à la zone de surface ?

— Futur Denton m'a fourni des explications. Il m'a dit qu'elle était très grande.

Blayne protesta :

— Pas très grande…*infiniment* grande. Au nord de la ville, la

surface s'incurve jusqu'à être presque verticale, mais jamais tout à fait. Au sud, elle devient presque horizontale, mais pas tout à fait. Le monde pivote autour de son axe… et avec un rayon infini, il tourne à une vitesse infinie.

Il me dit cela froidement, le visage imperturbable.

— Vous plaisantez, dis-je.

— Non. Je parle très sérieusement. À l'endroit où nous sommes, près de l'optimum, les effets de la rotation sont les mêmes qu'ils seraient sur la planète Terre. Mais plus au sud, bien que la vitesse angulaire soit la même, la vélocité s'accroît. Avez-vous ressenti les effets de la force centrifuge quand vous êtes descendu dans le passé ?

— Oui.

— Si vous étiez allé plus loin, vous ne seriez plus ici maintenant pour vous en souvenir. Cette force est une fichue réalité.

— On m'a dit que rien ne pouvait se déplacer plus vite que la lumière.

— C'est vrai. Rien ne la dépasse. En théorie, la circonférence du monde est infiniment longue et se déplace à une vitesse infinie. Mais il y a – ou plutôt on suppose qu'il y a – un point où la matière cesse d'exister pour servir de circonférence effective. Ce point est celui où la rotation du monde transmet à la matière une vélocité équivalente à la vitesse-lumière.

— Donc elle n'est pas infinie.

— Pas tout à fait. Mais fichtrement élevée. Regardez le soleil.

— Je ne m'en suis pas privé.

— C'est la même chose. S'il ne pivotait pas, il serait – au sens propre – infiniment grand.

— Quand même, il ne peut avoir de telles dimensions qu'en théorie. Comment y aurait-il place pour plus d'un objet de dimensions infinies ?

— Il y a une réponse à cela. Mais elle ne vous plaira pas.

— Allez-y.

— Faites un tour à la bibliothèque et prenez un bouquin d'astronomie. Peu importe lequel. Ce sont tous des livres de la planète Terre, aussi partent-ils tous des mêmes hypothèses. Si nous étions en ce moment sur la planète Terre, nous habiterions un univers de dimensions infinies, qui serait occupé par une quantité de corps vastes mais finis. Ici l'inverse est la règle : nous vivons dans un univers vaste mais fini, occupé par une quantité de corps de dimensions infinies.

— Cela n'a aucun sens.

— Je sais, acquiesça Blayne. Je vous ai dit que cela ne vous plairait pas.

— Où sommes-nous ?

— Personne ne le sait.

— Où se trouve la planète Terre ?

— Personne ne le sait non plus.

— Il s'est passé quelque chose d'étrange, dans le passé, repris-je. J'accompagnais trois filles. Au fur et à mesure que nous avancions au sud, leurs corps se transformaient. Elles…

— Avez-vous rencontré des gens dans le futur ?

— Non. Nous sommes restés à l'écart des villages.

— Au nord de l'optimum les indigènes se modifient physiquement. Ils deviennent très grands et minces. Plus nous nous portons au nord, plus les facteurs physiques se modifient.

— Je ne suis guère allé qu'à une vingtaine de kilomètres dans le nord.

— Alors vous n'avez probablement rien remarqué de spécial. Au-delà de cinquante kilomètres au nord de l'optimum, tout devient extrêmement étrange.

Plus tard, je lui demandai :

— Pourquoi le sol bouge-t-il ?

— Je n'en suis pas certain.

— Quelqu'un le sait-il ?

— Non.

— Où va le sol ?

— Mieux vaudrait demander : d'où*s'éloigne-t-il ?*

— Le savez-vous ?

— Destaine dit que le mouvement du sol est cyclique. Sa Directive affirme que le sol est réellement stationnaire au pôle Nord. Plus au sud, il se déplace très lentement en direction de l'équateur. Plus il en approche, plus sa vitesse grandit, vitesse angulaire – en raison de la rotation – et vitesse linéaire. À l'extrême, il se déplace dans deux directions à la fois à une vitesse infinie.

Je le regardai fixement.

— Mais…

— Attendez… je n'ai pas fini. Le monde a une partie sud, également. Si ce monde était une sphère, cette partie serait un hémisphère, alors Destaine a adopté ce même terme pour des raisons d'ordre pratique. Dans l'hémisphère Sud, c'est le contraire qui est vrai. C'est-à-dire que le sol s'éloigne de l'équateur vers le pôle Sud, en décélérant régulièrement. Au pôle Sud, il est de nouveau stationnaire.

— Vous ne m'avez toujours pas dit d'où le sol commence à partir.

— Destaine avance que les pôles Sud et Nord sont identiques. En d'autres termes, une fois qu'un point du sol atteint le pôle Sud, il réapparaît au pôle Nord.

— C'est une impossibilité !

— Pas selon Destaine. Il dit que le monde est constitué comme

une hyperbole matérialisée – c'est-à-dire que toutes les limites tendent à l'infini. Si vous pouvez concevoir cela, les limites adoptent les caractéristiques de leur valeur opposée. Un infini négatif devient un infini positif… et *vice versa*.

— Me le citez-vous mot pour mot ?

— Je le crois. Mais vous devriez lire l'original.

— J'en ai bien l'intention, répondis-je.

Avant le départ de Blayne pour le nord, nous convînmes qu'une fois la crise résolue hors de la cité, nous voyagerions ensemble.

De nouveau seul, je lus d'un bout à l'autre la copie de la Directive de Destaine que Blayne avait empruntée pour moi à Clausewitz.

Elle comprenait plusieurs pages de texte imprimé serré, dont une grande partie me serait restée incompréhensible si je l'avais lue avant ma première sortie hors de la ville. Maintenant, mes propres expériences et idées s'ajoutant à ce que Blayne m'avait expliqué, elle ne constituait plus qu'une confirmation. Je compris que le système des guildes était partiellement fondé : l'expérience avait ouvert la voie de la compréhension.

Une part très importante de la Directive se composait de théories mathématiques coupées de nombreux calculs… que je ne fis que parcourir rapidement. Un journal tenu hâtivement me parut d'un tout autre intérêt. Certains paragraphes retinrent particulièrement mon attention.

> *Nous sommes bien loin de la Terre. Notre mère planète, je doute que nous ne la revoyions jamais, mais si nous devons survivre ici, il faut que ce soit sous la forme d'un microcosme de la Terre. Nous sommes dans la désolation et dans l'isolement. Nous sommes entourés d'un monde hostile qui menace chaque jour notre existence. Tant que nos constructions demeureront, l'homme survivra en ce lieu. La protection et la conservation de notre habitat sont donc d'une importance capitale.*

Plus loin, il avait écrit :

> *J'ai calculé le taux de régression comme étant d'un dixième de kilomètre pendant une période de vingt-trois heures et quarante-sept minutes. Bien que cette dérive au sud soit lente, elle est inéluctable… l'installation sera donc déplacée d'au moins un kilomètre, pour toute période de dix jours.*
>
> *Rien ne doit s'y opposer. Nous avons déjà rencontré une*

*rivière et ne l'avons franchie qu'au prix de grands dangers. Sans nul doute, nous rencontrerons d'autres obstacles dans les jours et les kilomètres à venir, et par conséquent, nous devrons être prêts. Il faut concentrer nos efforts à trouver des matériaux locaux que nous puissions emmagasiner dans les bâtiments afin de nous en servir ultérieurement pour les constructions. Il ne devrait pas être trop difficile de construire un pont si nous sommes avertis en temps opportun.*

*Sturner est allé en exploration à l'avant et nous annonce une région marécageuse à quelques kilomètres devant nous. Nous avons déjà envoyé d'autres équipes au nord-est et au nord-ouest pour mesurer l'étendue de ce marécage. S'il n'est pas trop large, nous pourrons dévier un peu du nord exact et rattraper ensuite le temps perdu.*

À la suite de ce paragraphe figuraient deux pages de la théorie que Blayne s'était efforcé de m'expliquer. Je la relus par deux fois, mais sans y trouver beaucoup plus de sens. Je passai donc à la suite :

*Chen m'a fourni l'inventaire des matières fissiles que je lui avais demandé. Tout n'est que résidu ! Avec le générateur translat, plus besoin ! N'ai rien dit à L. Les discussions avec lui font ma joie… Pourquoi y mettre fin maintenant ? Les générations futures auront chaud.*

*Aujourd'hui la température extérieure est de — 23°C. Et nous continuons la route au nord.*

Plus loin :

*Des ennuis avec l'une des chenilles. T. m'a conseillé d'autoriser leur suppression. Il dit que Sturner signale du nord qu'il aurait découvert ce qui lui semble être les restes d'une voie de chemin de fer. Il a quelque plan incroyable pour faire rouler sur les voies tout notre établissement, d'une manière ou d'une autre. T. prétend que cela marcherait très bien.*

Plus loin :

*Décidé de créer un système de guildes. Agréable archaïsme*

*que tous approuvent. Une façon de structurer l'organisation sans changer brutalement la façon de vivre. Mais je pense que cela pourrait imposer à l'établissement une forme qui nous survivra à tous.*

*L'enlèvement des systèmes de chenilles se poursuit avec succès. Cela a causé un long retard. Espérons que nous pourrons le rattraper.*

*Natasha a mis un bébé au monde aujourd'hui : un garçon.*

*Le Dr S. m'a donné d'autres pilules. Il dit que je travaille trop et devrais me reposer. Plus tard, peut-être.*

Vers la fin de la Directive, le ton devenait plus didactique :

*Ce que j'écris ici ne sera communiqué qu'à ceux qui s'aventurent au-dehors… Inutile de rappeler aux habitants de notre colonie l'horreur de nos perspectives. Nous sommes suffisamment organisés : nous avons assez de puissance mécanique et d'initiative humaine pour nous maintenir en sureté sur ce monde, à jamais. Ceux qui nous suivront devront apprendre à la dure ce qui arrivera si nous cessons d'exploiter notre puissance ou notre initiative, et cette connaissance suffira à maintenir vivantes chez eux ces deux qualités.*

*Un jour, quelqu'un de la Terre nous retrouvera forcément, par la grâce de Dieu. Jusqu'alors, notre maxime doit être : la survie à* n'importe quel prix.

*Désormais il est convenu et par la présente ordonné :*

*Que la responsabilité suprême est aux mains du Conseil. Ces hommes feront naviguer notre établissement et on les appellera Navigateurs. Leur nombre, qui ne sera en aucun cas inférieur à douze, sera choisi parmi les membres des guildes ci-après :*

*Guilde des Voies : qui aura la responsabilité des voies sur lesquelles l'établissement se déplace.*

*Guilde de la Traction : qui aura la responsabilité de l'entretien du pouvoir moteur de l'établissement.*

*Guilde du Futur : qui aura la responsabilité de relever la topographie des sols qui se situent dans le temps futur de notre établissement.*

*Guilde des Bâtisseurs de Ponts : qui aura la responsabilité du franchissement sûr des obstacles quand il n'y aura pas d'autre route praticable.*

*En outre, s'il devenait nécessaire de créer d'autres guildes à l'avenir, ce ne pourrait être qu'à la suite d'un vote unanime des membres du Conseil.*

*Francis Destaine.*

La masse de la Directive se composait de brèves notes datées en succession chronologique, du 23 février 1987 au 19 août 2023. La dernière était datée du 24 août 2023.

Il y avait encore deux feuillets. L'un était un codicille notant la constitution de la Guilde des Échanges et de la Guilde de la Milice. Sans date. Le second feuillet était une courbe dessinée à la main. Elle montrait l'hyperbole résultant de l'équation$y = l/x$, suivie de quelques signes mathématiques incompréhensibles pour moi. Telle était donc la Directive de Destaine.

# 7

À l'extérieur de la ville, les travaux des voies progressaient de façon satisfaisante.

Quand je rejoignis les équipes, la plupart des rails derrière la ville avaient été enlevés. D'autres équipes les reposaient déjà de l'entrée du col jusque dans la vallée en pente douce. L'atmosphère s'était améliorée… je pense que c'était surtout parce que le remorquage de la ville au-delà de la rivière s'était déroulé avec succès, sans incident. Pour le prochain tronçon, la pente nous était favorable. Cependant il faudrait utiliser les câbles et leurs supports car la pente n'était pas assez accentuée pour compenser les effets de la force centrifuge, encore sensible en ce point.

Sensation étrange que de se tenir debout près de la ville et de voir le terrain s'étendre dans toutes les directions à l'horizontale. Je savais maintenant que cette platitude n'était qu'apparente ; à l'optimum qui, étant donnée la vaste échelle de ce monde, n'était pas éloigné du tout, le sol était en réalité relevé selon une pente de quarante-cinq degrés vers le nord. Mais était-ce tellement différent de la vie sur un monde sphérique tel que la Terre ? Je me rappelais un livre lu à la crèche, écrit en Angleterre et traitant du pays ainsi nommé. Le livre avait été destiné aux jeunes enfants et dépeignait la vie d'une famille qui envisageait d'émigrer vers une autre contrée appelée Australie. Les enfants s'imaginaient que là où ils iraient, ils seraient à l'envers et l'auteur s'était donné quelque peine pour expliquer que tous les points d'une sphère paraissaient être verticaux à cause des effets de la gravité. Ainsi en était-il sur ce monde-ci. J'avais voyagé au sud et au nord de l'optimum et le terrain m'avait toujours paru horizontal.

Les travaux de la voie me plaisaient, car c'était bon de se fatiguer le corps sans avoir le temps de penser.

Une question restait en suspens : Victoria.

Il fallait que je la voie, si déplaisante que puisse être l'entrevue, et je voulais régler la situation au plus vite. Tant que je ne lui aurais pas parlé, et quel que dût en être le résultat, je ne me sentirais pas à l'aise dans la ville.

J'avais maintenant fermement accepté le milieu physique où évoluait la ville. Très peu de questions restaient encore sans réponse. Je comprenais comment et pourquoi la ville se déplaçait et j'avais connaissance des nombreux et subtils périls qui la menaçaient si sa progression au nord prenait fin. Je la savais vulnérable, et en ce moment même dans un danger pressant, mais je sentais que ses problèmes seraient bientôt résolus.

Toutefois, ces considérations générales n'allaient pas mettre un

terme à mes soucis personnels… J'étais devenu un étranger pour une fille que j'avais aimée l'espace de ce qui me semblait à peine quelques jours.

Je découvris que, en ma qualité de membre d'une guilde, il m'était permis d'assister aux réunions du Conseil des Navigateurs. Je ne pouvais pas y prendre une part active, mais en tant que spectateur, aucun aspect des débats ne m'était interdit.

On m'annonça qu'une réunion allait se tenir et je résolus de m'y rendre.

Les membres du Conseil se réunissaient dans une petite salle derrière les quartiers principaux de la Navigation. La séance s'embarrassait si peu de cérémonie que j'en fus tout surpris : je m'étais attendu à quelque chose d'un peu solennel. Il est vrai que ces réunions étaient d'une importance capitale pour le bon fonctionnement de toute la ville, aussi les débats prirent-ils un tour très pratique dès que les Navigateurs se furent assis autour de leur table.

J'en connaissais deux de nom, Olsson et McMahon, qui étaient présents avec treize autres de leurs collègues.

La première question soulevée fut celle de la situation militaire à l'extérieur. Un des Navigateurs se leva et se présenta sous le nom de Thorens. Il lut un rapport succinct concernant la position présente.

La milice avait calculé qu'il y avait au moins une centaine de tooks aux alentours de la ville. La plupart d'entre eux étaient armés. Selon le service du renseignement, leur moral était plutôt bas en raison des pertes qu'ils avaient subies. Le Navigateur souligna que cela contrastait vivement avec le moral de nos propres troupes qui se sentaient capables de faire face à toute nouvelle attaque. Elles possédaient à présent vingt et un fusils pris sur l'ennemi et disposaient de quelques munitions également saisies. En outre, la guilde de la Traction avait trouvé le moyen d'en fabriquer de petites quantités.

Un deuxième Navigateur confirma les dires de Thorens.

Le rapport suivant avait trait à l'état de la structure de la cité.

On débattit longuement de l'étendue des travaux à entreprendre ainsi que de leur plus ou moins grande urgence. Il fut déclaré que les administrateurs intérieurs étaient débordés et que les lits étaient en nombre insuffisant. Les Navigateurs furent d'accord pour accorder la priorité à l'aménagement d'un nouvel ensemble de dortoirs.

On en vint naturellement à des questions d'ordre général, beaucoup plus intéressantes à mon point de vue.

Il me parut que les Navigateurs présents avaient des divergences d'opinion. Selon une école, l'ancienne doctrine de la « cité close » devait être rétablie au plus tôt. Les autres pensaient qu'elle avait fait son temps et devait par conséquent être totalement abandonnée.

C'était un point d'importance cruciale, qui pouvait modifier radicalement la structure sociale… et d'ailleurs cet aspect était bien sous-jacent aux débats. Se séparer du système fermé, cela signifiait que tous ceux qui grandiraient dans la ville apprendraient peu à peu la vérité sur sa situation. Cela impliquerait une nouvelle formule d'enseignement et apporterait des changements délicats dans les pouvoirs des guildes mêmes.

Pour finir, après plusieurs scrutins et plusieurs amendements, on vota à main levée. À la majorité d'une voix, il fut décidé de ne pas remettre en question pour le moment la doctrine de la « cité close ».

D'autres révélations suivirent. La suite de l'ordre du jour fit ressortir qu'il y avait à l'intérieur de la ville dix-sept femmes transférées, et qu'elles s'y trouvaient déjà avant la première attaque des tooks. On discuta de ce qu'il y avait lieu de décider à leur sujet. Les membres du Conseil furent informés de ce que les femmes avaient souhaité rester dans la ville… et il devint aussitôt clair que les attaques avaient peut-être été menées pour les libérer.

Autre vote : les femmes auraient la possibilité de rester dans la ville aussi longtemps qu'elles le voudraient.

Il fut également décidé de ne plus soumettre les apprentis à l'épreuve initiatique de la descente vers le passé. Je compris que cette coutume avait été délaissée après la première attaque, mais que plusieurs Navigateurs étaient maintenant en faveur de sa remise en vigueur. La réunion fut informée que douze apprentis avaient été tués dans le passé et que cinq autres étaient portés disparus. L'épreuve demeura suspendue pour le moment.

Ce que j'entendais me fascinait. Je n'avais pas compris auparavant combien les Navigateurs étaient informés des détails pratiques de notre organisation. On ne disait jamais rien de précis, mais parmi les membres des guildes, l'impression générale était que les Navigateurs constituaient un groupe de vétilleux vieillissants qui avaient perdu tout contact avec la réalité. Certes, plusieurs d'entre eux étaient d'un âge avancé, mais leur intelligence n'avait pas faibli. En regardant les sièges réservés à l'assistance, vacants pour la plupart, je songeais que les hommes des guildes avaient dû venir en plus grand nombre aux réunions du Conseil.

Il y avait encore d'autres affaires à traiter. Le Navigateur McMahon présenta le rapport topographique que Denton et moi avions établi, en ajoutant que deux relevés étaient déjà en cours et que les résultats en seraient connus dans un ou deux jours.

L'assemblée convint que la ville suivrait la route tracée par Denton et moi jusqu'à ce qu'une autre soit jugée plus favorable.

Pour finir, le Navigateur Lucain posa la question de la traction de la ville. Il annonça que la guilde de la Traction avait le moyen

d'accélérer un peu la progression de la ville. Regagner du terrain sur l'optimum constituerait une mesure importante en vue de ramener la ville à sa situation normale, soutint-il, et les Navigateurs furent également de cet avis.

Lucain poursuivit en expliquant qu'il se proposait de dresser un emploi du temps de traction continue de la cité. Cela nécessiterait des liaisons plus étroites avec la guilde des Voies, et entraînerait davantage de risques de rupture des câbles. Mais il fit ressortir que l'on était à court de rails, après l'incendie du pont, et qu'en conséquence les déplacements de la ville seraient obligatoirement plus courts. La suggestion de la Traction était donc d'établir en permanence des tronçons de voies plus courts au nord de la ville et de maintenir les treuils en fonctionnement continu. Ils seraient révisés à tour de rôle et comme le terrain futur présentait des pentes favorables, nous pourrions faire avancer la ville à une vitesse suffisante pour nous ramener à l'optimum en trente à quarante kilomètres de temps écoulé.

Les objections à ce plan furent peu nombreuses, mais le président demanda un rapport détaillé. Après le vote, il y eut neuf voix pour et six contre. La ville passerait au mouvement continu dès que possible.

# 8

Je devais quitter la ville pour une mission topographique dans le nord. Dans la matinée, on m'avait rappelé de mon poste aux voies et Clausewitz m'avait communiqué ses instructions. Je partirais le lendemain et me rendrais à quarante kilomètres au nord de l'optimum, pour noter la nature du sol et les positions de divers villages. J'avais le choix : travailler seul ou avec un autre membre de la guilde. En me rappelant ma nouvelle et agréable relation, Blayne, je demandai qu'il m'accompagne, ce qui fut accordé.

J'étais impatient. Je ne me sentais nullement dans l'obligation de travailler manuellement aux voies. Les hommes qui n'avaient jamais quitté la ville auparavant fonctionnaient bien en équipes et la progression était plus rapide que jamais auparavant, quand nous avions recours à la main-d'œuvre d'embauche.

La dernière attaque des tooks paraissait déjà ancienne et le moral était bon. Nous avions franchi le col sans encombre, et devant nous, c'était la longue pente qui descendait dans la vallée. Le temps était beau, et l'espoir vif.

Le soir, je regagnai la ville. J'avais décidé de discuter de notre mission avec Blayne et de passer la nuit dans les logements des Futurs. Nous serions prêts à filer au lever du jour.

En parcourant les couloirs, je jetai par hasard un coup d'œil dans une pièce : Victoria s'y trouvait.

Elle travaillait seule dans un très petit bureau, parcourant une liasse de papiers. J'entrai et refermai la porte derrière moi.

— Ah, c'est toi ? fit-elle.

— Je ne te dérange pas ?

— Je suis très occupée.

— Moi aussi.

— Alors laisse-moi tranquille et fais ce que tu as à faire.

— Non. Il faut que je te parle.

— Une autre fois.

— Tu ne pourras pas toujours m'éviter.

— Je n'ai pas à te parler pour le moment.

Je saisis son stylo et le lui arrachai de la main.

Des feuillets volèrent sur le plancher. Elle en eut le souffle coupé.

— Qu'est-il arrivé, Victoria ? Pourquoi ne m'as-tu pas attendu ?

Elle gardait les yeux sur les paperasses éparpillées et ne me répondait pas.

— Allons… dis-le-moi.

— Il y a si longtemps… Cela a-t-il encore de l'importance pour

toi ?

— Oui.

Maintenant nous nous regardions tous les deux, les yeux dans les yeux.

Elle avait beaucoup changé et paraissait plus âgée. Elle avait acquis de l'assurance, une femme faite – mais je reconnaissais sa façon de pencher la tête, de joindre les mains : poings fermés, avec les deux index pointés.

— Helward, je suis désolée de t'avoir fait du mal, mais j'ai également beaucoup souffert. Cela te suffit-il ?

— Tu sais bien que non. Et toutes ces choses dont nous avions parlé ?

— Par exemple ?

— Les affaires privées, intimes.

— Ton serment n'est pas rompu. Pas besoin de te tourmenter à ce sujet.

— Je n'y pensais même pas. Mais les autres choses, celles qui nous concernaient, toi et moi ?

— Les petits riens murmurés au lit ?

Je fis la grimace.

— Oui.

— Il y a bien longtemps de cela. (Peut-être perçut-elle ma réaction car elle s'adoucit soudain.) Je suis désolée. Je ne voulais pas être grossière.

— Bon. Dis tout ce que tu veux.

— Non… c'est simplement que… je ne m'attendais plus à te revoir. Tu es resté si longtemps parti ! Tu aurais pu être mort et personne ne m'en aurait informée.

— À qui as-tu demandé ?

— À ton patron. Clausewitz. Tout ce qu'il a consenti à me dire, c'est que tu avais quitté la ville.

— Mais je t'avais dit où j'allais. Je t'avais expliqué qu'il fallait que je me rende dans le sud.

— Et aussi que tu serais de retour dans quelques kilomètres de temps.

— Je sais. Je m'étais trompé.

— Que t'est-il arrivé ?

— J'ai… été retardé.

Je ne savais même pas comment le lui faire comprendre.

— Et c'est tout ? Tu as été retardé ?

— C'était beaucoup plus loin que je ne pensais.

Elle se mit à mettre un peu d'ordre dans ses papiers, sans conviction. Mais c'étaient seulement ses mains qui travaillaient : j'avais réussi à me faire écouter.

— Tu n'as jamais vu David, n'est-ce pas ?

— David ? C'est le nom que tu lui avais donné ?

— Il était… (Elle releva la tête, les yeux remplis de larmes.) J'ai dû le mettre à la crèche… tellement de travail ! J'allais le voir tous les jours. Et puis ce fut la première attaque. Je devais me tenir à un poste d'incendie et je ne pouvais pas… Plus tard, nous sommes allés…

Je fermai les yeux et me détournai. Elle se prit la tête entre les mains, agitée de sanglots. Je m'appuyai au mur, le visage contre le bras. Au bout de quelques secondes, je me mis également à pleurer.

Une femme franchit vivement le seuil, vit ce qui se passait, referma la porte. Cette fois, je m'y appuyai de tout mon poids pour n'être plus dérangé.

— Je pensais que tu ne reviendrais jamais, me dit plus tard Victoria. La confusion régnait dans la ville, mais j'ai réussi à rencontrer quelqu'un de ta guilde. Il m'a dit que beaucoup d'apprentis avaient été tués pendant qu'ils étaient dans le sud. Je lui ai dit depuis combien de temps tu étais parti. Il n'a pas voulu s'engager. Tout ce que je savais, c'était depuis combien de temps tu étais parti et la date que tu m'avais indiquée pour ton retour. Tu as été absent près de deux ans, Helward.

— On m'avait averti, dis-je. Mais je n'ai pas cru à cet avertissement.

— Pourquoi pas ?

— J'avais à parcourir une distance d'environ cent trente kilomètres – aller et retour. Je pensais pouvoir le faire en quelques jours. Personne de la guilde ne m'avait dit pourquoi ce serait impossible.

— Mais ils le savaient ?

— Sans nul doute.

— Ils auraient au moins pu attendre que l'enfant soit né.

— J'ai dû partir quand on m'en a donné l'ordre. Cela faisait partie de l'instruction de la guilde.

Victoria était à présent beaucoup plus calme. Ce moment d'émotion avait totalement effacé toute antipathie entre nous et nous étions en mesure de parler raisonnablement. Elle ramassa les feuillets épars, les disposa en pile, puis les rangea dans un tiroir. Il y avait contre le mur d'en face un fauteuil dans lequel je m'assis.

— Tu sais qu'il va falloir changer le système des guildes, reprit-elle.

— Pas radicalement.

— Il va complètement s'écrouler. C'est obligé. En fait, c'est déjà commencé. N'importe qui peut sortir de la ville, à présent. Les Navigateurs se cramponneront à l'ancien système aussi longtemps

qu'ils le pourront, parce qu'ils vivent dans le passé, mais…

— Ils ne sont pas aussi entêtés que tu le penses, dis-je.

— Ils essaieront de remettre en vigueur le secret et les interdictions dès qu'ils le pourront.

— Tu te trompes. Je sais que tu te trompes.

— Peut-être… mais il faudra que cela change, au moins en partie. Personne en ville n'ignore plus les dangers que nous courons. Nous avons progressé à travers ce pays en trichant et en volant, et c'est cela qui nous a mis en péril. Il est temps que cela cesse.

— Victoria, tu ne…

— Mais regarde seulement les dégâts ! Trente-neuf enfants tués ! Dieu sait combien de destructions. Penses-tu que nous continuerons à vivre, si les gens du dehors poursuivent leurs attaques ?

— La situation est plus calme, maintenant. Nous la dominons.

Elle secoua la tête :

— Je me fiche pas mal de la situation actuelle. Je pense à plus long terme. En fin de compte, tous nos ennuis proviennent de ce que la ville se déplace. Cette unique condition fait naître le danger. Nous voyageons sur les terres d'autres gens. Nous marchandons de la main-d'œuvre pour déplacer la ville. Nous amenons des femmes dans la cité pour qu'elles aient des rapports sexuels avec des hommes qu'elles ne connaissent pas… et tout cela, rien que pour maintenir la ville en mouvement.

— La cité ne pourra jamais s'arrêter, affirmai-je.

— Tu vois… tu t'es déjà intégré au système des guildes. Toujours le système nous fournit cette même et plate réponse, sans prendre aucun recul. La cité doit bouger, la cité doit bouger ! N'admets donc pas cela comme un impératif.

— C'en est un, crois-moi. Je sais ce qui se passerait si la ville cessait d'avancer.

— Et alors ?

— Elle serait détruite et tout le monde périrait.

— Tu ne peux pas le prouver.

— Non… mais je sais bien qu'il en serait ainsi.

— Je crois que tu es dans l'erreur, dit Victoria. Et je ne suis pas la seule. Encore ces derniers jours, je l'ai entendu dire par d'autres. Les gens sont encore capables de penser par eux-mêmes. Ils sont allés à l'extérieur, ils ont vu comment c'était. Il n'y a pas d'autre danger que celui que nous nous créons.

— Écoute, ceci n'est pas notre bataille. Je voulais seulement te voir pour parler de nous deux.

— Mais ça revient au même. Ce qui nous est arrivé est lié aux coutumes de la cité. Si tu n'avais pas été membre d'une guilde, nous aurions sans doute pu continuer à vivre ensemble.

— Y a-t-il une chance… ?

— Le désires-tu ?

— Je ne sais pas trop, répondis-je.

— C'est impossible. Pour moi, du moins. Je ne peux pas concilier mes convictions avec l'acceptation de ton mode de vie. Nous l'avons tenté et cela nous a séparés. De toute façon, je vis avec…

— Je sais.

Elle me regarda, et je devinai combien la perte de son enfant l'avait choquée.

— Tu n'as donc aucune croyance, Helward ? demanda-t-elle.

— Je crois seulement que le système des guildes, malgré toutes ses imperfections, est bien fondé.

— Et tu voudrais que nous reprenions la vie commune, pour vivre séparés en esprit par nos croyances différentes. Cela ne marcherait jamais.

Nous avions beaucoup changé tous les deux, elle avait raison. Cela ne servait à rien d'épiloguer sur ce qui se serait passé en d'autres circonstances. Il était impossible d'établir des rapports personnels tout à fait distincts de l'organisation générale de la cité.

Je fis néanmoins un dernier effort, tentant d'expliquer clairement la brusquerie apparente de ce qui s'était produit, cherchant une formule qui pût faire revivre les premiers sentiments que nous avions éprouvés l'un pour l'autre.

En toute sincérité, je dois reconnaître que Victoria s'y employa de son mieux, elle aussi, mais je pense que nous avions abouti l'un et l'autre à la même conclusion, par nos voies propres. Je me sentais mieux, de l'avoir revue, et quand je la quittai pour regagner le quartier des Futurs, j'avais conscience que nous avions réussi à résoudre la partie la plus difficile du problème.

# 9

Le lendemain – quand je partis vers le nord en compagnie de Blayne pour entamer le relevé topographique du futur – fut une journée qui marqua le commencement d'une longue période de sécurité retrouvée et de modifications importantes pour la ville. Je pus voir les deux phénomènes se développer étape par étape, car mon propre sentiment du temps réel de la ville était déformé par mes voyages dans le nord. J'appris par l'expérience qu'une journée passée à une distance approximative de trente kilomètres au nord de l'optimum était l'équivalent d'une heure de temps passée dans la cité. Je me tenais de mon mieux au courant des événements en assistant au plus grand nombre possible de réunions des Navigateurs.

Le calme de l'existence citadine que j'avais connue lors de ma première sortie pour travailler à l'extérieur revenait plus rapidement que la plupart des gens ne l'auraient cru.

Les tooks ne nous attaquaient plus, bien que l'un des miliciens, en mission de renseignement, eût été capturé et tué. Peu après, les chefs de la milice annoncèrent que les tooks se dispersaient et repartaient vers leurs villages dans le sud.

Bien que la surveillance militaire ait été longtemps maintenue – et n'ait jamais été abandonnée totalement – les hommes de la milice furent progressivement libérés pour d'autres travaux.

Comme je l'avais appris à la première réunion des Navigateurs à laquelle j'avais assisté, la méthode de remorquage de la ville avait été modifiée. Après avoir surmonté diverses difficultés, on avait abouti à un système pratique de traction continue en utilisant un dispositif compliqué de changement des câbles et de pose de rails alternés. Un dixième de kilomètre en vingt-quatre heures, ce n'était pas après tout une distance bien considérable… et en peu de temps, la cité eut atteint l'optimum.

Ce gain donnait en fait davantage de liberté de mouvement à la ville. À partir de l'optimum, par exemple, il était possible de suivre des déviations considérables par rapport au nord vrai lorsqu'apparaissait un obstacle suffisamment important.

Mais en réalité le terrain était bon. Comme le montraient nos relevés, le sol était généralement en pente et les angles de déclivité nous étaient plutôt favorables.

Il y avait un peu trop de rivières à traverser pour le goût des Navigateurs, et les Constructeurs de Ponts étaient sans cesse occupés. Mais, du fait de la proximité de l'optimum, on disposait d'un temps plus long pour prendre les décisions et bâtir des ponts solides.

Après quelques hésitations, le système des Échanges fut remis en

vigueur. Les négociations étaient menées plus scrupuleusement que naguère. La cité payait mieux les ouvriers – on en avait toujours besoin – et s'efforçait d'éviter les marchandages pour les femmes.

Je suivis les débats sur cette question au cours d'une longue succession de réunions des Navigateurs. Nous avions toujours dans nos murs les dix-sept femmes transférées avant la première attaque. Elles n'exprimaient nul désir de rentrer dans leurs villages. Toutefois les naissances d'enfants de sexe masculin restaient prédominantes et beaucoup de gens étaient en faveur de la reprise du système de transfert. Personne ne savait pourquoi nous souffrions de ce déséquilibre numérique entre les sexes, mais c'était une réalité. De plus, trois des femmes transférées avaient accouché pendant les quelques derniers kilomètres, et les trois bébés étaient des garçons. Quelqu'un avança la théorie que plus longtemps les femmes du dehors séjourneraient dans la cité, plus elles auraient d'enfants mâles, probablement. Ici encore personne ne comprenait pourquoi.

Au dernier recensement, on comptait soixante-seize garçons et quatorze filles au-dessous de l'âge de deux cents kilomètres. Comme l'écart allait en augmentant, la guilde des Échanges reçut finalement l'autorisation de reprendre les négociations pour les transferts. Cette décision servit à mettre en lumière les changements sociaux qui se manifestaient. Le régime « ville ouverte » subsistait et les gens qui n'étaient pas membres des guildes avaient le droit d'assister aux réunions des Navigateurs en qualité de spectateurs. Quelques heures après la décision, toute la ville sut que les achats de femmes allaient recommencer et il y eut de nombreuses protestations. La décision fut cependant mise en application.

Bien que l'on eût de nouveau embauché des ouvriers de l'extérieur, leur nombre était plus réduit et beaucoup d'habitants de la ville continuaient de travailler aux voies et à la traction. En conséquence, le fonctionnement de la cité n'était plus un bien grand mystère.

Mais le niveau d'instruction en ce qui concernait la nature réelle du monde sur lequel nous vivions restait très faible.

Au cours d'un débat, j'entendis prononcer pour la première fois le mot « Terminateur ». On expliqua que les Terminateurs étaient un groupe de personnes activement opposées au déplacement continuel de la cité et décidées à le faire cesser. Autant qu'on le sache, ce n'étaient pas des militants et ils n'entreprendraient aucune action violente. Mais ils comptaient des partisans de plus en plus nombreux dans la ville, aussi organisa-t-on un programme d'instruction complémentaire pour mettre en lumière la nécessité du mouvement de la structure vers le nord.

Lors de l'assemblée suivante du Conseil, il y eut une intervention

violente : un groupe fit irruption dans la salle pour tenter de s'emparer de la tribune. Je ne fus pas surpris de voir Victoria parmi les émeutiers.

Après une bruyante querelle les Navigateurs firent appel à la milice et la réunion fut ajournée.

Cette violence eut cependant l'effet souhaité par le Mouvement Terminateur : les réunions des Navigateurs furent de nouveau interdites au public. La bipolarisation de l'opinion publique dans la cité s'accentua. Les Terminateurs avaient un nombre considérable de partisans, mais aucun pouvoir réel.

Quelques incidents se produisirent. Un câble fut coupé en des circonstances mystérieuses et un Terminateur tenta un jour de haranguer la main-d'œuvre indigène pour inciter les embauchés à regagner leurs villages… Pourtant, dans l'ensemble, le Mouvement Terminateur n'était guère qu'une épine agaçante au flanc des Navigateurs.

L'instruction complémentaire était bien suivie. Une série de conférences fut organisée, dans le but d'expliquer les dangers particuliers à ce monde, et beaucoup de gens y assistèrent avec intérêt. Le dessin de l'hyperbole fut adopté comme emblème de la ville et les membres des guildes en ornèrent leurs manteaux, le cousant à l'intérieur du cercle figurant sur leur poitrine.

Je ne sais si les citoyens ordinaires comprenaient bien les exposés… j'entendais bien des discussions sur ce sujet, mais l'influence des Terminateurs nuisait peut-être à la crédibilité du programme d'enseignement. Les citadins avaient trop longtemps été amenés à considérer leur monde comme identique à la planète Terre. La vérité, même comprise en théorie, était trop dure à admettre sur le plan émotionnel : mieux valait écouter les Terminateurs.

Malgré tout, la ville continuait à se mouvoir lentement vers le nord. Parfois j'interrompais mon travail et j'imaginais la cité comme un minuscule point de matière sur un monde étranger. Je la considérais comme un objet imaginaire d'un univers qui s'efforcerait de survivre dans un autre ; comme une ville très peuplée qui chercherait à s'accrocher au flanc d'une côte à quarante-cinq degrés, luttant contre une marée terrestre, à l'aide de quelques minces brins de câble.

Avec le retour à un environnement plus stable, les travaux topographiques du futur devenaient pure routine.

Pour nous faciliter la tâche, on avait divisé le terrain au nord de la cité en plusieurs segments irradiant de cinq degrés en cinq degrés à partir de l'optimum. En des circonstances normales, la cité n'aurait pas cherché de route déviant de plus de quinze degrés du nord vrai, mais

notre nouvelle capacité de mouvement nous permettait une souplesse accrue.

Notre méthode était simple. Les topographes partaient à cheval au nord de la ville – seuls, ou s'ils le préféraient, par équipes de deux – et relevaient minutieusement le secteur qui leur était confié. Nous disposions de tout notre temps.

En de nombreuses occasions, je me sentis très attiré par le sentiment de liberté qu'on éprouvait dans le nord… Blayne m'affirma que ce sentiment était partagé par la plupart des Futurs. Pourquoi se hâter de rentrer lorsqu'une journée passée à paresser au bord d'une rivière ne gaspillait que quelques minutes du temps de la cité ?

Toutefois il y avait un certain prix à payer pour les heures passées dans le nord, bien qu'il me parût négligeable au début. Mais un jour j'en notai les effets sur moi. Une journée de flânerie dans le nord était une journée de ma vie. En cinquante jours, je vieillissais de l'équivalent de cinq kilomètres dans la ville, mais les citadins n'avaient vieilli que de quatre jours. Au début, je n'y prêtais pas attention – nos retours à la ville étaient si fréquents que je ne voyais et ne sentais aucune différence. Mais à la longue, les gens que j'avais connus : Victoria, Jase, Malchuskin – ne paraissaient toujours pas changer d'âge. Or, en m'apercevant un jour dans un miroir, je vis les effets de la distorsion temporelle sur ma personne.

Je n'avais pas envie de m'unir de façon permanente à une autre femme. Les idées de Victoria selon lesquelles les mœurs de la cité devaient finalement amener l'échec de toute union me semblaient plus pertinentes chaque fois que j'y songeais.

Les premières femmes transférées arrivaient maintenant à la ville et l'on me dit qu'en qualité d'homme non marié, je pouvais en choisir une comme compagne provisoire. Je résistai d'abord à cette idée, parce qu'elle me répugnait, à parler franc. Il me semblait qu'une liaison même purement charnelle devait entraîner un certain partage d'émotions. Mais chaque fois que je me trouvais en ville, ainsi que d'autres hommes libres, on nous encourageait à lier connaissance avec les filles, dans une salle de loisirs réservée à cet usage. Je jugeais ces réunions embarrassantes et humiliantes, au début, puis je m'y habituais et mes inhibitions finirent par disparaître.

Avec le temps, une fille appelée Dorita et moi nous découvrîmes des goûts communs. Bientôt on nous attribua un logement privé. Bien des choses nous séparaient, mais ses efforts pour parler l'anglais étaient charmants et elle paraissait aimer ma compagnie. Elle fut bientôt enceinte et entre mes missions topographiques, j'observais les progrès de sa grossesse.

Si lents, si incroyablement lents.

Je finis par m'irriter de plus en plus de la marche d'escargot de la ville. Selon mon échelle temporelle subjective, deux cent cinquante à trois cents kilomètres s'étaient écoulés depuis que j'étais devenu membre de la guilde du Futur. Pourtant la ville était toujours en vue des collines que nous avions franchies à l'époque des attaques.

Je fis une demande de transfert à une autre guilde. Malgré la vie facile du futur, j'avais l'impression que le temps fuyait mortellement pour moi. Je travaillai durant quelques kilomètres avec la guilde de la Traction et ce fut pendant cette période que Dorita accoucha. Des jumeaux : garçon et fille. Il y eut des fêtes… mais je m'aperçus que la vie de la ville me contrariait encore sous un autre aspect. J'avais travaillé avec Jase qui en un temps avait été plus âgé que moi de plusieurs kilomètres. À présent, il était plus jeune et il ne nous restait que peu de choses en commun.

Après la naissance des enfants, Dorita quitta la ville et je rejoignis ma propre guilde.

Comme tous les Futurs de la guilde que j'avais connus pendant mon apprentissage, je devenais un inadapté social. Je préférais ma propre compagnie et savourais ces heures volées dans le nord. Entre les murs, j'étais mal à l'aise. Je m'intéressais maintenant au dessin, mais je n'en parlais guère. J'accomplissais le travail de la guilde le plus vite et le mieux possible, puis je m'en allais tout seul dans le monde du nord, prenant des croquis, m'efforçant de traduire par des dessins au trait l'impression d'un pays où le temps s'arrêtait presque.

J'observais de loin la cité et la voyais comme étrangère, étrangère à ce monde, et même à moi. Kilomètre après kilomètre, elle se traînait, sans jamais trouver, ni même chercher, un lieu de repos définitif.

# QUATRIÈME PARTIE

# 1

Elle attendait sous le porche de l'église pendant que la discussion se poursuivait à l'autre bout de la place. Derrière elle, dans l'atelier provisoire, le prêtre et deux aides travaillaient patiemment à restaurer la statue en plâtre de la Vierge Marie. L'église était fraîche, et, malgré le plafond en partie écroulé, propre et reposante. Elle savait qu'elle n'aurait pas dû se trouver là, mais c'était l'instinct qui l'avait poussée vers l'intérieur à l'arrivée des deux hommes.

Elle les observait pendant qu'ils parlaient avec animation à Luiz Carvalho, qui s'était nommé lui-même chef du village, et à une poignée d'autres hommes. En d'autres temps, le prêtre aurait peut-être assumé la responsabilité de la communauté, mais le père Dos Santos était un nouveau venu, tout comme elle-même.

Les hommes étaient venus à cheval par le lit desséché du cours d'eau, laissant paître leurs montures pendant qu'ils discutaient. Elle était trop loin pour entendre les mots échangés, mais il lui semblait bien qu'un marché était en cours. Les hommes du village s'exprimaient avec volubilité, affectant de ne pas être intéressés, mais elle savait que si leur attention n'avait pas été retenue, ils n'auraient pas continué à bavarder. Elle, c'étaient les cavaliers qui l'intéressaient. Il était clair qu'ils n'appartenaient à aucun des villages des environs. Leur apparence contrastait de façon frappante avec celle des villageois. Chacun d'eux portait une cape noire, un pantalon bien ajusté et des bottes de cuir. Leurs chevaux avaient des selles, ils étaient visiblement bien soignés et bien que leurs larges fontes fussent lourdement chargées de matériel, ils ne manifestaient aucune fatigue. Pas un cheval de la région n'était en aussi bonne condition.

Sa curiosité commençait à prendre le pas sur l'instinct, aussi s'approcha-t-elle pour apprendre directement de quoi il était question. Toutefois les négociations paraissaient terminées car les hommes du village se détournèrent tandis que les deux autres revenaient près de leurs montures.

Ils repartirent immédiatement dans la direction d'où ils étaient venus. Elle resta plantée à les suivre des yeux, se demandant si elle n'allait pas partir à leur suite.

Quand ils disparurent parmi les arbres qui bordaient le ruisseau, elle se faufila entre deux maisons pour escalader la levée de terrain derrière le village. Quelques instants, puis elle vit les hommes émerger du bosquet. Ils arrêtèrent leurs chevaux.

Ils s'entretinrent pendant cinq minutes, regardant plusieurs fois vers le village.

Elle restait hors de vue, dans le haut taillis épais qui recouvrait

toute la butte. L'un des hommes leva soudain la main à l'adresse de l'autre et tourna bride. Il partit au galop vers des collines lointaines, tandis que l'autre s'en allait en sens inverse, au pas tranquille de sa monture.

Elle retourna au village et alla trouver Luiz.

— Que voulaient-ils ?

— Ils ont besoin d'hommes pour certains travaux.

— Avez-vous donné votre accord ?

Il parut évasif :

— Ils reviendront demain.

— Paieront-ils ?

— En nourriture. Regardez.

Il lui tendit un morceau de pain qu'elle accepta. Il était frais et brun et sentait bon.

— Où se le sont-ils procuré ?

Luiz haussa les épaules :

— Ils ont aussi d'autres aliments.

— Vous en ont-ils remis ?

— Non.

Elle fronça les sourcils, se demandant à nouveau quels pouvaient être ces hommes.

— Rien d'autre ?

— Seulement ceci.

Il lui montra un petit sac, qu'elle ouvrit. À l'intérieur, il y avait une poudre blanche grossière qu'elle renifla.

— Ils prétendent que cela fait pousser les fruits.

— En ont-ils beaucoup ?

— Autant qu'il nous en faudra.

Elle reposa le sac sur le sol et retourna à l'atelier de l'église. Elle échangea quelques paroles avec le père Dos Santos puis se rendit rapidement aux écuries pour seller son propre cheval.

Elle sortit du village par le cours d'eau asséché et prit la même direction que le deuxième homme.

# 2

Derrière le village s'étendait une large zone de terrain buissonneux, parsemée d'arbres. Bientôt, elle aperçut le deuxième homme à quelque distance devant elle. Il menait toujours son cheval au pas vers une zone plus boisée au-delà de laquelle coulait une rivière.

Elle maintenait l'écart entre eux, ne voulant pas se faire voir avant d'avoir découvert où il allait. Quand il pénétra dans le sous-bois, elle le perdit de vue et mit pied à terre. Elle mena alors son cheval par la bride, aux aguets. Bientôt elle entendit le bruit de la rivière, peu profonde en cette saison et dont le lit était parsemé de cailloux.

Elle vit d'abord le cheval, attaché à un arbre. Elle immobilisa de même le sien et poursuivit son chemin à pied. L'air était tiède et calme sous les arbres ; elle se sentait couverte de poussière après la course. Elle se demanda soudain ce qui l'avait incitée à suivre cet homme alors que sa raison l'avertissait qu'elle courait des risques. Toutefois, le comportement de l'homme et de son compagnon au village avait paru mystérieux, mais pacifique.

Elle adopta la prudence pour s'approcher de la lisière du bois. Puis elle s'immobilisa, contemplant l'eau, de la berge peu élevée.

L'homme était là ; elle l'examina avec curiosité.

Il avait ôté sa cape. Elle reposait avec ses bottes, près d'un petit tas de vêtements. Il était entré dans le ruisseau et jouissait visiblement de la fraîcheur de l'onde. Totalement inconscient de la présence de la jeune femme, il donnait des coups de pied dans l'eau, soulevant des éclaboussures étincelantes. Peu après, il se pencha pour prendre de l'eau dans ses paumes et s'en asperger le visage et le cou.

Il fit demi-tour, sortit de la rivière et se pencha au-dessus de son équipement. Il tira d'un étui de cuir noir un objet qu'elle crut reconnaître comme une petite caméra vidéo, suspendit l'étui par la courroie à son épaule, et y relia l'appareil à l'aide d'un petit fil. Cela fait, il ajusta une saillie de métal sur le côté.

Il posa la caméra un instant pour dérouler un long morceau de papier qu'il posa sur le sol et étudia pensivement durant quelques secondes. Il ramassa la caméra et retourna au bord de l'eau.

Il braqua lentement l'appareil vers l'amont pendant une ou deux secondes, puis l'abaissa et pivota. Il le pointa vers la rive opposée, puis – lui causant une frayeur – dans sa direction à elle. Elle se laissa vivement tomber au sol et, comme il ne réagissait pas, pensa qu'il ne l'avait pas vue. Quand elle le regarda de nouveau, l'objectif était dirigé vers l'aval.

Il revint à son rouleau de papier et y inscrivit soigneusement

quelques symboles.

Toujours sans se hâter, il remit la caméra dans l'étui, roula le papier et le rangea parmi son équipement.

Il s'étira longuement, puis se gratta l'occiput. Il retourna d'un pas négligent sur la berge, et s'assit, les pieds dans l'eau. Un moment, avec un long soupir, il s'étendit sur le dos, les yeux fermés.

Elle l'examina de près. Il paraissait assez inoffensif. Il était grand et bien musclé, le visage et les bras bien brunis. Il avait les cheveux longs, en broussaille, une grande crinière d'un auburn clair. Il portait la barbe. Elle estima qu'il avait dans les trente-cinq ans. Malgré sa barbe, son visage aux traits nets était jeune, souriant du bonheur purement animal de sentir ses pieds au frais par une chaude et sèche journée.

Des mouches tournoyaient autour de sa figure et de temps à autre il les chassait d'un geste paresseux.

Encore quelques instants, puis mi-marchant, mi-glissant, elle descendit la berge, déclenchant devant elle une minuscule avalanche de terre.

La réaction de l'homme fut instantanée. Il s'assit, jeta un coup d'œil circulaire et se releva. Ce faisant, il eut un geste maladroit, et, dérapant, tomba à plat ventre, les pieds battant l'eau.

Elle éclata de rire.

Il reprit pied et se précipita sur son matériel. Quelques secondes après il avait un fusil en main.

Elle cessa de rire… mais il n'épaula pas le fusil. Au contraire, il dit quelques mots dans un si mauvais espagnol qu'elle ne le comprit pas.

Elle ne parlait elle-même que très peu l'espagnol. Elle reprit donc dans la langue du village :

— Je n'avais pas l'intention de me moquer de vous.

Il secoua la tête, puis l'inspecta du regard. Elle ouvrit les mains pour montrer qu'elle n'était pas armée et lui adressa un sourire qu'elle espérait rassurant. Il parut comprendre qu'elle ne constituait pas une menace pour lui et posa son fusil à terre.

De nouveau il parla dans son affreux espagnol, puis il marmonna quelques mots d'anglais.

— Vous parlez l'anglais ? demanda-t-elle.

— Oui. Et vous ?

— Comme une Anglaise. (Elle rit de nouveau.) Cela ne vous dérange pas que je me joigne à vous ?

Elle désignait du menton la rivière, mais il continuait à la regarder, comme un idiot. Elle ôta ses chaussures et descendit jusqu'à l'eau. Elle y entra, jupe retroussée. L'eau était froide – elle crispa les orteils, mais la sensation était délicieuse. Un instant, puis elle revint

s'asseoir sur la rive, les pieds toujours dans l'eau.

Il arriva et s'assit près d'elle.

— Désolé, pour le fusil. Vous m'avez surpris.

— Désolée moi-même, répondit-elle, mais vous paraissiez si heureux !

— Se détendre et se rafraîchir, c'est ce qu'on peut faire de mieux par une journée semblable.

Ils contemplaient tous les deux le courant qui leur baignait les pieds. Sous la surface ridée de l'eau, la chair blanche semblait vaciller comme une flamme dans un courant d'air.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-elle.

— Helward.

— Helward ? (Elle jouait avec le son du mot.) Est-ce un nom de famille ?

— Non. Mon nom est Helward Mann. Et vous ?

— Elisabeth. Elisabeth Khan. Je n'aime pas que l'on m'appelle Elisabeth.

— Je vous demande pardon.

Elle le regarda avec ahurissement, mais il avait l'air très sérieux.

Elle était un peu surprise par son accent. Elle s'était rendu compte qu'il n'était pas originaire de la région et parlait l'anglais naturellement et sans effort, mais il avait une façon étrange de prononcer les voyelles.

— D'où venez-vous ? s'enquit-elle.

— Des environs. (Il se leva soudain.) Il faudrait que je fasse boire ma bête.

Il trébucha de nouveau en escaladant la berge, mais cette fois, elle ne rit pas. Il alla droit vers les arbres sans emporter son équipement. Le fusil était resté là. Il la regarda une fois par-dessus son épaule avant de disparaître.

Quand il revint, il menait les deux chevaux. Elle se mit debout et conduisit sa propre monture vers le ruisseau.

Debout entre les bêtes, Elisabeth caressait le cou de la monture de Helward.

— Elle est belle, dit-elle. Est-elle à vous ?

— Pas réellement. Mais je la monte plus souvent que toutes les autres.

— Comment l'appelez-vous ?

— Je… je ne lui ai pas donné de nom. Cela se fait ?

— Seulement si l'on veut. La mienne n'en a pas non plus.

— J'aime le « cheval, dit subitement Helward. C'est la partie la plus agréable de mon travail.

— Cela et aussi patauger dans les rivières. Quel est votre travail ?

— Je suis un… eh bien, cela n'a pas de désignation spéciale. Et

vous-même ?

— Je suis infirmière. C'est-à-dire officiellement, mais je fais des tas d'autres choses.

— Nous avons des infirmières. Dans la… à l'endroit d'où je viens.

Elle le regarda avec un intérêt renouvelé :

— Où est-ce ?

— Une ville. Dans le sud.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Terre. Le plus souvent, nous l'appelons la cité.

Elisabeth ébaucha un sourire, pas très sûre d'avoir bien entendu :

— Parlez-m'en.

Il secoua la tête. Les chevaux, qui avaient fini de boire, se frottaient l'un à l'autre.

— Je pense qu'il est temps que je parte, annonça-t-il.

Il se rendit rapidement près de son matériel, le rassembla et le fourra vivement dans ses fontes. Elisabeth l'observait avec curiosité. Quand il eut terminé, il prit la bride, fit pivoter la bête et l'entraîna en haut de la berge. Au rideau d'arbres, il se retourna.

— Je regrette. Vous devez me trouver bien impoli. Mais c'est seulement que vous n'êtes pas comme les autres.

— Quels autres ?

— Les gens qui vivent par ici.

— Est-ce à mon désavantage ?

— Non.

Il étudiait la berge comme s'il avait cherché autre chose à dire, une excuse pour rester près d'elle. Brusquement, il parut changer d'avis. Il attacha son cheval à l'arbre le plus proche :

— Puis-je vous demander une chose ?

— Bien sûr.

— Je me demande… me permettriez-vous de vous dessiner ?

— Me dessiner ?

— Oui… un simple croquis. Je ne suis pas très habile… il n'y a pas très longtemps que je m'y intéresse. Quand je suis par ici, je consacre beaucoup de temps à dessiner ce que je vois.

— Était-ce ce que vous faisiez avant que j'arrive ? Je vous ai vu avec des papiers.

— Ce n'était qu'une carte géographique.

— Bon. Vous désirez que je pose pour vous ?

Il fouilla dans une fonte et en tira une liasse de papiers de dimensions différentes. Il les feuilleta nerveusement et elle vit que c'étaient des dessins au trait.

— Restez debout là, dit-il. Non… près de votre cheval.

Il s'assit au bord de la rive, les papiers en équilibre sur ses genoux. Elle l'examinait, un peu déconcertée par la tournure des

événements, et elle éprouvait une timidité croissante qui n'était généralement pas dans sa nature. Il la regardait fixement par-dessus son papier.

Elle se tenait debout près du cheval, un bras passé sous l'encolure pour le caresser et l'animal réagissait en pressant ses naseaux contre elle.

— Vous n'êtes pas bien placée, dit-il. Tournez-vous un peu plus vers moi.

Sa timidité augmentait et elle se rendait compte que sa pose était raide, sans naturel.

Il travaillait, utilisant une feuille après l'autre, et elle se décontracta peu à peu. Elle décida de ne pas faire attention à lui et se remit à caresser la bête. Après un moment, il lui demanda d'enfourcher sa monture, mais elle commençait à se fatiguer.

— Puis-je voir ce que vous avez fait ?

— Je ne montre jamais mes dessins, à personne.

— Je vous en prie, Helward. C'est la première fois que je pose.

Il examina les papiers et en choisit quelques-uns :

— Je ne sais pas ce que vous allez en penser.

Elle les lui prit des mains.

— Seigneur ! Est-ce que je suis aussi maigre ? s'écria-t-elle sans réfléchir.

Il tenta de lui reprendre les esquisses :

— Rendez-les-moi.

Elle se détourna pour regarder les autres. On voyait que c'était elle, mais il avait un sens des proportions pour le moins… inhabituel. Elle et le cheval étaient trop grands et trop minces. L'effet n'était pas déplaisant, mais insolite.

— Je vous en prie, j'aimerais les reprendre.

Elle les lui rendit et il les plaça sous tous les autres papiers. Il lui tourna brusquement le dos et se dirigea vers son cheval.

— Vous aurais-je offensé ? demanda-t-elle.

— C'est bon ! Je savais bien que je n'aurais pas dû vous les montrer.

— Je les trouve excellents. C'est simplement… un peu surprenant de se voir par les yeux d'un autre. Je vous ai déjà dit que je n'avais jamais posé auparavant.

— Vous êtes difficile à dessiner.

— Pourrais-je en voir d'autres ?

— Cela ne vous intéresserait pas.

— Ecoutez, ce n'est pas pour vous passer de la pommade ! Cela m'intéresse vraiment.

— D'accord.

Il lui remit toute la liasse et repartit vers son cheval. Elle se rassit

pour examiner les dessins, consciente qu'il était à l'arrière-plan, feignant d'ajuster le harnais, mais en réalité l'observant à la dérobée pour deviner ses appréciations.

Il avait dessiné une quantité de sujets. Plusieurs fois sa monture, paissant, debout, renversant la tête. Les lignes étaient d'un naturel surprenant… en quelques traits il attrapait l'essentiel même de l'animal, fier mais docile, domestiqué mais toujours son propre maître. Et curieusement, les proportions étaient tout à fait justes. Il y avait plusieurs portraits d'homme… le sien ou celui de l'homme qu'elle avait vu avec lui ? Avec sa cape, sans cape, debout près d'un cheval, maniant la caméra… Cette fois encore les proportions étaient exactes.

Quelques esquisses de paysages… des arbres, une rivière, une structure bizarre traînée par des cordages, une lointaine chaîne de collines. Il n'était pas très fort dans ce domaine. Parfois les proportions étaient satisfaisantes, d'autres fois on remarquait des déformations difficiles à définir. Quelque chose de raté dans la perspective ? Impossible à dire.

Tout au-dessous de la liasse elle retrouva les croquis qu'il avait pris d'elle. Ses premiers essais n'étaient visiblement pas bons. Trois de ceux qu'il lui avait montrés précédemment étaient nettement meilleurs, mais présentaient toujours cette élongation de sa silhouette et de celle de son cheval qui l'intriguait.

— Alors ? demanda-t-il.

— Je… (Elle cherchait les mots justes.) Je les trouve bons… certains insolites. Vous avez bon œil.

— Vous êtes un sujet difficile.

— J'aime plus particulièrement celui-ci. (Elle fouilla dans les papiers et prit l'image du cheval à la crinière au vent.) C'est vivant.

Il sourit alors :

— C'est mon préféré, à moi aussi.

Elle passa de nouveau en revue les dessins. Il y avait dans certains quelque chose qu'elle n'avait pas compris. Là, dans un des dessins de l'homme. En haut, à l'arrière-plan, une forme étrange à quatre pointes était suspendue. Il y avait la même dans chacune des esquisses qu'il avait tracées d'elle.

— Qu'est-ce que ceci ? s'enquit-elle.

— Le soleil.

Elle fronça les sourcils mais décida de ne pas insister. Elle sentait qu'elle l'avait assez blessé dans son amour-propre pour le moment.

Elle choisit celui qu'elle trouvait le meilleur parmi les trois dessins de son choix.

— Pourrais-je garder celui-ci ?

— Je croyais qu'il ne vous plaisait pas.

— Mais si. Je le trouve merveilleux.

Il la regarda attentivement comme pour voir si elle disait la vérité, puis il lui reprit la liasse.

— Aimeriez-vous aussi celui-ci ?

Il lui tendait celui du cheval.

— Je ne pourrais pas ! Pas celui-ci !

— Cela me ferait plaisir qu'il soit à vous. Vous êtes la première personne à l'avoir vu.

— Je… je vous remercie.

Il remit soigneusement ses dessins dans la fonte et en boucla le rabat.

— Vous m'avez bien dit que votre nom est Elisabeth ?

— Je préfère Lise.

Il hocha gravement la tête :

— Adieu, Lise.

— Vous partez ?

Il ne répondit pas, mais détacha sa monture et l'enfourcha. Il fit descendre l'animal dans le ruisseau, soulevant des éclaboussures, et l'éperonna pour lui faire escalader la berge d'en face. Au bout de quelques secondes, il disparut parmi les arbres.

# 3

De retour au village, Elisabeth s'aperçut qu'elle n'avait plus envie de travailler. Elle attendait toujours un envoi de produits médicaux convenables et on lui promettait un médecin depuis un mois et plus. Elle avait fait ce qu'elle pouvait pour que les habitants du village se nourrissent d'une façon équilibrée – mais les produits alimentaires étaient en quantité limitée – et elle avait réussi à traiter les maux les plus simples, tels qu'ulcérations, eczémas et autres affections de cette nature.

La semaine d'avant, elle avait aidé une femme en couches et pour la première fois avait eu l'impression de faire œuvre utile.

Maintenant, alors que l'étrange rencontre au bord de la rivière était encore toute fraîche dans sa mémoire, elle décida de regagner de bonne heure le quartier général.

Avant de partir, elle vit Luiz.

— Si ces hommes reviennent, lui dit-elle, essayez de savoir ce qu'ils veulent. Je serai de retour demain matin. S'ils viennent avant mon arrivée, tâchez de les retenir. Et tâchez de découvrir d'où ils sont.

Le soir tombait quand elle eut parcouru les dix kilomètres jusqu'au dernier quartier général. L'endroit était presque désert… nombreux étaient les travailleurs aux champs qui restaient absents plusieurs nuits de suite. Mais Tony Chappell était là et l'interpella alors qu'elle se dirigeait vers sa chambre :

— Êtes-vous libre ce soir. Lise ? Je pensai que nous pourrions…

— Je suis très fatiguée. Je voulais me coucher tôt.

À son arrivée au Q.G., Elisabeth avait éprouvé une vague attirance envers Chappell et avait commis l'erreur de le lui laisser voir. Les femmes étaient peu nombreuses à la station et il avait réagi avec beaucoup d'empressement. Depuis lors il l'avait rarement laissée tranquille et elle n'avait pas encore découvert un moyen courtois de refroidir ses ardeurs.

Dans sa chambre, elle posa son sac sur le lit, se dévêtit et resta longtemps sous la douche. Plus tard, elle ressortit pour manger, et, inévitablement, Tony vint la rejoindre.

Pendant le repas elle se rappela qu'elle avait eu l'intention de lui poser une question.

— Connaissez-vous aux environs une ville appelée Terre ?

— Terre ? Comme la planète ?

— Ça en avait bien l'air, mais j'ai peut-être mal entendu.

— Où donc ? fit-il en secouant la tête.

— Quelque part dans le coin. Pas loin.

— Ce n'est pas Tertre ou Truc, vous en êtes sûre ? demanda-t-il en

riant.

— Eh bien… je dois avoir mal compris.

À son inimitable façon, Tony continua à faire des plaisanteries lamentables sur ce qu'elle avait cru entendre. Elle finit par trouver un prétexte pour le quitter.

Il y avait une grande carte de la région dans un des bureaux, mais elle n'y trouva rien qui ressemblât – du moins par le nom – à la ville où Helward lui avait dit séjourner. Il l'avait décrite comme se trouvant au sud, mais il n'y avait pas d'agglomération importante à moins de cent kilomètres.

Elle était vraiment épuisée et regagna sa chambre.

Elle se déshabilla, prit les deux dessins offerts par Helward et les colla au mur près de son lit. Celui qui la représentait était tellement étrange…

Elle l'examina de plus près. Le papier employé était visiblement très vieux car les bords en étaient jaunis. Elle remarqua alors que les bords supérieur et inférieur étaient dentelés où on les avait déchirés, mais néanmoins en ligne droite.

Elle y passa le bout du doigt… le papier avait été autrefois perforé.

En prenant bien soin de ne pas abîmer le dessin, elle décolla le ruban gommé du mur et reprit l'esquisse en main.

Elle découvrit au dos une colonne de nombres, imprimés au long d'une des marges. Certains étaient marqués d'une astérisque.

Imprimé en bleu pâle le long du bord, elle put lire :*IBM Multiford* ™.

Elle recolla le croquis au mur et le contempla longuement, sans comprendre davantage.

# 4

Le lendemain matin, Elisabeth réclama de nouveau un médecin par téléimprimeur, puis partit pour le village.

Elle arriva dans la chaleur du jour et trouva le village plongé dans l'indifférence et la léthargie. Elle chercha Luiz ; il était assis à l'ombre de l'église en compagnie de deux autres hommes.

— Les étrangers sont-ils revenus ? demanda-t-elle.

— Pas aujourd'hui, Menina Khan.

— Quand ont-ils dit qu'ils reviendraient ?

Luiz haussa les épaules. Un jour ou l'autre.

Demain ou après-demain.

— Avez-vous essayé ce… ?

Elle se tut, irritée contre elle-même. Elle avait eu l'intention d'emporter le prétendu engrais au QG pour le faire analyser – trop préoccupée, elle avait oublié.

— Faites-moi savoir s'ils viennent.

Elle alla rendre visite à Maria et au bébé, mais elle n'avait pas l'esprit à son travail. Plus tard, elle surveilla l'organisation d'un repas servi à tous ceux qui avaient faim, puis elle bavarda avec le père Dos Santos dans l'atelier. Mais tout le temps elle gardait l'oreille tendue, attendant un bruit de sabots.

Sans plus se chercher d'excuses, elle descendit à l'écurie, sella son cheval et quitta le village en direction de la rivière. Elle s'efforça de ne pas s'attarder à ses propres pensées, de ne pas sonder ses motivations profondes, mais sans y parvenir. Les dernières vingt-quatre heures avaient été lourdes de sens, d'une certaine façon. Elle était venue travailler dans ce pays parce qu'elle avait eu l'impression que sa vie chez elle n'avait pas de but… et tout cela pour n'éprouver que de nouvelles déceptions parmi ces pauvres paysans. Ce qu'elle pouvait leur offrir était trop peu et venait trop tard. Quelques poignées de semences avancées par le gouvernement, quelques piqûres, une église réparée ; c'était peut-être mieux que rien… mais le fond du problème demeurait l'échec de l'économie centraliste. Il n'y avait rien d'autre dans le pays que ce que les habitants eux-mêmes pouvaient en retirer.

La venue de Helward dans sa vie était le premier événement intéressant depuis son arrivée. Tout en chevauchant dans la broussaille vers les arbres, elle savait bien que ses motivations étaient ambiguës. Curiosité, oui, mais aussi quelque chose de plus profond.

Les hommes stationnés dans ce coin – ses collègues – étaient pleins d'eux-mêmes et de ce qu'ils imaginaient être leur mission. Ils discouraient abstraitement de la psychologie de groupe, de la réadaptation sociale, des schémas de comportement… Quand elle était

d'humeur cynique, elle trouvait tout juste pitoyable cette manière de voir. Ce pauvre Tony Chappell mis à part, elle n'avait ressenti aucun sentiment particulier envers l'un ou l'autre… et ce n'était pas du tout ce qu'elle avait pensé avant de s'engager dans cette entreprise.

Helward était différent. Elle se refusait à l'admettre, mais elle savait bien qu'elle allait à sa rencontre.

Elle parvint à leur petit coin sur la berge et elle fit boire son cheval. Puis elle l'attacha à l'ombre et s'assit au bord de l'eau pour attendre. De nouveau elle tenta de contenir le bouillonnement de son esprit : pensées, désirs, questions. Tout en se concentrant de son mieux sur ce qui l'entourait, elle s'allongea au soleil et ferma les yeux. Elle écoutait le bruit de l'eau sur les cailloux du fond, les soupirs du vent dans les branches, le bourdonnement des insectes. Elle respirait une odeur de taillis secs, de terre chaude, de jour de chaleur. Un long temps s'écoula. Derrière elle, le cheval remuait la queue de temps à autre pour chasser les mouches importunes.

Elle ouvrit les yeux dès qu'elle entendit les pas de l'autre cheval et s'assit.

Helward était sur l'autre rive. Il agita la main en signe de salut et elle lui répondit.

Il mit immédiatement pied à terre ; elle sourit intérieurement. Il paraissait d'humeur plaisante et, pour l'amuser, il essaya un équilibre sur les mains. Après deux tentatives, il réussit, puis chavira en criant dans la rivière et souleva de grandes éclaboussures.

Elisabeth se leva d'un bond et courut dans l'eau jusqu'à lui.

— Vous ne vous êtes pas fait mal ?

Il lui sourit :

— J'y arrivais, quand j'étais gosse.

— Moi aussi.

Il se remit debout, examinant tristement ses vêtements trempés.

— Ils seront vite secs, dit-elle.

— Je vais chercher mon cheval.

Ils traversèrent ensemble le cours d'eau et Helward plaça sa monture près de celle d'Elisabeth. Elle se rassit sur la berge et Helward s'installa à côté d'elle, jambes tendues au soleil pour faire sécher ses vêtements.

Derrière eux, les chevaux, naseau contre naseau, s'éventaient mutuellement, éloignant les mouches.

Des questions, encore des questions… mais elle se contenait. Elle appréciait ce petit mystère et ne souhaitait pas le percer trop vite. L'explication rationnelle serait sans doute que, comme elle, il appartenait à une station et se livrait à ses dépens à quelque farce compliquée et bien inutile. Aucune importance, sa présence lui

suffisait et elle refoulait elle-même ses émotions depuis assez longtemps pour savourer la rupture qu'il apportait dans sa vie routinière.

Le seul lien qu'il y eût entre eux, à sa connaissance, c'était qu'il n'avait jamais montré ses dessins qu'à elle seule. Elle demanda à les revoir. Ils en parlèrent un moment et il manifesta des enthousiasmes divers… Elle fut intriguée en voyant que tous les croquis étaient exécutés sur le même vieux papier d'impression pour ordinateur.

Il finit par lui dire :

— Je vous avais prise pour une took.

Il prononçait le mot très long : tououk.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les gens qui vivent par ici. Mais ils ne parlent pas l'anglais.

— Mais si, quelques-uns… pas très bien… seulement quand nous le leur enseignons.

— Qui ça, « nous » ?

— Les gens pour qui je travaille.

— Vous n'êtes pas de la ville… fit-il soudain – puis il détourna les yeux.

Elisabeth fut un peu inquiète. Il avait eu le même air la veille et il était parti brusquement. Elle ne voulait pas que cela se reproduise.

— Parlez-vous de*votre* ville ?

— Non… bien sûr que vous n'en êtes pas. Qui êtes-vous ?

— Vous connaissez mon nom, répondit-elle.

— Oui, mais d'où êtes-vous ?

— D'Angleterre. Je suis venue ici il y a deux mois environ.

— L'Angleterre… c'est sur la Terre, n'est-ce pas ?

Il la regardait avec intensité, complètement oublieux de ses dessins, maintenant.

Elle rit en réaction nerveuse, devant l'étrangeté de la question.

— Elle était en effet sur la Terre la dernière fois que je m'y suis trouvée, dit-elle, en s'efforçant de plaisanter.

— Mon Dieu ! Alors…

— Quoi donc ?

Il se leva d'un bond et lui tourna le dos. Il fit quelques pas et se tourna de nouveau, les yeux baissés :

— Vous êtes venue de la Terre ?

— Que voulez-vous dire ?

— Êtes-vous originaire de la Terre… de la planète ?

— Naturellement… mais je ne vous comprends pas.

— Vous nous cherchez, dit-il.

— Non ! Ou plutôt… je ne sais pas.

— Vous nous avez trouvés !

Elle se leva et s'écarta de lui à reculons.

Elle attendait près des chevaux. Le jeu insolite avait fait place à la folie pure et elle savait qu'elle devait partir. C'était à lui de faire un premier mouvement.

— Elisabeth… ne partez pas.

— Lise, le reprit-elle.

— Lise… savez-vous qui je suis ? Je suis de la cité Terre. Vous devez savoir ce que cela signifie.

— Non. Je ne sais pas.

— Vous n'avez jamais entendu parler de nous ?

— Non.

— Nous sommes ici depuis des milliers de kilomètres… de nombreuses années. Près de deux cents ans.

— Où est la cité ?

Il tendit le bras vers le nord-est :

— Par là. À environ quarante kilomètres au sud.

Elle ne releva pas ces indications contradictoires, pensant qu'il faisait erreur.

— Puis-je la voir ? demanda-t-elle.

— Certainement ! (Il lui prit la main avec ardeur et la posa sur la bride de son cheval.) Nous partons immédiatement.

— Attendez. Comment épelez-vous le nom de votre ville ?

Il le lui épela.

— Pourquoi l'appelle-t-on ainsi ?

— Je ne sais pas. Probablement parce que nous sommes originaires de la planète Terre, j'imagine.

— Pourquoi établissez-vous une distinction entre les deux ?

— Parce que… Mais n'est-ce pas évident ?

— Non.

Elle se rendait compte qu'elle entrait dans son jeu comme on agit avec un fou, mais l'homme n'avait dans les yeux que l'éclat de l'impatience et non celui de la folie, Toutefois l'instinct de la jeune femme – auquel elle se fiait tellement depuis un certain temps – lui recommandait la prudence. Elle n'était plus sûre de rien.

— Mais ceci n'est pas la Terre, reprit-il.

— Helward, lui dit-elle, retrouvons-nous ici demain. Près de la rivière.

— Je croyais que vous vouliez voir notre ville ?

— Oui… mais pas aujourd'hui. Si elle se trouve à quarante kilomètres, il faudrait que je me procure un cheval frais et que j'avise mes supérieurs.

Elle cherchait des prétextes. Il la regardait, l'air incertain.

— Vous croyez que j'invente des histoires, dit-il.

— Non.

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas ? Je vous le dis, du plus loin que je me souvienne, et bien des années avant ma naissance, la cité a survécu dans l'espoir que l'aide nous viendrait de la Terre. Maintenant, vous voici, et vous me croyez fou…

— Vous êtes sur la Terre.

Il ouvrit la bouche, puis la referma.

— Pourquoi dites-vous cela ? demanda-t-il après un temps.

— Pourquoi dirais-je autre chose ?

Il la reprit par le bras et la fit pivoter. Il pointa le doigt vers le haut.

— Que voyez-vous ?

Elle s'abrita les yeux contre l'éblouissement :

— Le soleil.

— Le soleil ! Le soleil ! Quoi, le soleil ?

— Rien. Lâchez-moi… vous me faites mal !

Il la libéra et retourna près des dessins éparpillés. Il prit celui du dessus et le lui montra.

— Le voici, le soleil ! cria-t-il, en désignant la forme étrange tracée en haut et à droite du dessin, à quelques pouces de la maigre silhouette qui représentait Elisabeth à ses yeux. C'est ça le soleil !

Le cœur battant follement, elle détacha son cheval, monta en selle et piqua des deux. Le cheval partit au galop.

Helward resta planté à la suivre des yeux, tenant toujours le dessin à bout de bras.

# 5

Le soir tombait quand Elisabeth arriva au village ; il était trop tard pour qu'elle regagne le quartier général. De toute façon elle n'avait pas envie d'y retourner et elle avait un endroit où dormir dans le village même.

La grand-rue était déserte ; c'était inhabituel en début de soirée car les gens aimaient s'asseoir devant leurs maisons pour bavarder en dégustant le vin fort et résineux qui était leur seule boisson fermentée.

Des bruits venaient de l'église ; elle s'approcha. La plupart des hommes y étaient rassemblés, ainsi que quelques femmes.

Une ou deux filles pleuraient.

— Que se passe-t-il ? demanda Elisabeth au père Dos Santos.

— Ces hommes sont revenus et nous ont proposé un marché, répondit-il.

Il se tenait un peu à l'écart, visiblement impuissant à influencer les gens dans un sens ou dans l'autre.

Elisabeth s'efforçait de comprendre l'essentiel des discussions, mais il y avait trop de vacarme et même Luiz, qui se tenait bien en vue près de l'autel en ruines, ne parvenait pas à se faire entendre. Elisabeth lui fit signe et il vint aussitôt la rejoindre.

— Alors ?

— Les hommes sont revenus aujourd'hui, Menina Khan. Nous acceptons leurs conditions.

— Je n'ai pourtant pas l'impression que l'accord soit général. Quelles sont ces conditions ?

— Elles sont honnêtes.

Il repartait déjà vers l'autel mais Elisabeth le retint par le bras.

— Que veulent-ils ?

— Ils nous donneront des quantités de médicaments et d'aliments. Ils apporteront aussi leur engrais et ils disent qu'ils nous aideront en outre à réparer l'église, bien que nous ne le souhaitions pas.

Il la regardait d'un air fuyant, ne croisant ses yeux que par brefs instants.

— Et en échange ?

— Peu de chose.

— Allons, Luiz, que veulent-ils ?

— Dix de nos femmes. Ce n'est rien.

Elle écarquilla les yeux de stupéfaction :

— Qu'avez-vous… ?

— Ils les soigneront bien. Ils leur rendront la santé et quand elles reviendront parmi nous, elles apporteront encore de la nourriture.

— Et qu'en pensent les femmes ?

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule :

— Elles ne sont pas contentes.

— Ça ne m'étonne pas. (Elle examina les six femmes présentes. Elles formaient un petit groupe compact et les hommes les plus proches d'elles n'avaient pas fière mine.) Que veulent-ils en faire ?

— Nous ne le leur avons pas demandé.

— Parce que vous pensez bien le savoir. (Elle s'adressa à Dos Santos.) Que va-t-il se passer ?

— Ils ont déjà pris leur décision, répondit-il.

— Mais pourquoi ? Ils n'envisagent tout de même pas de troquer leurs épouses et leurs filles pour quelques sacs de grain ?

— Nous avons besoin de ce qu'ils nous offrent, intervint Luiz.

— Mais nous vous avons aussi promis des produits alimentaires. Le médecin est déjà en route.

— Oui… vous nous l'avez bien promis. Il y a deux mois que vous êtes ici, et toujours très peu de nourriture, toujours pas de médecin. Ces hommes sont honorables. Nous l'avons bien vu.

Il se retourna, face à la foule. Au bout d'un moment, il demanda un vote à main levée. Le marché fut confirmé. Pas une seule femme ne vota.

Elisabeth passa une nuit agitée, mais quand elle se leva au matin, elle savait ce qu'elle allait faire.

La veille avait été riche d'incidents tout à fait inattendus. Ironie du sort, l'événement sur lequel elle avait compté d'instinct ne s'était pas produit. Maintenant qu'elle voyait sous une perspective différente sa rencontre avec Helward, elle était en mesure de mettre en notes ce qu'elle avait ressenti ; son excitation était purement physique et elle avait chevauché jusqu'à la rivière avec l'idée bien nette de se donner à lui. Elle savait maintenant que cela aurait pu se produire jusqu'au moment où elle avait vu cette expression fanatique dans ses yeux. Elle éprouvait encore de vagues sentiments – ni peur ni étonnement, mais quelque chose entre les deux – dès qu'elle évoquait leur dernière conversation sous les arbres.

« C'est*ça* le soleil ! » Les mots résonnaient encore à ses oreilles.

Sans nul doute, le sens de cette scène lui avait en partie échappé. Le jour d'avant, Helward avait eu un comportement très différent… elle avait touché en lui une sensibilité cachée et il avait réagi comme n'importe quel homme. Jusque-là, il n'avait manifesté aucun symptôme de dérangement mental.

Le papier I.B.M. comportait aussi son mystère. À sa connaissance, il n'y avait qu'un seul ordinateur dans un rayon d'un millier de kilomètres à la ronde, elle savait où il était et à quoi il servait. Il n'utilisait pas de papier à téléimprimer et ce n'était certainement pas

un I.B.M. Elle connaissait les I.B.M., quiconque avait appris des rudiments d'informatique en avait entendu parler, mais I.B.M. n'avait fabriqué aucune machine depuis la Catastrophe. Sans nul doute, celles qui étaient restées intactes, sinon en état de fonctionner, se trouvaient dans les musées.

Enfin, le marché proposé par les hommes qui étaient venus en visite au village avait été une surprise totale, du moins pour elle. Néanmoins, en se souvenant de l'expression de Luiz après son premier entretien avec eux, elle se dit qu'il avait eu dès le début au moins une idée de ce que les autres désiraient en guise de paiement.

Restait à trouver un lien entre tous ces éléments épars. Elle savait que les hommes venus au village étaient originaires du même endroit que Helward, et que la conduite de ce dernier était liée d'une façon ou d'une autre avec ce marché.

Restait la question de son intérêt personnel.

Théoriquement le village et ses habitants étaient placés sous sa responsabilité et sous celle de Dos Santos. Le quartier général avait pour fonction essentielle de surveiller la remise en état d'un grand port sur la côte… le village même n'avait reçu qu'une fois la visite d'un des directeurs.

En principe, Elisabeth était aux ordres de Dos Santos, mais c'était un homme de la région qui avait été en un temps l'un des quelque cent étudiants formés en hâte à la faculté de théologie du gouvernement pour tenter de ramener la religion dans les régions éloignées. La religion était l'opiat traditionnel de ces pays et le milieu gouvernemental accordait une haute priorité au travail des missionnaires. Toutefois les réalités parlaient d'elles-mêmes : l'œuvre de Dos Santos exigerait des années et durant les premières, il aurait à remonter une pente difficile pour rétablir l'Église dans son rôle de directrice sociale et spirituelle de la communauté. Les villageois le toléraient mais c'était à Luiz qu'ils prêtaient attention et, dans une certaine mesure, à elle-même.

Inutile de chercher conseil auprès du quartier général : les hommes qui le composaient étaient dévoués, mais encore trop gênés par leurs connaissances théoriques et la nouveauté du travail. L'échange de femmes contre de la nourriture ne rentrait pas dans le cadre de leur savoir.

S'il y avait des décisions à prendre, c'était à elle qu'elles incomberaient.

Et la décision ne lui vint pas rapidement. Durant toute la longue et chaude nuit, elle fit de son mieux pour peser le pour et le contre, les risques et les avantages, et, prise sous n'importe quel angle, la voie qu'elle choisit lui parut la seule bonne.

Elle se leva de bonne heure et se rendit chez Maria. Il fallait faire

vite… les hommes avaient annoncé qu'ils arriveraient peu après le lever du soleil.

Maria était éveillée car son bébé pleurait. Elle était au courant du marché passé la veille et elle questionna Elisabeth à ce sujet.

— Nous en parlerons une autre fois, répondit Elisabeth. Pour le moment, je voudrais échanger mes vêtements contre les vôtres.

— Mais les vôtres sont tellement plus beaux…

— Je voudrais quelques-uns des vôtres… pour jouer un tour à un ami. N'importe quoi fera l'affaire.

Maria dénicha un choix de vêtements grossiers et les étala devant Elisabeth. Ils étaient usés et n'avaient probablement jamais connu l'eau et le savon. Du point de vue d'Elisabeth, ils étaient parfaits. Elle choisit une jupe ample en haillons, et une chemise vaguement blanche qui avait dû appartenir à un des hommes. Elle se débarrassa de ses propres vêtements et mit ceux de Maria qui lui dit :

— Mais vous ressemblez à une villageoise…

— Exact.

Elisabeth examina ensuite le bébé qui pleurait ; ce n'était qu'une petite crise de colique. Elle expliqua à Maria ce qu'elle devait faire pour que l'enfant ne souffre pas. Maria, comme toujours, feignit d'écouter. Elle oublierait tout dès qu'Elisabeth aurait le dos tourné. N'avait-elle pas déjà élevé trois enfants ?

Pieds nus dans la poussière de la rue, Elisabeth se demandait si elle passerait vraiment pour une femme du village. Elle secoua sa chevelure longue et brune. Elle était très hâlée. Elle s'efforça de modifier son allure pour cacher le fait qu'elle paraissait – et était – mieux nourrie que les villageoises.

Un petit groupe était déjà en attente devant l'église et d'autres arrivaient de minute en minute. Luiz, au centre de tout, cherchait à convaincre quelques femmes qui n'étaient venues que par curiosité. Près de lui se tenaient plusieurs filles, les plus jeunes et les plus séduisantes du village. Elisabeth le constata avec écœurement. Quand elle rejoignit le groupe, elle en avait compté dix.

Luiz la reconnut immédiatement :

— Menina Khan…

— Luiz, quelle est la plus jeune d'entre elles ?

Il parut hésiter, aussi en repéra-t-elle une qui n'avait pas plus de quatorze ans, elle le savait.

— Léa, lui dit-elle, retourne près de ta mère. J'irai à ta place.

Sans surprise, sans protester, la jeune fille s'éloigna. Luiz regarda longuement Elisabeth et haussa les épaules. L'attente ne fut pas longue. Au bout de quelques minutes, trois hommes à cheval apparurent, menant chacun un autre animal par la bride. Les six chevaux étaient lourdement chargés et, sans cérémonie, les cavaliers

mirent pied à terre et déballèrent les produits qu'ils avaient apportés.

Luiz observait attentivement la scène. Elisabeth entendit un des hommes lui dire :

— Nous reviendrons dans deux jours avec le reste. Voulez-vous que l'on exécute les travaux à l'église ?

— Non… nous n'en avons pas besoin.

— Comme vous voudrez. Désirez-vous modifier certaines clauses de notre marché ?

— Non. Nous sommes satisfaits.

— Bien.

L'étranger se tourna pour faire face aux villageois qui assistaient à la transaction. Il leur parla comme à Luiz, dans leur propre langue, mais avec un accent prononcé :

— Nous nous sommes efforcés d'être hommes de parole et de bonne volonté. Certains d'entre vous ne sont peut-être pas d'accord avec nos conditions d'échange, mais nous vous demandons de la compréhension. Les femmes que vous nous permettez de vous emprunter seront bien soignées et n'auront en aucun cas à se plaindre de notre traitement. Nous sommes tout aussi intéressés que vous à leur santé et à leur bonheur. Nous ferons en sorte qu'elles vous reviennent dès que possible. Je vous remercie.

La cérémonie était terminée. Les hommes offrirent leurs chevaux aux femmes pour le voyage. Deux filles prirent une même monture, cinq autres se répartirent les bêtes restantes. Elisabeth et les deux dernières décidèrent d'aller à pied. La petite troupe quitta le village.

# 6

Pendant tout le trajet, Elisabeth resta silencieuse. Les trois hommes conversaient en anglais, pensant qu'aucune des filles ne les comprenait. Elisabeth tendait l'oreille dans l'espoir d'apprendre quelque chose d'intéressant, mais elle n'entendait guère que plaintes sur la chaleur, le manque d'ombre et la longueur du voyage.

La prévenance des hommes à l'égard des femmes paraissait assez sincère. À peu près toutes les heures, ils faisaient halte et les femmes chevauchaient tour à tour. Aucun des hommes ne monta une seule fois et Elisabeth en vint à comprendre leurs plaintes. Si, comme l'avait dit Helward, leur destination était à quarante kilomètres de distance, c'était une longue marche par une journée brûlante.

Plus tard, la réserve des hommes parut se relâcher, peut-être sous l'effet de la fatigue.

— Pensez-vous que tout ceci soit encore nécessaire ? demanda l'un d'eux.

— Les échanges ?

— Oui… je veux dire qu'ils nous ont causé pas mal de difficultés dans le passé.

— Que suggéreriez-vous à la place ?

— Je n'en sais rien. Il ne m'appartient pas de décider. Mais si j'avais eu voix au chapitre, je ne serais pas ici en ce moment.

— Cette fois-ci, cela me paraît encore acceptable. Les dernières femmes ne sont pas encore parties et elles ne donnent pas l'impression d'en avoir envie. Peut-être n'aurons-nous plus à faire de transactions désormais.

— Mais si.

— On dirait que vous les désapprouvez ?

— Franchement, oui. Il m'arrive parfois de penser que tout notre système est insensé.

— Vous avez trop écouté les Terminateurs.

— Possible. Quand on les écoute, ce qu'ils disent est sensé. Non qu'ils connaissent toutes les réponses, mais ils ne sont pas aussi stupides que les Navigateurs le donnent à entendre.

— Vous perdez l'esprit.

— D'accord. Qui y échapperait par une chaleur pareille ?

— Mieux vaudrait ne pas répéter dans la ville ce que vous venez de me dire.

— Pourquoi pas ? Il y a déjà bien des gens à penser de même.

— Pas les membres des guildes. Vous êtes descendu dans le passé. Vous connaissez la situation.

— Je suis tout simplement réaliste. Il faut écouter l'opinion

publique. Il y a dans la cité davantage de gens qui désirent s'arrêter qu'il n'y a d'hommes dans les guildes. Voilà tout.

— Bouclez-la, Norris, dit celui des hommes qui n'avait pas encore parlé, celui qui s'était adressé à la foule, au village.

Ils poursuivirent leur route.

La ville était en vue depuis un certain temps avant qu'Elisabeth la reconnût pour ce qu'elle était. En approchant, elle l'examinait attentivement, ne comprenant pas tout ce système de câbles et de voies. Elle pensa d'abord à une gare de triage, mais elle ne voyait pas de wagons et de toute façon les rails étaient trop courts pour avoir un usage pratique.

Plus tard elle remarqua des hommes qui, apparemment, patrouillaient le long des voies. Chacun d'eux portait soit un fusil, soit une arme qui ressemblait à une arbalète. C'était trop fou : elle se concentra de préférence sur la grande construction.

Elle avait entendu les hommes la désigner comme « la ville » – Helward avait parlé de même – mais à ses yeux ce n'était guère qu'un grand bloc d'immeubles de bureaux, mal façonné. Faite de bois en majeure partie, la ville avait la laideur de l'utilitarisme et pourtant la simplicité du dessin n'était pas déplaisante. Cela lui rappelait les images qu'elle avait vues des immeubles d'avant-Catastrophe, et bien que ces derniers eussent été construits presque tous en acier et en béton armé, ils avaient eu la même apparence carrée, la même simplicité, le même manque de décoration extérieure. Mais ces anciennes bâtisses avaient été très élevées, alors que cette structure étrange n'avait nulle part plus de sept étages de haut. La plus grande partie de ce qu'elle voyait avait été délavé par les intempéries, mais on apercevait aussi des constructions plus récentes.

On conduisit les femmes dans un passage sombre à la base de la structure. Elles mirent pied à terre et furent emmenées par un escalier. Puis elles franchirent une porte. Elles se trouvèrent alors dans un couloir bien éclairé.

Au bout se trouvait une autre porte, et leur escorte les quitta à cet endroit. Une pancarte sur le battant annonçait : QUARTIERS DE TRANSFERT.

À l'intérieur, elles furent accueillies par deux femmes qui leur parlèrent dans la langue du pays, avec un mauvais accent.

Maintenant qu'elle avait adopté un personnage, Elisabeth n'avait plus aucun moyen de l'abandonner. Dans les jours qui suivirent, elle fut soumise à une série d'examens et de traitements qu'elle aurait jugés – si elle n'en avait pas soupçonné la raison – extrêmement humiliants. On la baigna et on lui lava les cheveux. Des médecins l'examinèrent : les yeux, les dents. On lui chercha littéralement les

poux dans la tête et on lui fit passer un test qui devait révéler, pensa-t-elle, si elle était atteinte ou non d'une maladie vénérienne.

Sans aucune surprise, les femmes qui dirigeaient le service lui délivrèrent un certificat de santé et la confièrent à deux autres femmes qui lui enseignèrent des rudiments d'anglais. Malgré tous ses efforts en vue de prolonger ce temps d'école, afin d'en apprendre davantage sur ce qui l'attendait – et qu'elle avait déjà deviné – on la considéra bientôt apte à sortir de cette première période d'adaptation.

Les premières nuits, elle avait couché dans un dortoir commun du centre de transfert, mais à présent elle se vit affecter une minuscule chambre pour elle seule. L'endroit était d'une propreté parfaite et sommairement meublé. Il y avait un lit étroit, une penderie – on lui avait remis deux jeux identiques de vêtements – un fauteuil et environ quatre pieds carrés d'espace libre.

Huit jours avaient passé depuis son arrivée et Elisabeth commençait à se demander à quoi elle avait espéré aboutir. Elle était employée aux cuisines où son travail était des plus routiniers. Ses soirées étaient libres, mais on lui avait dit qu'elle devait passer au moins une ou deux heures dans une certaine salle de réception où elle était censée entretenir des rapports sociaux avec les gens.

Cette salle comportait à une extrémité un petit bar où étaient servies quelques boissons, en choix très limité. La distraction était apportée par un ancien appareil vidéo. Lorsqu'elle le brancha sur un passeur de bande voisin, elle eut droit à un spectacle comique qu'elle n'apprécia nullement, bien qu'une assistance invisible éclatât de rire d'un bout à l'autre. Les allusions satiriques dataient évidemment d'une période plus ancienne et n'avaient à peu près aucun sens pour elle. Elle suivit néanmoins le programme jusqu'à la fin et, sur l'étiquette de droits d'auteur fixée au bout de la bande, elle apprit que l'émission avait été enregistrée en 1985. Plus de deux cents ans auparavant !

Elle fit la connaissance de quelques personnes dans cette salle. C'était une femme du centre de transfert qui tenait le bar. Quelques hommes venaient de temps à autre – vêtus du même uniforme sombre que Helward – et parfois aussi deux ou trois femmes qui, comme elle-même, étaient étrangères à la cité.

Un jour qu'elle travaillait aux cuisines, elle résolut par hasard un des problèmes qui continuaient à la hanter.

Elle empilait de la vaisselle propre dans un placard de métal qui retint soudain son attention. Il y avait eu des modifications qui le rendaient presque méconnaissable, ses éléments avaient été enlevés et remplacés par des étagères de bois, mais les lettres I.B.M. se distinguaient encore sous la couche de peinture d'une des portes.

Dès qu'elle en eut l'occasion, elle explora le reste de la ville. En dehors de ses heures de service, ses mouvements n'étaient nullement

entravés. Elle bavardait avec les gens, et elle apprenait, pensait-elle.

Un jour, elle tomba sur une petite pièce réservée aux résidents pendant leurs moments de loisirs. Elle y trouva sur une table quelques feuillets imprimés bien agrafés ensemble. Elle y jeta un coup d'œil distrait et lut le titre sur la première page :*Directive de Destaine.*

Plus tard, se promenant dans la ville, elle vit de nombreux imprimés semblables et, une fois, sa curiosité éveillée, elle en lut un. Après en avoir compris la teneur, elle le cacha dans sa literie pour l'emporter quand elle repartirait.

Elle commençait à comprendre. Elle revint à Destaine et relut son texte si souvent qu'il s'enregistra presque photographiquement dans son cerveau. Elle songeait à Helward ainsi qu'à sa conduite et à ses paroles apparemment délirantes.

Elle s'efforça alors de se rappeler ce qu'il lui avait dit et peu à peu, elle y découvrit une séquence logique.

L'hypothèse sur laquelle la ville fondait son existence, c'était que le monde sur lequel elle se trouvait était en quelque sorte inverti. Non seulement le monde, mais tous les objets matériels dans l'univers où ce monde était censé exister. La figure dessinée par Destaine – un monde solide incurvé au nord et au sud en forme d'hyperbole – leur en traduisait approximativement la forme. Et c'était vraiment en rapport avec la forme étrange que Helward avait dessinée pour représenter le soleil.

Un jour, Elisabeth perçut la faille, en parcourant une partie de la ville en cours de reconstruction.

Elle leva les yeux vers le soleil en s'abritant de la main. Le soleil était tel qu'elle l'avait toujours connu : une boule de lumière blanche éclatante haut placée dans le ciel.

# 7

Elisabeth comptait quitter la ville le lendemain matin ; elle volerait un cheval et retournerait au village. De là, elle regagnerait le quartier général et prendrait le congé auquel elle aurait bientôt droit. En quatre semaines, elle aurait tout le temps de retourner en Angleterre pour vérifier ce qu'elle croyait avoir découvert.

Elle passa le reste de la journée comme elle en avait l'habitude et, le soir venu, se rendit dans la salle de réception. Le premier homme qu'elle vit en franchissant le seuil, ce fut Helward.

— Bonsoir, Helward, dit-elle tranquillement.

Il se retourna pour répondre et resta à la regarder, n'en croyant pas ses yeux.

— Vous ? fit-il. Que faites-vous ici ?

— Ne me trahissez pas… je ne suis pas censée parler très bien l'anglais, murmura-t-elle. Je suis une de vos femmes transférées. (Elle l'entraîna à l'écart des autres personnes dans la pièce, sous le regard approbateur de la femme qui tenait le bar.) Écoutez, je suis navrée, pour notre dernière entrevue, à présent, je comprends mieux.

— Et je regrette de vous avoir fait peur.

— Avez-vous parlé de moi à quiconque ici ?

— De votre appartenance à la Terre ? Non.

— Bien. Alors n'en parlez pas.

— Êtes-vous réellement de la planète Terre ? demanda-t-il.

— Oui, mais j'aimerais que vous l'exprimiez autrement. Je suis de la Terre… et vous aussi. Il y a un malentendu.

— Dieu ! Je commence à m'en apercevoir. (Il la regardait de haut. Il était plus grand qu'elle d'une vingtaine de centimètres.) Vous paraissez différente, ici… Mais pourquoi vous faites-vous passer pour une femme transférée ?

— C'est la seule idée qui m'est venue pour pénétrer dans votre ville.

— Je vous y aurais amenée. (Il jeta un coup d'œil circulaire.) Vous êtes-vous déjà accouplée avec un homme ?

— Non.

— Alors ne le faites pas. (Tout en parlant, il regardait derrière lui.) Avez-vous une chambre privée ? Nous y serions mieux pour causer.

— Oui. On y va ?

Elle ferma la porte quand ils furent dans la chambrette. Les parois étaient minces mais permettaient quand même de s'isoler. Elle s'assit dans le fauteuil et Helward au bord du lit.

— J'ai lu Destaine, annonça-t-elle. C'est fascinant. J'ai entendu

parler de lui quelque part. Qui était-il ?

— Le fondateur de la cité.

— Oui, je m'en suis doutée. Mais on le connaissait aussi pour autre chose.

Helward parut désemparé :

— Est-ce que ce qu'il a écrit a une signification quelconque pour vous ?

— Vaguement. Mais assez pour que je comprenne qu'il était égaré… et dans l'erreur.

— Dans l'erreur à quel sujet ?

— Au sujet de la ville et des dangers qu'elle courait. Il écrit comme si lui-même et ses compagnons avaient en quelque sorte été transportés sur un autre monde.

— C'est la vérité.

Elisabeth secoua la tête :

— Vous n'avez jamais quitté la Terre, Helward. Pendant que je suis assise ici à causer avec vous… nous sommes tous les deux sur la Terre.

Il secoua la tête :

— C'est vous qui êtes dans l'erreur. Je le sais. Destaine connaissait notre vraie situation. Nous sommes sur un autre monde.

— L'autre jour, reprit Elisabeth, vous m'avez dessinée avec le soleil derrière moi. Vous l'avez représenté sous la forme d'une hyperbole. Est-ce ainsi que vous le voyez ? Vous m'avez dessinée trop grande. Est-ce ainsi que vous me voyez ?

— Ce n'est pas ainsi que je*vois* le soleil, mais c'est ainsi que je sais qu'il*est*. Et c'est ainsi qu'est ? le monde. Je vous ai dessinée grande parce que c'est ainsi que je vous voyais alors. Nous étions loin au nord de la ville. Maintenant… c'est trop difficile à expliquer. Je ne parviendrai jamais à vous faire comprendre.

— Essayez.

— Non.

— Très bien. Savez-vous comment je vois le soleil ? Je le vois comme un objet lumineux sphérique – et non comme vous le voyez. Et je me vois aussi grande à quelques kilomètres « au nord » — ou dans ce que vous appelez le nord – que je le suis ici même. C'est une affaire de perception. Vos sens vous disent le contraire… Je ne comprends pas pourquoi ; mais les perceptions de Destaine étaient également erronées. Elles l'ont toujours été.

— Lise, c'est plus qu'une perception. J'ai vu, j'ai senti, j'ai*vécu* sur ce monde. Quoi que vous disiez, il est ma réalité. Et je ne suis pas seul. La plupart des gens de la ville ont la même connaissance. Cela a commencé avec Destaine parce qu'il était présent au début. Nous avons réussi à survivre ici longtemps, simplement en raison de cette

certitude. Elle est la racine de tout et c'est elle qui nous a maintenus en vie. Parce que sans cela, nous cesserions de faire mouvoir la ville.

Elisabeth allait l'interrompre, mais il poursuivit :

— Lise, après vous avoir vue, l'autre jour, j'ai éprouvé le besoin de réfléchir. Je suis allé à cheval au nord, loin au nord. J'ai vu là quelque chose qui mettra à l'épreuve la capacité de survie de la cité comme rien ne l'a encore fait. Vous rencontrer a représenté – je ne sais pas – mais plus que je n'avais espéré. Mais cela m'a indirectement conduit à quelque chose de beaucoup plus grand.

— Quoi donc ?

— Je ne peux pas vous le dire.

— Pourquoi pas ?

— Je ne peux le dire qu'aux Navigateurs. Ils ont mis le secret sur ce renseignement pour le moment. Le temps serait mal choisi pour rendre la nouvelle publique.

— Que voulez-vous dire ?

— Avez-vous entendu parler des Terminateurs ?

— Oui, mais je ne sais ce qu'ils sont.

— Un groupement politique dans la cité. Ils s'efforcent d'obtenir que la ville s'immobilise. Si ce que vous m'avez révélé venait à être connu en ce moment, il y aurait des tas d'ennuis. Nous venons tout juste de surmonter une crise grave et les Navigateurs n'en veulent pas d'autre.

Elisabeth le regarda sans rien dire. Elle se voyait soudain elle-même sous un nouveau jour.

Elle se trouvait prise entre deux réalités, la sienne propre, et celle de Helward. Si proches qu'ils fussent, il ne pouvait y avoir de contact entre eux. Il lui restait encore à découvrir le pourquoi de la situation, mais tout comme la courbe dessinée par Destaine pour donner une idée de la réalité telle qu'il la percevait, plus elle se rapprochait de Helward dans un sens, plus elle s'en éloignait dans l'autre. Elle s'était en quelque sorte immiscée dans un drame où une forme de logique s'écroulait devant une autre et elle se sentait incapable de résoudre le problème.

Persuadée de la sincérité de Helward et de l'existence évidente de la cité ainsi que de ses habitants – et plus encore de la réalité apparemment étrange des concepts sur lesquels ils avaient fondé leur survie – elle ne parvenait pas à éliminer de son esprit la contradiction fondamentale. Cette ville et son peuple existaient bien sur la Terre – la Terre telle qu'elle la connaissait – et quoi qu'elle vît, quoi que pût dire Helward, il n'y avait pas à en sortir. Les preuves du contraire étaient absurdes.

Et quand les deux réalités se confrontaient, c'était l'impasse.

Elisabeth lui annonça :

— Je quitte la ville demain.

— Alors venez avec moi. Je retourne dans le nord.

— Non. Il faut que je regagne le village.

— Celui où l'on a marchandé les femmes.

— Oui.

— Je vais justement par là. Nous chevaucherons ensemble.

Encore une impasse : le village était au sud-ouest de la cité. Elle ne fit pas d'observation.

— Pourquoi êtes-vous venue à la ville. Lise ? lui demanda-t-il. Vous n'êtes pas de la région.

— Je désirais vous voir.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Vous m'avez effrayée, mais j'ai vu d'autres hommes, semblables à vous, qui commerçaient avec les villageois. Je voulais savoir ce qui se passait. Maintenant, je le regrette… parce que vous me faites toujours peur.

— Pourtant je ne me mets pas en colère ?

Elle éclata de rire… et se rendit compte que c'était la première fois depuis son arrivée dans la ville.

— Non, bien sûr, dit-elle. C'est plutôt… je ne sais comment vous dire. Tout ce que je connaissais est différent ici. Il doit bien y avoir une raison… une raison réelle, d'ordre physique. Une part de tout cela pourrait n'exister que dans l'esprit, mais pas tout. Nous sommes sur la même planète, qui s'appelle Terre… cela, je le sais. Mais la cité — pas même la cité – ne peut constituer le but unique de toute existence humaine. Dans notre propre monde, des millions d'autres choses ont de l'importance, et si la nécessité de survivre est sans nul doute une impulsion, elle n'est sûrement pas la principale. J'ai voyagé hors de la ville, Helward, très loin d'elle. Quoi que vous puissiez en penser, ce lieu ne constitue pas le centre de l'univers.

— Il l'est, affirma-t-il. Parce que si jamais nous cessions de le croire, nous mourrions tous.

# 8

Quitter la ville ne souleva aucune difficulté pour Elisabeth. Elle descendit aux écuries avec Helward et un autre homme qu'il lui présenta sous le nom de Futur Blayne. Ils prirent trois chevaux et partirent dans la direction que Helward appelait le nord. De nouveau elle douta de son sens de l'orientation – en examinant la position du soleil, la direction était en vérité le sud-ouest – mais elle n'en dit encore rien. Elle était déjà si bien habituée à l'opposition de Helward à ce qu'elle considérait comme logique qu'il était inutile de débattre de son attitude ou de la situation de la ville. Elle se contenterait d'accepter les vues de la cité – même sans les comprendre.

À la sortie, Helward lui montra les énormes galets sur lesquels reposait la structure et lui expliqua que le mouvement en avant était si lent qu'il devenait presque imperceptible. Néanmoins, lui affirma-t-il, la cité se déplaçait d'environ un kilomètre tous les dix jours. Vers le nord… ou vers le sud-ouest, si elle préférait.

Le voyage dura deux jours. Helward et Futur Blayne échangeaient des idées auxquelles elle ne trouvait guère de sens. Elle sentait qu'elle avait absorbé trop de notions nouvelles et ne pouvait plus rien assimiler.

Au soir du premier jour, ils passèrent à moins d'un kilomètre de son village et elle dit à Helward qu'elle désirait s'y rendre.

— Non, venez avec nous. Vous pourrez y retourner ensuite.

— Je désire rentrer en Angleterre. Je pense pouvoir vous venir en aide.

— Vous devriez d'abord voir cela.

— Quoi donc ?

— Nous ne savons pas trop, dit Blayne. Helward croit que vous pourriez nous l'expliquer.

Elle discuta un moment encore, puis les accompagna.

Elle fut surprise de toujours céder si facilement à leurs sollicitations. Peut-être était-ce qu'elle parvenait à s'identifier à certains de ces gens. À l'intérieur de la ville, la société était curieusement civilisée, évoluant dans un pays dévasté par l'anarchie depuis des générations. Même pendant les quelques semaines qu'elle avait passées au village, l'attitude des paysans, leur léthargie évidente, leur incapacité de faire face à la moindre difficulté avaient sapé sa volonté de se montrer à la hauteur de sa tâche. Mais les habitants de la ville de Helward étaient d'une autre trempe. Ils représentaient à l'évidence une communauté insolite qui avait d'une manière ou d'une autre réussi à se conserver pendant la Catastrophe et qui vivait à présent comme si rien n'avait changé. Mais les fondements d'une

société solide : discipline, conscience d'une finalité, compréhension de son identité, étaient là, malgré les énormes distorsions entre l'intérieur et l'extérieur.

De son propre chef, elle s'était mêlée des affaires de leur communauté. Plus tard, il lui faudrait faire face aux conséquences de son abandon du village… elle pourrait toujours justifier son absence temporaire par le désir de savoir où on emmenait les femmes… mais elle avait le sentiment qu'il lui fallait désormais aller jusqu'au fond des choses. Finalement, un organisme officiel devrait bien entendu réadapter les habitants de la cité, mais jusqu'alors elle serait personnellement impliquée.

Ils passèrent la nuit sous la toile. Les hommes lui offrirent galamment l'une des deux seules tentes. Toutefois, avant de se coucher, ils passèrent un long moment à bavarder.

Il était clair que Helward avait parlé d'elle à Blayne et lui avait dit combien elle différait – à ses yeux – aussi bien des gens de la cité que des habitants des villages.

Blayne s'adressa à elle directement avant qu'elle se retire et Helward resta à l'écart. Peu à peu Blayne lui confirma ce qu'elle avait déjà appris. Destaine et sa Directive, la ville et la nécessité de la traction… et il aborda la question de la forme du monde. Elle avait appris aussi à ne pas disputer le point de vue de la ville, aussi se contenta-t-elle d'écouter.

Quand elle finit par se glisser dans le sac de couchage, elle était épuisée après la longue chevauchée de la journée, mais le sommeil ne lui vint que lentement. Les positions réciproques s'étaient durcies.

La foi en sa propre logique n'était pas ébranlée, mais elle comprenait mieux celle des gens de la cité. Ils vivaient, lui avait dit Blayne, sur un monde où les lois de la nature n'étaient pas celles de la Terre. Elle était prête à le croire… ou plutôt, à croire à sa sincérité.

Ce n'était pas le monde extérieur qui était différent, mais la perception qu'ils en avaient. Comment changer cela ?

En sortant de la zone boisée, le trio s'engagea dans une région de broussailles. Pas de pistes, aussi la marche était-elle ralentie. Un vent frais soufflait avec régularité.

Progressivement la végétation fit place à une herbe dure, poussant dans un sol sablonneux. Les hommes étaient silencieux. En particulier, Helward, les yeux fixés droit devant lui, laissait sa monture choisir sa route.

Elisabeth constatait qu'un peu plus loin toute végétation cessait et quand ils franchirent une crête de sable sec et de gravier, ils ne virent plus que quelques dunes entre eux et la plage. Son cheval, qui avait déjà senti l'air salin, répondit rapidement aux pressions de ses talons et prit le trot. Puis, durant quelques minutes elle se laissa aller au

plaisir de galoper en liberté au bord de la mer, s'emplissant les poumons de vent marin.

Helward et Blayne l'avaient suivie sur la plage et maintenant, à côté de leurs montures, contemplaient les eaux.

Elle revint vers eux et mit pied à terre.

— Cela s'étend-il à l'est et à l'ouest ? demanda Blayne.

— Aussi loin que j'ai pu voir. Il n'y a aucun moyen de contourner l'eau.

Blayne prit une caméra dans une de ses fontes, la brancha sur les batteries et effectua un lent panoramique.

— Il va falloir procéder à des relevés topographiques à l'est et à l'ouest, dit-il. Il serait impossible de franchir cette étendue d'eau ici.

— On ne distingue pas de rive opposée.

Blayne fronça les sourcils :

— Ce sol ne me plaît pas. Il faudra faire venir les bâtisseurs de ponts. Je ne pense pas que ce sable puisse supporter le poids de la ville.

— Il doit « bien y avoir un moyen.

Les deux hommes n'accordaient pas la moindre attention à Elisabeth. Helward dressa un petit instrument monté sur un trépied, avec une carte concentrique suspendue par des agrafes au-dessous de l'axe central. Il accrocha un fil à plomb au-dessus de la carte et releva des chiffres.

— Nous sommes très loin de l'optimum, finit-il par déclarer. Nous avons tout notre temps. Cinquante kilomètres… presque une année en temps de la cité. Pensez-vous que ce soit possible ?

— Un pont ? Ce serait toute une affaire. Il nous faudrait plus d'hommes que nous n'en avons pour le moment. Que vous ont dit les Navigateurs ?

— Voyez mon rapport. Vous l'avez lu ?

— Oui. Je vois bien que je n'ai rien à y ajouter.

Helward contempla encore quelques secondes l'étendue d'eau, puis il parut se rappeler soudain la présence d'Elisabeth. Il se tourna vers elle.

— Qu'en dites-vous ?

— De ceci ? Que voulez-vous que je vous dise ?

— Parlez-nous de notre façon de percevoir, répondit Helward. Dites-nous qu'il n'y a pas de rivière devant nous.

— Ce n'est pas une rivière, fit-elle.

Helward regarda Blayne.

— Vous l'avez entendue, n'est-ce pas ? C'est uniquement dans notre imagination !

Elisabeth se détourna en fermant les yeux. Elle ne se sentait plus la force de confronter les deux aspects du monde.

La brise la glaçait, aussi s'entoura-t-elle d'une couverture pour regagner la crête sablonneuse. Quand elle se retourna, les hommes ne lui prêtaient plus attention. Helward avait planté un autre instrument et prenait les notes qu'il transmettait à Blayne en criant. Sa voix était coupée par le vent. Ils travaillaient sans hâte, minutieusement, chacun d'eux contrôlant les relevés de l'autre à chaque mesure. Au bout d'une heure, Blayne remballa une partie de son matériel dans ses tontes et partit à cheval le long de la côte en direction du nord. Helward le suivait des yeux et toute son attitude trahissait un désespoir écrasant.

Elisabeth l'interpréta comme une petite faille dans la barrière qui les séparait. Tout en serrant la couverture autour d'elle, elle redescendit vers lui à pied dans la dune.

— Savez-vous où vous êtes ? lui demanda-t-elle.

Il ne bougea pas.

— Non, répondit-il. Nous ne le saurons jamais.

— Vous êtes au Portugal. C'est le nom de ce pays. Il se trouve en Europe.

Elle se déplaça pour voir son visage. Un instant il la regarda, mais ses yeux étaient vides. Il secoua la tête et s'en alla vers son cheval. La barrière entre eux était intacte.

Elisabeth revint près de sa propre monture, l'enfourcha et la mena un temps sur la plage ; puis elle revint vers l'intérieur, en direction des bureaux du quartier général. Au bout de quelques minutes, le bleu trouble de l'Atlantique disparut derrière elle.

# CINQUIÈME PARTIE

# 1

L'orage gronda toute la nuit et aucun d'entre nous ne put beaucoup dormir. Notre camp était à un kilomètre du pont et le fracas des vagues nous parvenait comme un rugissement étouffé, presque éteint par le vent hurlant. En imagination, nous entendions les poutres éclater pendant les courtes accalmies.

Le vent tomba vers l'aube, et il devint possible de dormir. Mais pas longtemps car peu après le lever du soleil, la cuisine était en train et on nous servit à déjeuner. Pendant le repas, personne ne parla. Il ne pouvait y avoir qu'un unique sujet de conversation et personne ne désirait l'aborder.

Nous partîmes vers le pont. Nous n'avions parcouru qu'une cinquantaine de mètres quand l'un de nous montra du doigt un morceau de poutre rejeté sur la côte. Sombre présage et, comme nous devions le constater, présage juste. Il ne restait rien du pont, sinon les quatre piles principales, plantées en sol résistant en bordure de l'eau.

Je jetai un coup d'œil à Lerouex, chef des travaux pour cette équipe.

— Il nous faut encore du bois, dit-il. Échanges Norris, prenez trente hommes et commencez à abattre des arbres. J'attendis la réaction de Norris. De tous les hommes de guilde sur les lieux il avait le plus rechigné au travail et s'était longuement et vivement plaint durant les premiers jours. Maintenant, il ne se rebellait plus… nous avions tous passé ce stade. Il fit simplement un signe d'acquiescement, rassembla un groupe et repartit vers le camp pour prendre les outils de bûcheron.

— Alors on recommence, dis-je à Lerouex.

— Naturellement.

— Celui-ci sera-t-il assez solide ?

— Oui, si nous le construisons bien.

Il se détourna pour donner des ordres en vue de dégager l'emplacement. À l'arrière-plan, les vagues encore énormes après la tempête venaient se briser contre la côte.

On travailla tout le jour et au soir, l'emplacement était net. Norris et ses hommes avaient apporté quatorze troncs d'arbres. Le lendemain, nous pourrions recommencer à bâtir.

Dans la soirée, j'allai trouver Lerouex. Il était assis sous la tente, paraissant examiner ses plans pour le pont, mais en réalité son regard était vide.

Il ne parut pas satisfait de me voir, mais nous étions les deux « anciens » sur le chantier et il savait que je ne venais pas sans raison sérieuse. Nous avions maintenant le même âge – en gros – car la

nature de mon travail dans le nord m'avait fait passer de nombreuses années de temps subjectif. Il existait entre nous une gêne du fait qu'il était le père de mon ex-épouse et que nous étions devenus des contemporains. Nous n'avions ni l'un ni l'autre jamais fait allusion à l'affaire. Victoria elle-même n'avait guère que quelques kilomètres de plus que lors de notre mariage et le fossé entre nous était à présent si large que même nos souvenirs communs s'étaient perdus à jamais.

— Je sais ce que vous venez me dire, déclara-t-il. Que nous ne réussirons jamais à construire ce pont.

— Ce sera pour le moins difficile.

— Non. Impossible. C'est ça que vous voulez dire.

— Qu'en pensez-vous ?

— Je suis censé construire des ponts, Helward, et non penser.

— Boniment ! Et vous le savez !

— Bon. Mais quand il faut un pont, je le bâtis. Je ne pose pas de questions.

— Jusqu'à présent, vous aviez toujours une rive opposée.

— Cela ne change rien. Nous pouvons établir un pont flottant.

— Et quand nous serons au milieu du fleuve, où prendrons-nous le bois ? (Je m'assis en face de lui sans qu'il m'y eût invité.) D'ailleurs, vous avez fait erreur. Je ne suis pas venu vous voir à ce sujet.

— Alors ?

— La rive opposée… où est-elle ?

— Quelque part par là.

— Où ?

— Je l'ignore.

— Comment pouvez-vous savoir qu'il y en a une ?

— Il le faut.

— Alors, pourquoi ne la voyons-nous pas ? Nous nous éloignons de la rive à quelques degrés de la perpendiculaire, mais même ainsi, nous devrions la voir. La déviation…

— Est concave. Je sais. Croyez-vous que je n'y aie pas réfléchi ? En théorie nous sommes capables de voir jusqu'à l'infini. Mais la vapeur atmosphérique ? Même par une claire journée, quarante à cinquante kilomètres sont un maximum pour voir avec précision.

— Vous allez construire un pont de quarante kilomètres de long ?

— Je ne pense pas que ce soit nécessaire. Je crois que tout ira bien. Pourquoi m'obstinerais-je, autrement ?

Je secouai la tête :

— Je ne vois pas.

— Savez-vous qu'on va me nommer Navigateur ? reprit-il. La dernière fois que je suis allé à la ville, il y a eu une longue conférence. Le sentiment général est que ces eaux pourraient n'être pas aussi larges qu'il le paraît. Rappelez-vous qu'au nord de l'optimum, les

dimensions subissent une distorsion linéaire vers le nord, comme vers le sud. Il est évident que nous nous trouvons devant une traversée de grande longueur, mais la raison veut qu'il y ait un autre bord. Les Navigateurs estiment que lorsque le mouvement du sol aura entraîné notre point de franchissement jusqu'à l'optimum, nous devrions distinguer la rive opposée. D'accord, le bras d'eau sera peut-être encore trop large pour être franchi en toute sûreté… mais nous n'avons pas autre chose à faire qu'à attendre. Plus loin au sud nous entraîne le sol, plus le fleuve sera étroit. Il deviendra alors possible de bâtir un pont.

— C'est un risque fantastique, protestai-je. La force centrifuge pourrait…

— Je sais.

— Et que se passera-t-il si la rive opposée ne nous apparaît pas ?

— Il le faut, Helward.

— Vous savez bien qu'il existe une autre possibilité.

— J'ai entendu ce que racontent les hommes. Nous pourrions abandonner la ville et construire un navire. Jamais je n'approuverai une telle solution.

— Par fierté de guilde ?

— Non. (Il rougit.) Pour des raisons pratiques. Nous ne sommes pas en mesure de construire un vaisseau assez grand et assez sûr.

— Nous rencontrons les mêmes difficultés pour le pont.

— Je sais… mais nous connaissons les ponts. Qui dans la ville saurait concevoir un navire ? De toute façon, nos fautes nous sont un enseignement. Il nous suffit de continuer à construire jusqu'à ce que le pont soit assez solide.

— Et le temps fuit.

— À combien sommes-nous au nord de l'optimum ?

— Moins de vingt kilomètres.

— C'est-à-dire cent vingt jours du temps de la cité. Combien de temps avons-nous ici ?

— Subjectivement, environ deux fois autant.

— C'est amplement suffisant.

Je me levai et me dirigeai vers la sortie. Je n'étais nullement convaincu.

— À propos, dis-je encore. Mes félicitations pour votre nomination au rang de Navigateur.

— Je vous remercie. Au fait, votre nom a été également avancé.

# 2

Quelques jours plus tard, une nouvelle équipe vint nous relever, Lerouex et moi, et nous partîmes pour la ville. Le pont réparé était en bonne voie et l'humeur était à l'optimisme. Nous avions maintenant une plate-forme de dix mètres de long pour les poseurs de rails.

Les chevaux étant utilisés par les bûcherons, Lerouex et moi devions aller à pied. À l'intérieur, en retrait des eaux, le vent tomba et la température monta.

Nous avions couvert une certaine distance quand je demandai à Lerouex :

— Comment va Victoria ?

— Bien.

— Je ne la vois plus guère.

— Moi non plus.

Je décidai de ne pas en dire plus. Il était évident que le sujet l'embarrassait. Pendant les quelques derniers kilomètres, la nouvelle de la dangereuse traversée en perspective s'était inévitablement répandue parmi l'ensemble des citadins – chez les Terminateurs en particulier, dont Victoria était à présent un des meneurs. Ils formaient une faction particulièrement bruyante dans l'opposition. Ils prétendaient avoir de leur côté quatre-vingts pour cent des citoyens ordinaires et réclamaient plus fort que jamais l'arrêt de la cité. Depuis quelque temps, il m'avait été impossible d'assister aux réunions des Navigateurs, mais je croyais savoir que ce problème les inquiétait. Rompant encore une fois avec la tradition, ils avaient entrepris une deuxième campagne d'instruction des citadins concernant la véritable nature du monde, mais leurs explications plutôt obscures et abstraites n'avaient pas l'attrait élémentaire des slogans Terminateurs.

Ces derniers avaient déjà remporté une victoire psychologique. La majeure partie de la main-d'œuvre étant occupée à la construction du pont, la pose des voies incombait à une seule équipe et bien qu'elle fût en mouvement continu, la cité avait été dans l'obligation de ralentir. Elle se trouvait pour le moment à un kilomètre en arrière de l'optimum. La milice avait fait avorter une tentative des Terminateurs pour couper les câbles. Mais ce n'était pas de première importance. Le vrai danger, celui dont les Navigateurs avaient pleine conscience, c'était l'effritement du pouvoir politique traditionnel au sein de la ville.

Victoria, ainsi que les autres Terminateurs déclarés, accomplissaient encore nominalement des travaux d'intérêt général, mais il fallait peut-être voir l'indice de leur influence dans le retard pris par diverses tâches routinières. Officiellement, les Navigateurs

attribuaient cela à la quantité inusitée d'hommes employés à la construction du pont, mais ils ne devaient pas être nombreux à s'illusionner sur les causes réelles.

Dans le milieu des guildes, la résolution restait unanime. On se plaignait souvent, on était en désaccord avec certaines décisions, mais dans l'ensemble on convenait qu'il fallait bâtir ce pont. Immobiliser la ville était impensable.

— Allez-vous accepter les fonctions de Navigateur ? demandai-je à Lerouex.

— Je crois. Je ne désire pas prendre ma retraite, mais…

— La retraite ? Il n'en est pas question.

— Devenir Navigateur signifie ne plus prendre une part active aux travaux de la guilde. Le Conseil croit qu'en faisant venir en son sein des hommes qui ont exercé une activité au-dehors, il acquerra davantage d'influence. Et à ce propos, c'est pour cela qu'ils voudraient vous avoir au Conseil.

— Mon travail, c'est dans le nord, répondis-je.

— Le mien également. Mais nous arrivons à un âge…

— Vous ne devriez pas songer à la retraite. Vous êtes le meilleur constructeur de ponts de la ville.

— On le dit. Personne n'a manqué de tact au point de remarquer que mes trois derniers ponts étaient ratés.

— Vous parlez de ceux qui ont été endommagés à ce nouveau point de franchissement ?

— Oui. Et celui que l'on commence sera emporté à la prochaine tempête.

— Vous disiez vous-même…

— Helward, je ne suis plus l'homme qu'il faut pour construire ce pont. Il y faut un sang neuf. Une nouvelle conception. Peut-être un navire serait-il la solution.

Je comprenais ce que cet aveu signifiait pour lui. La guilde des Bâtisseurs de Ponts était la plus fière de la ville. Jamais encore un pont n'avait été manqué.

Nous poursuivîmes notre chemin.

J'étais à peine arrivé en ville que l'impatience me prit de retourner dans le nord. L'atmosphère qui régnait me déplaisait – on eût dit que les gens avaient remplacé l'ancien système de maintien du secret des guildes par un aveuglement volontaire devant la réalité. On lisait partout les slogans des Terminateurs et les couloirs étaient jonchés de tracts imprimés. Les habitants parlaient du pont avec frayeur. Les hommes d'équipe venus au repos racontaient que l'on construisait un pont en direction d'une côte invisible. Des rumeurs, sans doute propagées par les Terminateurs, prétendaient que les

hommes mouraient par douzaines et que les tooks avaient repris leurs attaques.

Dans la Salle des Futurs, j'allai voir Clausewitz, devenu lui aussi Navigateur. Il me remit une lettre officielle du Conseil, nommant un parrain (Clausewitz) et un témoin (McMahon), me demandant de me joindre aux Navigateurs.

— Désolé, dis-je, mais je ne peux accepter.

— Nous avons besoin de vous, Helward. Vous êtes l'un de nos hommes les plus expérimentés.

— Peut-être. Mais on a besoin de moi pour le pont.

— Vous accompliriez du travail plus utile ici.

— Je ne le pense pas.

Clausewitz m'entraîna à l'écart pour me parler confidentiellement.

— Le Conseil organise un groupe de travail pour s'occuper des Terminateurs. Nous désirons que vous en fassiez partie.

— Comment voulez-vous vous en occuper ? En les faisant taire ?

— Non… nous devrons adopter un compromis, lis souhaitent abandonner définitivement la ville. Nous allons faire la moitié du chemin… et abandonner le pont.

Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Je ne peux pas me ranger à cette idée, protestai-je.

— Nous allons construire un navire à la place. Pas très grand, pas aussi compliqué que la ville, et de loin. Mais juste assez grand pour nous transporter tous de l'autre côté. Ensuite nous reconstruirons la ville. Je lui rendis la lettre et me détournai.

— Non, dis-je. Et c'est mon dernier mot.

# 3

Je me préparai à quitter immédiatement la ville, décidé à retourner dans le nord pour procéder à une nouvelle étude de notre problème. D'autres topographes avaient confirmé que nous avions bien affaire à une rivière, ou plutôt un fleuve. Les rives ne se rejoignaient pas en un cercle ; il ne s'agissait pas d'un lac. Les lacs peuvent être contournés ; les rivières, il faut les franchir. Je me rappelais la seule observation optimiste de Lerouex : la rive opposée deviendrait peut-être visible quand le fleuve approcherait de l'optimum. Il me restait un ultime espoir. Si je parvenais à découvrir cette rive opposée, il n'y aurait plus aucun argument contre le pont.

Je marchais par la ville, me rendant compte que mes paroles et mes intentions m'engageaient concrètement. Je m'étais prononcé en faveur du pont, m'aliénant par là même l'instrument de sa réalisation : le Conseil. En un certain sens, j'étais livré à moi-même, à tous les niveaux. Si l'on envisageait un compromis avec les Terminateurs, je devrais tôt ou tard m'y ranger, mais pour le moment, la seule réalité concrète, c'était le pont, si improbable que fût sa construction.

Je me souvenais de ce que Blayne m'avait dit une fois. Il m'avait dépeint la cité comme une société fanatique, et j'avais mis en doute ses affirmations. Il prétendait que l'une des définitions du fanatique, c'était un homme qui continuait à lutter envers et contre tout, même une fois tout espoir perdu. La ville luttait envers et contre tout depuis l'époque de Destaine… Elle avait derrière elle onze mille kilomètres d'histoire écrite, et jamais elle n'avait triomphé facilement. Blayne avait affirmé qu'il était impossible à l'humanité de survivre dans ce milieu et pourtant la cité existait toujours.

Peut-être étais-je l'héritier de ce fanatisme, car j'avais maintenant l'impression d'être le seul à conserver le sens de la nécessité de survie de la ville. À mes yeux, la construction du pont la matérialisait, si désespérée que pût paraître la tâche.

Je rencontrai Gelman Jase dans un couloir. Il était à présent plus jeune que moi de bien des kilomètres subjectifs, parce qu'il ne s'était rendu que rarement dans le nord.

— Où vas-tu ? me demanda-t-il.

— Dans le nord. La ville n'a rien à m'offrir pour le moment.

— Tu ne vas donc pas à la réunion ?

— Laquelle ?

— Celle des Terminateurs.

— Tu y vas ?

Ma voix devait trahir ma désapprobation, car il était sur la défensive en me répondant :

— Oui. Pourquoi pas ? C'est la première fois qu'ils s'expriment ouvertement.

— Es-tu de leur avis ?

— Non, mais je tiens à savoir ce qu'ils ont à dire.

— Et s'ils te persuadent ?

— C'est peu probable.

— Alors pourquoi y aller ?

— As-tu donc l'esprit complètement fermé, Helward ? me demanda Jase.

J'allais protester, mais je me tus. C'était exact.

— Ne crois-tu pas à la possibilité d'autres points de vue ? insista Jase.

— Si. Mais il n'y a pas à discuter de la question du pont. Ils sont dans l'erreur et tu le sais aussi bien que moi.

— Le fait qu'un homme se trompe ne signifie pas qu'il soit idiot.

— Gelman, tu es descendu dans le passé. Tu sais ce qui s'y produit. Tu sais que la ville y serait entraînée par le mouvement du terrain. Il n'y a donc aucun doute sur la décision à prendre.

— Je sais. Mais ils ont l'appui du fort pourcentage de la population. Nous devons, les écouter.

— Ce sont les ennemis de la sécurité de la ville.

— D'accord… mais pour vaincre l'ennemi, on doit d'abord le connaître. Je vais à leur réunion parce qu'ils vont pour la première fois exposer leurs idées en public. Je veux savoir devant quoi je me trouve. Si nous devons traverser sur ce pont, ce sont les gens comme moi qui en auront la responsabilité. Si les Terminateurs ont une solution de remplacement, je veux les entendre. Sinon, je veux en être informé.

— Je vais dans le nord, dis-je.

Jase secoua la tête. On discuta encore un peu, puis on se rendit à la réunion.

Les travaux de reconstruction de la crèche avaient été interrompus depuis des kilomètres. Les décombres avaient été déblayés, laissant à nu la vaste base métallique de la ville, ouverte sur la campagne, de trois côtés. À la partie nord de cette zone, devant la masse de la ville, on avait effectué quelques réparations et les façades de bois constituaient un fond convenable pour les orateurs qui se plaçaient sur une petite estrade pour haranguer la foule.

Quand j'arrivai avec Jase, à la sortie du dernier bâtiment, pour m'engager sur l'espace libre, une foule considérable était déjà amassée. Je fus surpris de son importance, car la population résidente se trouvait fort réduite, du fait du grand nombre d'hommes recrutés pour travailler au pont. À première vue, il me parut y avoir trois ou

quatre cents personnes autour de l'estrade.

Un orateur – en qui je reconnus un des synthétistes alimentaires – avait déjà entamé son discours et l'assistance écoutait assez passivement. L'essentiel de l'allocution consistait en une description du pays que traversait en ce moment la ville.

— Le sol est riche et il y a de fortes probabilités que nous puissions cultiver nos propres produits. Il y a de l'eau en abondance, aussi bien ici que plus au nord. (Des rires.) Le climat est agréable. Les indigènes ne sont pas hostiles, et il n'est nullement nécessaire que nous en fassions des ennemis…

Après quelques minutes, il descendit de l'estrade parmi les applaudissements. Sans préambule, l'orateur suivant s'avança… c'était Victoria.

— Peuple de la cité, nous voici devant une nouvelle crise amenée sur nous par le Conseil des Navigateurs. Depuis des milliers de kilomètres, nous voyageons à travers ce pays ; nous accomplissons les actes les plus inhumains pour nous maintenir en vie. Notre façon de rester vivants, c'est de nous déplacer vers le nord. Derrière nous… (Elle agita le bras pour désigner la vaste étendue des terres au sud de l'estrade.)… s'est écoulée toute cette période de notre existence. Devant nous, il paraît qu'il y a un fleuve. Un fleuve que nous devons traverser pour continuer à survivre en sécurité. Mais ce qu'il y a de l'autre côté de ce fleuve, ils ne nous le disent pas, parce qu'ils l'ignorent…

Victoria parla longtemps et j'avoue que, dès ses premiers mots, j'avais eu un préjugé défavorable envers elle. Je ne voyais dans ses propos que basse rhétorique, mais cela plaisait à la foule. Sans doute n'étais-je pas aussi indifférent que je le pensais car lorsqu'elle fit le tableau de la construction du pont et accusa l'entreprise d'avoir causé la mort de bien des hommes, je m'avançai pour protester. Jase me retint par le bras.

— Helward… n'y va pas.

— Elle dit des idioties, fis-je.

Mais déjà dans la foule quelques voix s'élevaient pour déclarer qu'elle se contentait de propager des rumeurs. Victoria le reconnut de bonne grâce, mais ajouta qu'il se passait sûrement à l'emplacement du pont des choses dont le public n'était pas informé et cette allusion fut assez bien accueillie.

Victoria mit à son discours une conclusion inattendue.

— Je dis que non seulement ce pont n'est pas indispensable, mais aussi qu'il est dangereux. Et ici, j'ai l'avis d'un expert. Comme beaucoup d'entre vous le savent déjà, mon père est le Chef de la Guilde des Bâtisseurs de Ponts. C'est lui qui a dressé les plans du pont. Je vous prie maintenant d'écouter ce qu'il a à vous dire.

— Mon Dieu… elle ne peut pas faire une chose pareille, murmurai-je.

— Lerouex n'est pas un Terminateur, objecta Jase.

— Je sais bien. Mais il a perdu la foi.

Le Pontonnier Lerouex était déjà sur l'estrade. Debout près de sa fille, il attendait la fin des applaudissements. Il ne regardait pas la foule, mais le plancher. Il paraissait fatigué, vieux, défait.

— Allons-nous-en, Jase ! Je ne supporterai pas de le voir s'humilier.

Jase m'adressa un regard indécis. Lerouex s'apprêtait à prendre la parole.

Je bousculai la foule, préférant m'éloigner avant de l'entendre. J'avais appris à le respecter et je ne voulais pas être présent à son effondrement.

Je m'arrêtai de nouveau quelques mètres plus loin. J'avais reconnu quelqu'un d'autre, debout derrière Victoria et son père. Un bref instant, je ne retrouvai ni le nom ni le visage de cette personne… puis les deux me revinrent à la fois. C'était Elisabeth Khan.

Je fus saisi de la revoir ainsi. Elle était partie depuis bien des kilomètres… au moins dix-huit, en temps de la cité, et beaucoup plus longtemps dans mon propre temps subjectif. Après son départ, je m'étais efforcé de l'oublier.

Lerouex avait commencé son discours. Il parlait bas et sa voix ne portait pas.

J'examinai Elisabeth. Je savais pourquoi elle était là. Elle prendrait la parole quand Lerouex aurait fini de s'humilier. Je savais déjà ce qu'elle dirait.

Je repartis vers l'estrade, mais une fois encore Jase me retint par le bras.

— Que vas-tu faire ? me demanda-t-il.

— Cette fille… je la connais. Elle vient de l'extérieur. Nous ne devons pas la laisser parler.

Autour de nous, les gens nous demandaient de faire silence. Je tentai de me dégager, mais Jase resta ferme.

Des applaudissements éclatèrent soudain et je me rendis compte que Lerouex avait fini de parler.

— Écoute, dis-je à Jase, il faut que tu m'aides. Tu ne sais pas qui est cette fille.

Du coin de l'œil je vis que Blayne arrivait vers nous.

— Helward… vous avez vu qui est ici ?

— Blayne, au nom du ciel, aidez-moi…

Je me débattis de nouveau et Jase lutta pour me maintenir. Blayne me saisit vivement l'autre bras. À eux deux, ils m'entraînèrent à l'écart de la foule.

— Écoute à ton tour, Helward, reste ici et écoute-la, me dit Jase.

— Je sais ce qu'elle va dire…

— Alors laisse les autres l'écouter.

Victoria s'avança au bord de la plate-forme.

— Gens de la cité, vous avez encore une personne à entendre. Beaucoup d'entre vous ne la connaissent pas car elle n'est pas d'ici. Mais ce qu'elle a à dire est de la plus haute importance et, quand elle aura terminé, il ne subsistera plus dans vos esprits le moindre doute quant à ce que nous devons faire.

Elle leva la main et Elisabeth s'avança sur l'estrade.

Elisabeth parlait doucement mais sa voix portait bien.

— Je suis inconnue de la plupart d'entre vous, dit-elle, parce que je ne suis pas née comme vous entre les murs de la cité. Toutefois, vous et moi appartenons à la même espèce : nous sommes des humains et nous sommes sur une planète appelée Terre. Vous survivez dans cette ville depuis près de deux cents ans, ou onze mille kilomètres selon votre propre chronologie. Vous avez vu autour de vous un monde plongé dans l'anarchie et la ruine. Les gens sont ignorants, sans éducation, accablés de pauvreté. Mais tous les peuples de ce monde ne sont pas réduits à cet état. Je suis originaire d'Angleterre, un pays où nous commençons à remettre sur pied une sorte de civilisation. Il existe aussi d'autres pays, plus grands et plus puissants que l'Angleterre. Donc votre existence stable et organisée n'est pas seule en son genre.

Elle s'interrompit pour juger des réactions du public. Rien que le silence.

— J'ai découvert votre ville par hasard et j'ai vécu un temps dans votre section des Transferts. (Cette fois, il y eut réaction de surprise.) J'ai causé avec certains d'entre vous et je sais comment vous vivez. Après avoir quitté votre ville, je suis retournée en Angleterre. J'y ai passé près de six mois en m'efforçant d'apprendre l'histoire de votre cité et de la comprendre. J'en sais beaucoup plus à présent que lors de ma première visite.

Elle se tut de nouveau. Dans la foule, un homme cria :

— L'Angleterre est sur la Terre !

Elisabeth ne répondit pas. Mais elle dit :

— J'ai une question à vous poser. Y a-t-il ici quelqu'un qui soit responsable des machines de la ville ?

Après un bref silence, Jase déclara :

— Je suis membre de la guilde de la Traction.

Les têtes se tournèrent vers nous.

— Alors vous pouvez me dire comment sont alimentées les machines ?

— Par un réacteur nucléaire.

— Décrivez-moi le moyen d'y injecter le carburant.

Jase me lâcha et se porta de côté. Je sentis la prise de Blayne se relâcher également et j'aurais pu leur échapper. Mais comme tous les autres, j'étais intrigué par cette étrange question.

— Je ne sais pas, dit Jase. Je ne l'ai jamais vu faire.

— Alors, avant de pouvoir immobiliser la cité, il vous faudra le découvrir.

Elisabeth recula et échangea quelques mots à voix basse avec Victoria. Un instant après, elle s'avança de nouveau.

— Votre réacteur n'en est pas un. À leur insu, ceux que vous appelez les membres de la Traction vous ont induits en erreur. Le réacteur ne fonctionne pas et n'a plus fonctionné depuis des milliers de kilomètres.

— Alors ? demande Blayne à Jase.

— Elle dit des idioties.

— *Sais-tu* ce qui l'alimente ?

— Non, souffla Jase. (Mais beaucoup parmi ceux qui nous entouraient tendaient l'oreille.) Notre guilde croit qu'il continuera à fonctionner indéfiniment sans que l'on s'en occupe.

— Votre réacteur n'en est pas un, répéta Elisabeth.

J'intervins :

— Ne l'écoutez pas. Le fait que nous ayons de l'électricité – du courant – signifie que le réacteur est en fonctionnement…

De l'estrade, Elisabeth lança :

— Écoutez-moi…

Elle se mit à nous raconter l'histoire de Destaine. J'écoutai tout comme les autres. Francis Destaine était un physicien qui vivait et travaillait en Angleterre, sur la planète Terre. C'était une époque où la Terre souffrait d'une pénurie terrible de courant électrique. Elisabeth en énuméra les raisons, qui découlaient avant tout du fait que les carburants fossiles étaient brûlés pour produire de la chaleur, convertie ensuite en énergie. Quand les gisements de carburants seraient épuisés, il n'y aurait plus d'énergie.

Selon Elisabeth, Destaine prétendait avoir découvert un moyen de produire de l'énergie en quantités apparemment illimitées, sans utiliser de carburant d'aucune sorte. La plupart des savants avaient jeté le discrédit sur ses travaux. Et avec le temps l'énergie extraite des carburants fossiles s'était épuisée et la planète Terre avait alors traversé une longue période connue sous le nom de la Catastrophe. Celle-ci avait mis fin à la civilisation hautement technologique qui avait dominé la Terre.

Elisabeth dit encore que les peuples de la Terre commençaient maintenant à reconstruire leur monde et que les travaux de Destaine y jouaient un rôle important. Son procédé, tel que décrit au début, était rudimentaire et dangereux, mais une formule plus évoluée, trouvée par la suite, s'était révélée pratique et son application avait été couronnée de succès.

— Mais qu'est-ce que tout cela peut nous faire quand il s'agit d'immobiliser la ville ? cria quelqu'un.

— Écoutez, répondit Elisabeth.

Destaine avait inventé un générateur qui créait un champ artificiel d'énergie, lequel, à proximité d'un autre champ analogue, déterminait un écoulement d'électricité. Les premiers opposants avaient fondé leurs critiques sur le fait que cette invention n'avait aucune utilité pratique, puisque les deux générateurs consommaient plus d'électricité qu'ils n'en produisaient. Au début, Destaine n'avait pas trouvé d'appuis financiers ni de soutien intellectuel pour ses travaux. Même lorsqu'il prétendit avoir découvert un champ naturel – une fenêtre de translatération, comme il l'appelait – et être ainsi en mesure de produire son courant sans l'aide d'un second générateur, on n'y prêta aucune attention.

Il déclarait que cette fenêtre naturelle d'énergie en puissance se déplaçait lentement à la surface de la Terre, suivant une ligne qu'Elisabeth qualifia de grand cercle.

Destaine avait fini par trouver assez d'argent chez des financiers privés pour construire une station mobile de recherches. Avec un important groupe d'assistants qu'il avait embauchés, il était parti pour la province du Kouan-Toung dans le sud de la Chine, où, prétendait-il, existait la fenêtre naturelle de translatération.

— Et depuis, dit Elisabeth, on n'entendit jamais plus parler de Destaine.

Elisabeth répéta que nous étions sur la planète Terre et que nous ne l'avions jamais quittée… que la perception que nous en avions était déformée par le générateur de translatération qui, s'alimentant lui-même tant qu'il fonctionnait, continuait à produire le champ magnétique qui nous entourait.

Elle dit encore que Destaine n'avait pas tenu compte des effets secondaires dont l'avaient averti d'autres savants… par exemple que le champ de force pourrait modifier de façon permanente la perception et avoir ensuite des conséquences génétiques héréditaires.

Elle affirma que la fenêtre de translatération existait toujours sur la Terre et que bien d'autres avaient été découvertes.

Elle dit que celle trouvée par Destaine en Chine alimentait encore notre propre générateur.

Que, le long du grand cercle, elle avait traversé l'Asie et l'Europe. Que nous nous trouvions maintenant au bord extrême de l'Europe et que devant nous s'étendait un océan large de plusieurs milliers de kilomètres.

Elle dit encore… et les gens l'écoutaient…

Elle acheva son discours. Jase fendit la foule lentement pour s'approcher d'elle.

Je retournai vers la porte d'accès au reste de la ville. Je passai à quelques pas de l'estrade et Elisabeth m'aperçut.

Elle m'appela :

— Helward !

Je ne bronchai pas et me frayai un passage dans la foule vers l'intérieur de la ville. Je descendis un étage, pris le passage sombre sous la structure et émergeai de nouveau à la lumière du jour.

Je pris la direction du nord, marchant entre les voies et les câbles.

# 4

Une demi-heure après, j'entendis les pas d'un cheval et je me retournai. Elisabeth arriva à ma hauteur.

— Où allez-vous ? me demanda-t-elle.

— Je retourne au pont.

— Mais non. C'est inutile. La guilde de la Traction a débranché le générateur de champ.

Je lui désignai le soleil :

— Et ceci est maintenant une sphère ?

— Oui.

Je poursuivis mon chemin.

Elisabeth me répéta ce qu'elle m'avait déjà dit. Elle me supplia d'entendre raison. Elle insista, prétendant sans cesse que seule ma perception du monde était inexacte. Je gardai le silence.

Elle n'était pas descendue dans le passé. Elle ne s'était jamais éloignée de la ville que de quelques kilomètres au nord ou au sud. Elle n'avait pas été avec moi quand j'avais constaté les réalités de ce monde.

Était-ce ma seule perception qui avait changé les proportions physiques de Rosario et de Caterina ? Nos corps s'étaient noués dans l'étreinte sexuelle… je connaissais les effets réels de cette perception. Était-ce la perception du bébé qui lui avait fait rejeter le lait de Rosario ? Était-ce encore ma seule façon de percevoir qui avait fait craquer les vêtements des femmes alors que leurs corps se déformaient en dessous ?

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit avant ce que vous venez de révéler dans la ville ? lui demandai-je.

— Parce qu'alors je ne le savais pas. Il fallait que je retourne en Angleterre. Et voulez-vous que je vous dise ? Personne en Angleterre n'était intéressé. J'ai cherché quelqu'un, n'importe qui, pour s'intéresser à vous et à votre ville… mais personne ne s'en souciait. Il se passe des tas de choses dans ce monde… des changements importants et passionnants interviennent. Personne ne veut entendre parler de la cité et de son peuple.

— Vous êtes pourtant revenue, dis-je.

— J'avais vu votre ville de mes propres yeux. Je savais ce que vous envisagiez, vous et les autres. Il fallait bien que je me renseigne sur Destaine… que quelqu'un m'explique ce qu'est la translatération. Maintenant, elle fait partie de la technologie la plus quotidienne, la plus morne, mais j'ignorais comment elle fonctionnait.

— C'est assez évident.

— Que voulez-vous dire ?

— Si le générateur est débranché, comme vous le prétendez, alors il n'y a plus de problème. Il me suffit de regarder le soleil et de me répéter que c'est une sphère, même s'il ressemble à tout autre chose.

— Mais ce n'est que votre manière de percevoir, dit-elle.

— Et je perçois que vous êtes dans l'erreur. Je sais ce que je vois.

— Mais non !

Quelques minutes après, une foule d'hommes nous croisa, allant au sud vers la ville. La plupart d'entre eux portaient les quelques effets qu'ils avaient pris avec eux à l'emplacement du pont. Aucun d'eux ne nous salua.

J'allongeai le pas, m'efforçant de semer Elisabeth. Elle me suivit, menant sa monture par la bride.

Le chantier était désert. J'allai jusqu'au pont. Au-dessous de moi, l'eau était calme et claire, bien que de petites vagues vinssent encore se briser sur la rive derrière moi.

Je me retournai. Elisabeth se tenait au bord de l'eau et m'observait. Je la regardai quelques secondes, puis je me baissai pour ôter mes bottes. Je m'éloignai d'elle, jusqu'au bout du pont.

Je contemplai le soleil. Il plongeait vers l'horizon au nord-est. Il était beau à sa manière. Une forme gracieuse et énigmatique, beaucoup plus plaisante du point de vue esthétique qu'une simple sphère. Mon seul regret était de n'avoir jamais réussi à le dessiner correctement.

Je plongeai du pont, la tête la première. L'eau était froide, mais ce n'était pas désagréable. Dès que j'eus refait surface, une vague me repoussa contre la pile de pont la plus proche et je m'en écartai d'un battement de pieds. À grands coups réguliers, je nageai vers le nord.

J'étais curieux de savoir si Elisabeth me suivait toujours des yeux. Je me tournai sur le dos pour faire la planche. Elle s'était éloignée de la crête et avançait maintenant lentement, à cheval, sur la surface inégale du pont. Quand elle arriva à l'extrémité, elle fit halte.

Je continuai à me maintenir sur l'eau, à petits coups, pour voir si elle m'adresserait un signe. Bien campée sur sa selle, elle regardait dans ma direction.

Le soleil la baignait d'une chaude lumière jaune, en contraste brutal avec le fond de ciel bleu profond derrière elle.

Je me retournai vers le nord. Le soleil se couchait. Déjà, la plus grande partie de son disque énorme avait disparu. J'attendis que son clocher supérieur eût glissé au-dessous de l'horizon. Et quand la nuit tomba, je regagnai la plage à la nage à travers les vagues.

# REMERCIEMENTS DE L'AUTEUR

L'idée qui est à la base de ce roman m'est venue une première fois en 1965. Pendant huit ans, je me suis battu avec elle et j'en ai naturellement parlé à plusieurs de mes amis. Je les remercie enfin d'avoir bien voulu m'écouter et j'espère que le résultat aura justifié leur peine. L'étendue de mon sans-gêne fut telle que je ne peux ici mentionner toutes les personnes concernées, mais je dois des remerciements tout particuliers à ceux dont les noms suivent :

*Graham Charnock,* qui a suggéré l'idée des Guildes.

*Christine Priest,* qui a persuadé un ordinateur de me dessiner une planète hyperboloïde.

*Fried, Krupp GmbH,* d'Essen, qui a fourni l'ordinateur à son insu.

*Kenneth Bulmer,* qui a écouté plus longtemps et plus patiemment que beaucoup, et m'a encouragé à écrire la nouvelle, puis le roman.

*Brian Aldiss,* qui voulait que la ville se déplace dans l'autre sens.

*Virginia Kidd,* qui m'a convaincu que j'avais mis le doigt sur quelque chose lorsqu'elle m'a dit qu'il y avait en physique un trou si large qu'on aurait pu faire passer une ville au travers.

*C. P.*

***FIN***